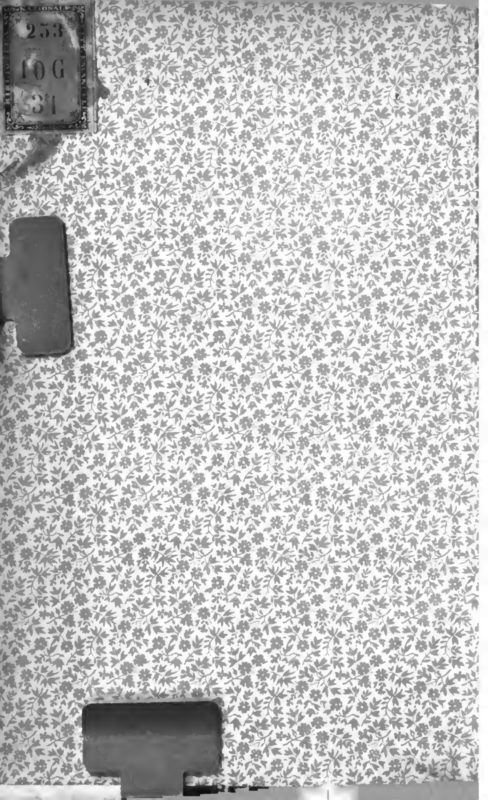
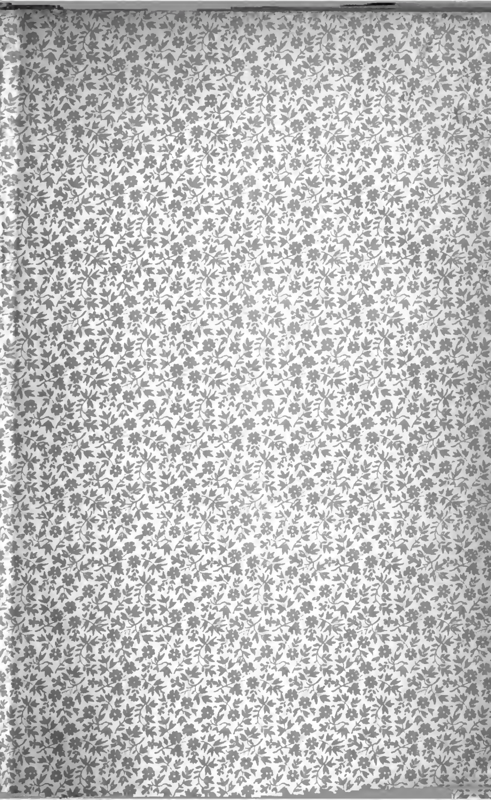

Digitized by Go


NAZIONALE
253
10 G
31



CYRILLE ET MÉTHODE

ÉTUDE HISTORIQUE

SUR

LA CONVERSION DES SLAVES

AU CHRISTIANISME

PAR

Louis LEGER,

Docteur ès lettres,

Membre correspondant de la Société royale des sciences de Bohême ;

Administrateur de la Société de linguistique ;

Membre de la Société d'histoire et de littérature polonaise

de Paris.

PARIS

LIBRAIRIE A. FRANCK

67, RUE DE RICHELIEU, 67

1868

CYRILLE ET MÉTHODE

ÉTUDE HISTORIQUE

SUR LA

CONVERSION DES SLAVES AU CHRISTIANISME

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'ENCYCLIQUE DU TSAR. — LE DROIT DE LA RUSSIE ET LE TORT DE LA POLOGNE, traduite du russe. Brochure in-8°, 1865.

L'ÉTAT AUTRICHIEN. Brochure in-8°, 1866.

CHANTS HÉROIQUES ET CHANSONS POPULAIRES DES SLAVES DE BOHÊME. Un volume in-18. Librairie internationale, 1866.

LA BOHÊME HISTORIQUE, PITTORESQUE ET LITTÉRAIRE. Par Joseph Fricz et Louis Leger. Un volume in-8°. Librairie internationale, 1867.

DE NESTORE RERUM RUSSICARUM SCRIPTORE. Brochure in-8°. Librairie Franck.

Poitiers — Typographie de A. Dupré.

CYRILLE ET MÉTHODE

ÉTUDE HISTORIQUE

SUR

LA CONVERSION DES SLAVES

AU CHRISTIANISME

PAR

Louis LEGER,

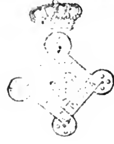
Docteur ès lettres,

Membre correspondant de la Société royale des sciences de Bohême ;

Administrateur de la Société de linguistique ;

Membre de la Société d'histoire et de littérature polonaise

de Paris.



PARIS

LIBRAIRIE A. FRANCK

67, RUE DE RICHELIEU, 67

1868

A Mgr J. STROSSMAYER,

ÉVÊQUE DE SIRMIUM ET DE BOSNIE,

Protecteur de l'Académie jougo-slave d'Agram.

HOMMAGE

DE L'AFFECTION ET DE LA RECONNAISSANCE DE L'AUTEUR.

PREUSVIŠENOMU I PREČASTNOMU

GOSPODINU

JOSIPU JURIU STROSSMAJERU

BISKUPU BOSANSKOMU I SRIEMSKOMU

PRIKAZUJE

ZAHVALAN PISAC.

INTRODUCTION.

I.

Les origines religieuses des peuples latins et germaniques ont été chez nous, depuis quelques années, l'objet de travaux remarquables. Il suffit de rappeler les noms de MM. Mignet, Ozanam et de Montalembert. Les peuples de race slave sont généralement restés en dehors de nos études. C'est que, comme le disait Ovide, on n'a pas le désir d'étudier ce qu'on ne connaît pas : *Ignoti nulla cupido*. Or les Slaves, malheureusement pour eux, pour nous aussi peut-être, sont encore assez ignorés chez nous. Nous n'avons sur leur passé et sur leur présent que des notions vagues et confuses, em-

pruntées le plus souvent à des sources trompeuses, et sur la foi desquelles nos publicistes ont plus d'une fois prononcé des jugements au moins précipités. La crainte d'un panslavisme destructeur nous domine en pratique et en théorie, et nous inspire contre tout ce qui est slave de regrettables préjugés. Au lieu de demander aux Slaves eux-mêmes ce qu'ils ont été et ce qu'ils veulent être, nous nous obstinons à consulter leurs ennemis et leurs oppresseurs, sans songer qu'une si opiniâtre légèreté en matière si grave pourra bien un jour se retourner contre nous.

Quelques esprits sérieux entrevoient le mal et le signalent; mais leur voix est peu écoutée; elle le serait davantage si l'on comprenait bien qu'en somme il s'agit de peuples qui réclament simplement le droit d'être, et dont les tendances actuelles ne sont que le résultat de dix siècles de luttes et de souffrances. Il ne suffit pas d'étudier l'histoire des Slaves depuis vingt ou trente ans : il faut courageusement remonter à ses origines; il faut assister à leur genèse religieuse et sociale, déblayer le terrain des préjugés et des erreurs qui l'encombrent, interroger les témoignages germaniques, byzantins et slaves, et en tirer les vérités qu'ils renferment.

Ce travail a déjà été entrepris : en Bohême, par Schafarik et Palacky ; en Pologne, par Lelewell ; en Russie, par Karamzine, Soloviev, Pogodine. Je ne cite que les maîtres ; ils ont ouvert la voie ; nous n'avons qu'à les suivre : c'est une tâche dont je n'ignore pas les difficultés. Apprendre des langues regardées généralement comme inaccessibles, et dont nous n'avons même pas de grammaires ; faire venir à grands frais des livres qui manquent le plus souvent dans nos bibliothèques ; parcourir des contrées lointaines, y lier des relations scientifiques, telle est la tâche multiple qu'impose à l'écrivain consciencieux l'étude de la Slavie. D'heureuses circonstances m'ont permis de la remplir dans une certaine mesure. Initié aux langues slaves par un maître aussi dévoué que savant, aussi modeste que désintéressé (1), j'ai trouvé dans les divers centres de la Slavie, à Prague, à Agram, à Belgrade, et aussi, je dois le dire, dans notre public lettré, des sympathies et des secours qui m'ont permis d'aborder avec quelque confiance des études jusqu'ici presque inabordables pour un Français. J'ai déjà, dans quelques publications antérieures, donné le résultat un peu prématuré peut-être de mes travaux. Le livre que

(1) M. Alexandre Chodzko, chargé du cours de littérature slave au collége de France.

je présente aujourd'hui les résume sous une forme plus rigoureuse, et aura peut-être le mérite d'ajouter quelques pages à l'histoire des origines du christianisme.

J'avais d'abord songé à écrire une histoire générale de la conversion des Slaves; j'aurais suivi les premiers pas de la religion chrétienne jusqu'à l'apparition de Cyrille et de Méthode; puis, après leur apostolat, j'aurais raconté la lutte des Slaves de l'Elbe contre les sanglantes missions des empereurs germains, et la vie dramatique de saint Adalbert; j'aurais montré le christianisme passant de Grèce en Russie, et de Bohême en Pologne, puis de Pologne en Lithuanie, grâce à la reine Hedwige; j'aurais essayé d'expliquer les origines de l'orthodoxie russe et le dualisme religieux des Slaves; j'aurais terminé par un examen des hérésies diverses qui se sont produites en Bulgarie, en Bohême et en Russie. Mais, après m'être engagé dans ce travail, je me suis bientôt aperçu qu'il demandait un temps qui me manque et des ressources que je n'avais point; je me suis donc borné, et, parmi tant d'épisodes, j'ai choisi le premier en date et le moins connu parmi nous. Ce n'est ni le plus dramatique ni le plus pittoresque, mais c'est à coup sûr le

plus complexe, celui qui met le mieux en relief les côtés ignorés de l'histoire des Slaves : c'est un cadre où viennent naturellement se grouper dans un ensemble harmonieux les notions fondamentales sur l'histoire primitive des Slaves, le tableau de leurs rapports avec les peuples voisins, celui de leurs luttes pour l'indépendance politique et religieuse, et le développement originaire de leur littérature et de leur liturgie. Je ne veux pas résumer ici mon livre ; les faits y doivent parler d'eux-mêmes. S'ils n'intéressent pas, c'est que je les aurai bien mal présentés.

Et qu'on ne croie pas que j'exagère l'importance de mes héros. Quiconque s'est un peu occupé de l'histoire des Slaves, quiconque a voyagé chez eux, sait qu'on retrouve toujours Cyrille et Méthode planant, pour ainsi dire, au-dessus des origines slaves. Sauf peut-être dans la Pologne, dominée depuis si longtemps par les influences occidentales, dans tous les pays slaves, à Agram comme à Prague, à Belgrade comme à Moscou, Cyrille et Méthode sont considérés comme des patrons nationaux. Les savants écrivent leur histoire, le peuple les vénère, les Églises orthodoxe et catholique se disputent l'honneur de les avoir produits, les politiques

évoquent leur souvenir et voient en eux le symbole de cette unité morale qu'ils rêvent pour leur race. L'étendard de Cyrille et de Méthode flottait à Prague en 1848, lors du congrès slave; il brillait encore au congrès slave de Moscou, en 1867.

II.

Ce livre se divise naturellement en trois parties. Dans la première (chap. I et II), j'expose l'ethnographie des Slaves, leurs institutions religieuses et sociales jusqu'au IXᵉ siècle. J'ai suivi les travaux des historiens slaves, notamment de Schafarik, de Palacky, de Lelewell; je ne prétends pas au mérite de l'originalité, et je n'entends pas assumer la responsabilité des hypothèses qu'il m'arrive de rapporter. Je me suis contenté de vérifier les textes. Les ouvrages auxquels je me réfère sont plus difficiles à consulter. C'est pourquoi j'ai cru devoir donner à cette première partie un développement assez considérable, eu égard aux proportions mêmes de mon ouvrage.

Dans la seconde (ch. III-IX) je raconte, d'après les

sources originales, l'histoire même de Cyrille et de Méthode.

Dans la troisième (ch. IX-XIII) je complète leur histoire par celle de leurs disciples et de leur liturgie et par l'exposé de leur œuvre littéraire. J'ai fait tous mes efforts pour être à la fois clair et complet. Mon plus vif désir serait que ce livre ne soulevât pas une seule question sans en présenter au moins la solution provisoire. Aussi, en dehors des sources auxquelles je me réfère, j'ai cru devoir invoquer quelquefois le témoignage de ceux qui les ont mis en œuvre avant moi. Laïque, écrivant sur des matières religieuses, je ne pouvais sans témérité répudier le secours des théologiens éminents dont la patiente érudition avait déjà éclairé mon sujet. J'ai, on le comprend, donné la préférence aux ouvrages critiques, sans toutefois négliger des livres populaires où j'ai parfois rencontré des interprétations ou des hypothèses qui valaient la peine d'être notées. Je parlerai plus loin des sources principales. Un mot seulement sur les ouvrages de seconde main que j'ai pu consulter.

Objet de nombreuses publications sans valeur au XVIIe et au XVIIIe siècle, l'histoire de Cyrille et de

Méthode n'a commencé à être débrouillée que par Dobrowsky, le créateur de la philologie et de l'histoire slave. Il a publié à Prague, en 1823, son livre : *Cyrill und M. die Slawen-Aposteln*, et, en 1827, *mæhrische legende von C. und M.* Le premier de ces deux ouvrages a été traduit en russe, avec de nombreuses additions, par le célèbre historien Pogodine. Je n'ai pu m'en procurer ni l'édition allemande ni l'édition russe. Du reste, ce travail est encore, à ce que je sais, fort incomplet. J'en dirai autant du livre de M. Ginzel, docteur en théologie et professeur à Leitmeritz : *Geschichte der Slavenaposteln* (Vienne, Braumuller, 1861). L'auteur ignore les langues slaves et néglige une partie des sources, ce qui rend son travail très-défectueux Il a rendu un grand service en groupant dans un appendice (Codex) les documents les plus importants relatifs aux deux apôtres et à leur liturgie ; il a par là épargné bien des recherches à ses successeurs.

L'ouvrage capital sur Cyrille et Méthode est celui que M. le chanoine Raczki a publié en langue croate à Agram en 1857, sous ce titre : « Le siècle et l'œuvre des apôtres slaves. » *(Viek i dielovanie, sv. Cyrillai, Methoda, u Zagrebu.)* Philologue éminent autant que consciencieux historien, M. Raczki appartient à cette

vaillante école d'Agram sur laquelle j'ai déjà plus d'une fois appelé l'attention (1). Il est aujourd'hui président de l'Académie jougo-slave, et ce titre n'est que la légitime récompense de ses travaux. Il a mis en œuvre avec une sagacité remarquable non-seulement les textes déjà existants, mais aussi des documents inédits découverts par lui dans diverses bibliothèques, entre autres aux archives du Vatican. J'ai beaucoup profité de son livre ; je ne pouvais cependant le prendre pour modèle.

Ainsi que l'indique son titre, M. Raczki écrit non-seulement l'histoire de Cyrille et Méthode, mais aussi celle de leur siècle ; de là une foule de digressions qui, tout en étant dans le plan de l'ouvrage, lui ôtent son

(1) Revue des Cours littéraires, 7 décembre 1867 ; — Revue critique, n° 7, février 1868 ;— Revue moderne, 24 avril 1868. M. Raczki a publié une appréciation critique des sources de l'histoire croate, des fragments sur le droit croate : il a encore édité le célèbre évangile slave d'Assemani. Cette dernière publication s'est faite aux frais de M. Strossmayer, évêque de Diacovo, fondateur et protecteur de l'académie d'Agram. Prélat éminent, patriote généreux, par les nombreux services qu'il a rendus aux lettres slaves, par l'intérêt spécial qu'il a bien voulu témoigner à l'auteur de ce livre, Mgr Strossmayer méritait mieux que personne de voir son nom inscrit en tête d'un ouvrage consacré à l'histoire des deux apôtres slaves.

unité. Pour moi, cette unité était de rigueur; je me suis sévèrement interdit toute excursion inutile en dehors de mon sujet; je n'ai même pas cru devoir traiter la question des langues liturgiques, persuadé que les curieux en trouveraient aisément l'exposé dans les écrits des théologiens.

D'autre part, M. Raczki, pressé par le temps, n'a pas donné la dernière main à son livre. Certains chapitres indispensables, par exemple la critique des sources, l'histoire de la liturgie, manquent à son ouvrage. Des articles publiés par lui dans divers recueils suppléent en partie à cette lacune, sans toutefois la combler. Il serait vivement à désirer que M. Raczki entreprit une nouvelle édition de son livre, depuis longtemps d'ailleurs épuisé. En resserrant certains passages, en en corrigeant quelques autres, il ferait de son histoire une de ces œuvres définitives qui ne laissent plus rien à glaner aux écrivains de l'avenir. Le vœu que j'exprime ici sera quelque jour exaucé, si je puis me fier aux promesses que me faisait naguère M. Raczki pendant mon séjour à Agram.

En dehors des livres de MM. Ginzel et Raczki, il en est d'autres qui, sans avoir de grandes prétentions

scientifiques, présentent néanmoins des qualités fort estimables, tels sont : en tchèque, les livres de MM. Stultz et Bily; en slovène, le petit volume d'un slaviste distingué, M. Mathias Majar.

Ces dernières années ont vu notamment éclore un grand nombre de monographies relatives aux deux apôtres. En 1863, le monde slave célébrait le millénaire de l'arrivée de Cyrille et de Méthode en Moravie (1). Cet anniversaire religieux et national a fait naître un grand nombre de travaux, dont quelques-uns renferment des choses fort utiles. Ainsi une légende inédite de Méthode a été publiée à Belgrade; d'importants travaux philologiques se trouvent dans un album édité à Agram, et que j'ai pu consulter dans cette ville. J'ai entendu parler d'un vaste recueil, *Sbornik*, édité en Russie; malheureusement je ne l'ai pas eu sous les yeux, non plus que bien d'autres publications russes. Il est encore aujourd'hui beaucoup plus difficile de se procurer à Paris un livre paru à Moscou qu'une brochure publiée à Boston ou même à San-Francisco. J'ai entendu dire beaucoup de bien d'un ouvrage de M. Lavrovsky, professeur à Kharkov, sur les apôtres

(1) Voyez sur ce millénaire un article de M. Chodzko dans le *Correspondant*, n° du 25 juillet 1863.

slaves; je l'ai eu entre les mains, mais pendant quelques heures, en voyage, et je regrette vivement de n'avoir pu le dépouiller complétement. Il eût été curieux de voir comment l'histoire des deux apôtres est comprise en Russie.

J'ai malheureusement pu étudier, dans l'*Histoire de Bulgarie*, de Véneline (Moscou, 1849), les cent pages qu'il consacre à Cyrille et Méthode; j'y ai constaté avec douleur à quel dédain de la vérité peuvent mener l'absence de critique et le fanatisme religieux. En revanche, j'ai trouvé quelques idées sérieuses dans les *Lettres* de M. Hilferding sur le sujet qui m'occupe (1). Je n'ai rien à dire d'un fort bel album publié en 1866 à Pétersbourg par M. Kniazev. Les gravures en sont fort belles, et faisaient bonne figure dans la section russe de l'Exposition. Quant au texte, il est aussi insignifiant que le veulent ces sortes de travaux. Du reste, peut-être dois-je me féliciter de cette disette de livres russes; ils m'auraient trop distrait des sources, et j'aurais sans doute perdu trop de temps à les réfuter. Ce livre est un livre d'histoire, et non de controverse religieuse. La vérité se dégage assez net-

(1) J'en ai entre les mains la traduction tchèque publiée à Prague en 1862, par M. Jezbera.

tement de l'ensemble des témoignages que j'invoque pour rendre toute polémique au moins superflue.

III.

C'est ici le lieu d'indiquer la nature et la valeur de mes sources. Les chroniques byzantines et germaniques, si ignorantes, en général, des choses slaves, se taisent complétement sur les deux apôtres ; elles ne citent même pas leur nom. Toute leur histoire est comprise dans les témoignages contemporains du bibliothécaire Anastase, dans les lettres des papes et des évêques allemands, relatives à leurs différends avec le clergé germanique, et dans un certain nombre de légendes. Ces divers documents s'éclairent et se complètent de telle sorte, qu'une biographie suivie et lumineuse s'en détache aisément. Examinons-en rapidement la valeur.

A. — *Témoignages d'Anastase le Bibliothécaire.*

Anastase vivait à Rome sous le pontificat des papes



Nicolas Ier (858-67), Adrien II (867-72) et Jean VIII (872-82).

La vie de Constantin (ch. XVII) parle d'Anastase comme étant à Rome à l'époque où Cyrille se trouvait dans cette ville.

Le premier témoignage d'Anastase se trouve dans son Introduction au 4e concile de Constantinople ; il est relatif à une querelle philosophique que Cyrille avait eue avec Photius sur la nature de l'âme.

On trouvera ce témoignage dans la collection des conciles de Mansi (que je suis en général), t. XVI, p. 6, ou dans celle du Louvre, t. XXIII, p. 122. J'ignore d'après quel manuscrit le travail d'Anastase a été publié ; mais je ne sache pas que le moindre doute ait été élevé sur son authenticité.

Le deuxième témoignage d'Anastase se trouve dans une lettre qu'il adresse au roi Charles le Chauve sur saint Denis l'Aréopagite. Usserius a publié cette lettre dans sa *Veterum epistolarum hibernicarum sylloge*. (Dublin, 1632, p. 67.) Usserius ne dit pas où il a pris cette lettre, contre laquelle on n'a, du reste,

aucune objection à élever. Il lui assigne la date de 865 ; mais cette date est évidemment prématurée. Comme on le verra par notre récit, le voyage de Cyrille à Rome est postérieur à 865

Ce document est fort important, en ce qu'il mentionne la translation des reliques de saint Clément à Rome, ce qui implique le voyage chez les Khazares.

B. — *Lettres pontificales.*

Il existe, relativement aux apôtres slaves, cinq lettres pontificales dont on n'a point lieu de soupçonner l'authenticité; elles figurent dans les *regesta* du Vatican, où elles ont été vues par l'historiographe de la Bohême, M. Palacky. Voyez son ouvrage *Literarische Reise nach Italien.* (Prague, 1838, p. 15.) Leur authenticité est constatée par le bibliothécaire du Vatican, M. Mazini. (Stultz, *Histoire des apôtres slaves*, p. 481.)

Ces lettres sont dans l'ordre chronologique.

Année 875. — 1° Lettre du pape Jean VIII à Car-

loman pour lui recommander Méthode. (Ginzel, Codex, p. 57.)

2° 879. Du même à Méthode pour lui ordonner de venir à Rome. (Ginzel, id., p. 57.)

3° Du même à Svatopluk pour lui faire part de la précédente. (Ginzel, 59.)

4° Du même au même pour lui annoncer que l'office divin peut se célébrer en langue slave. (Ginzel, 59.)

5° Du même à Méthode pour approuver sa conduite. (Ginzel, 59.)

D'autres documents, tels que la prétendue lettre du pape Étienne V, le mémoire de l'Anonymus Salisburgiensis, trouveront leur appréciation dans le cours de cet ouvrage. On n'en peut bien comprendre la valeur qu'en les replaçant au milieu des circonstances qui en ont amené la publication. Les explications qu'on donnerait ici feraient double emploi avec ce qui a été dit aux chap. VIII et IX. Du reste, je ne puis que renvoyer pour les détails à la discussion de Ginzel dans son Introduction.

C. — *Légendes.*

Les légendes doivent être traitées par la critique comme tous les documents historiques, soumises au même contrôle et jugées en vertu des mêmes règles. J'ai cru devoir rejeter de mon récit l'élément surnaturel toutes les fois qu'il s'y rencontre, tout en le signalant dans les indications rapides que je donne ici sur chacune des légendes.

Les légendes relatives à Cyrille et Méthode sont écrites en trois langues : slave ecclésiastique, grec et latin. Je les classe donc, pour plus de simplicité, sous la triple rubrique : légendes slaves, légendes grecques, légendes latines.

LÉGENDES SLAVES.

A. *Vie de Constantin,* publiée par Schafarik dans le volume *Pamatky pismenicvi.* (Prague, 1852.)—*Monuments de la littérature des Slaves du Sud* (ouvrage tiré à un très-petit nombre d'exemplaires), réimprimé par Miklosich dans sa *Chrestomathia palæo-slovenica.* (Vienne, 1861.)

Schafarik déclare avoir eu sous la main cinq manuscrits : l'un du xve siècle (qu'il appelle macédonien), l'autre du xvie (de Moscou), deux de Lvov (Lemberg) des xve et xvie, un enfin de Rome, dont il n'a connu que des fragments (1).

Schafarik a suivi le premier de ces manuscrits. Malgré sa date récente, il n'hésite pas à attribuer à la légende une origine fort ancienne, d'après la langue et les caractères intrinsèques. Il fait remarquer que des fragments de cette légende se rencontrent dans des manuscrits plus anciens que le xve siècle. D'autre part, comme dans le manuscrit de Moscou cette légende est accompagnée d'un panégyrique portant le nom de saint Clément, Schafarik suppose qu'elle pourrait bien être du même saint Clément, qui fut, comme on le verra dans le cours de cet ouvrage, un disciple de Constantin.

Cette hypothèse n'a rien d'invraisemblable. L'auteur de la légende est très-impersonnel et ne parle jamais de lui-même ; mais il semble avoir bien connu Cyrille et avoir entendu de sa bouche les particularités qu'il

(1) M. Račzki a lu en entier ce manuscrit de Rome.

raconté sur son enfance et ses voyages. Il a dû écrire en slave. Une légende traduite du grec décèlerait évidemment son origine par l'embarras du style ou par quelque trace de mauvais goût byzantin. Certains passages, par exemple la comparaison de Cyrille avec un faucon (*voyez* ch. IV), révèlent un Slave. Le récit est d'une grande honnêteté ; le surnaturel n'apparaît que rarement et seulement dans des circonstances et sur des scènes qui le justifient. Ainsi des faits miraculeux accompagnent la découverte des reliques de saint Clément en Chersonèse ; des eaux amères s'adoucissent pour Cyrille lors de son retour de chez les Khazares ; les reliques de saint Clément à Rome opèrent des guérisons. Il n'y a rien dans tout cela qui puisse faire suspecter la bonne foi ou le bon sens du narrateur.

On a fait remarquer (Dudik, *Allgemeine Geschichte von Mæhren*, t. 1, p. 154) que le nombre *sept* joue un grand rôle dans cette légende. Constantin est le plus jeune de sept frères ; il se met à étudier à l'âge de sept ans. Après deux fois sept ans, il perd son père ; il meurt le 14 février, à l'âge de 42 ans ($6 \times 7 = 42$). Je ne sais si l'on peut attacher quelque importance à cette coïncidence peut-être fortuite.

Ginzel n'a pas fait usage de cette légende, dont il n'existe, que je sache, aucune traduction. C'est pourtant la plus complète et la plus importante que nous ayons : c'est elle qui sert de base aux légendes qui ont cours en Russie.

(Désignée dans les notes sous la rubrique : *Vie de Constantin*.)

B. *Vie de Methode*. — Il existe en Russie plusieurs manuscrits de cette légende ; le plus ancien remonte au XIIe ou XIIIe siècle. Mais le texte lui-même est évidemment antérieur à cette époque, et il faut le faire remonter au plus tard à la fin du Xe siècle. En effet, l'auteur (chap. Ier) déclare ne reconnaître que six synodes ; il devait donc vivre avant la fin du Xe siècle, époque où le septième synode fut reconnu par le Saint-Siége. (*Voyez* lettre du pape Jean VIII, ap. Ginzel, p. 60, et les historiens ecclésiastiques.)

L'auteur se donne comme contemporain et disciple de Méthode. « Dieu, dit-il (ch. II), a de notre temps suscité notre maître Méthode ; » et au chap. XVII : « Regarde-nous du haut des cieux, nous tes disciples qui te pleurons. » Nestor, qui écrivait vers le début du XIIe siècle, avait évidemment sous les yeux cette

légende, et lui emprunte presque textuellement certains passages. La langue, quoique modifiée par les copistes, porte le cachet d'une haute antiquité. L'auteur paraît avoir écrit en Moravie avant l'invasion magyare. Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il ne parle pas de Cyrille (1). Il était sans doute fort jeune quand Cyrille mourut à Rome (869); peut-être aussi avait-il écrit sa vie à part et se croyait-il dispensé d'y revenir. Cependant il y a trop peu d'analogie de style entre cette vie et la précédente pour qu'on puisse la rapporter au même auteur.

On remarque peu de suite dans cette biographie; elle procède, comme le dit avec raison Schafarik, par sauts et par bonds. L'introduction est fort longue et peu en proportion avec l'étendue de la légende. On peut supposer qu'elle a été abrégée maladroitement d'une légende plus développée. A la façon dont l'auteur parle du pape, on est en droit d'admettre qu'il était catholique romain. Il ne raconte aucun miracle; seulement (chap. VII) il attribue à Méthode le don de prophétie.

La première édition de cette légende, qui complète

(1) Sauf au ch. IV, mais sans le désigner par son nom.

la précédente et mérite la plus grande attention, a été publiée par Schafarik dans le volume déjà cité, *Pamatky*. Le texte a été depuis traduit en latin par Miklosich, et cette traduction a été éditée par Dümmler avec des notes dans le XIII[e] volume du recueil : *Archiv fur Kunde Œstereichischer Geschichte Quellen*. Ginzel l'a reproduite dans son Codex, p. 20 et sq. La meilleure édition de cette légende est celle qu'a donnée Bielowski dans ses *Monumenta historica Poloniæ*, p. 84, sq. Elle est accompagnée d'une introduction, de notes importantes et d'une traduction polonaise.

M. Ginzel, qui accorde à cette biographie trop peu d'autorité, s'attaque à l'authenticité de la lettre du pape Adrien, dont on trouve le texte slave au ch. VII de la légende ; mais ses objections ont été réfutées par Dümmler, par M. Stultz et par M. Raczki, dans le recueil *Arkhiv za jugoslovieusku povjestuicu*, vol. IV. (Archives pour l'histoire des Slaves du Sud.) M. Raczki a démontré que les objections de M. Ginzel portent à faux, attendu qu'il part d'une traduction latine, qu'il comprend mal, pour attaquer un texte qu'il ne connaît pas.

La vie de Méthode a été désignée à tort, par Ginzel

et Dümmler, sous le nom de légende pannonienne. Je l'ai citée quelquefois sous ce titre, mais en général sous la rubrique : *Vie de Méthode.*

C. *Vie de Méthode.* — Courte biographie comprise dans un synaxaire manuscrit de rédaction bulgare, faisant partie de la bibliothèque de la Société de littérature serbe à Belgrade. Le manuscrit porte la date de 1330. C'est un travail très-court, un simple résumé d'une page; mais il est fait, on le sent, d'après des sources sérieuses. Il comprend deux indications précieuses : celle du voyage chez les Arabes, qui n'est relatée que dans la *Vie de Constantin*, et celle du lieu où fut enterré Méthode.

Cette légende a été publiée dans le *Glasnik* de Belgrade (année 1863) par M. Jean Schafarik, et réimprimée dans la *Revue du Musée de Prague* (année 1864).

LÉGENDES GRECQUES.

A. *Vie de saint Clément.* — *Vita Clementis episcopi Bulgarorum, edidit* F. Miklosich (*Vindobonæ*, 1847.)

On trouvera dans l'Introduction de Miklosich la critique détaillée de cette légende, dont les sept premiers chapitres ont seuls rapport à Cyrille et à Méthode. Il n'existe de cette légende qu'un seul manuscrit, celui du Vatican (1409, col. 348, sq.). Miklosich n'en indique pas la date ; elle porte sur son titre, comme nom d'auteur, celui de Théophylacte, évêque d'Ochrida ; mais il y a là, suivant Miklosich, une erreur évidente. Saint Clément mourut en 916, et Théophylacte en 1107. L'auteur était un Bulgare, ainsi qu'il le dit lui-même (ch. XXII, Τοῖς Βουλγάροις ἡμῖν). Il fait allusion aux invasions des Hongrois, qui ravagèrent la Bulgarie au milieu du xe siècle, et paraît en avoir été témoin oculaire.

Le style de cette légende est incorrect et emphatique. L'auteur, évidemment schismatique, paraît avant tout préoccupé du désir de rapporter à sa patrie l'apostolat de Cyrille et Méthode. Pour le supposer de bonne foi, il faut admettre qu'il écrivait dans un âge avancé et sur de vagues souvenirs ce qu'il avait naguère appris de saint Clément, lequel, suivant lui, savait mieux que personne la vie de saint Méthode (ὡς οὐδεὶς ἄλλος ἐγίνωσκεν, ch. XXII). Du reste, on retrouve résumés dans cette biographie le voyage à

Rome des apôtres slaves et leur séjour en Moravie.

M. Ginzel donne dans son Codex les sept premiers chapitres de la légende, traduits en latin. Il fait remarquer que les écrivains byzantins étaient passés maîtres dans l'art de falsifier les faits et les documents : *Apud Græcos familiaris est ista temeritas*, disait le pape Nicolas I[er]. (Hardouin, concile V, fol. 180.)

On trouve, aux ch. XXIV et XXVII, des récits de guérisons surnaturelles opérées par saint Clément en personne ou par ses reliques.

B. Il existe une autre vie plus courte de saint Clément ; elle ne dit rien de Cyrille et de Méthode. Nous en parlerons avec détail au ch. XIII.

C. Banduri, dans son ouvrage *Imperium orientale* (Paris, 1711, t. II, p. 116), cite une légende copiée par lui, dit-il, *ex m. s. codice Colbertino*, n° 4432, dont il n'indique pas la date. Cette légende dit que Basile le Macédonien envoya aux Russes, pour les convertir, deux prêtres, Cyrille et Anastase (Méthode ?), qui les baptisèrent et leur donnèrent un alphabet de trente-

cinq lettres : *ας*, *μπουκη*, etc. Je n'ai eu qu'une seule fois l'occasion de faire usage de cette légende, très-peu historique ; je la signale cependant et la recommande à l'étude des critiques. Je sais qu'elle a été en Russie l'objet de quelques travaux, mais je ne les ai pas sous les yeux.

LÉGENDES LATINES.

A. *Translatio sancti Clementis*, publiée par les Bollandistes (Mars., t. II, p. 19-21), d'après un manuscrit de Duchesne dont ils n'indiquent pas l'époque. Suivant eux, ce serait la troisième partie peut-être abrégée d'un travail que Gauderic, évêque de Velletri, avait écrit sur la vie de saint Clément du temps du pape Adrien II, à qui ce récit est dédié (867-72). Ce récit, qui va jusqu'à la mort de Cyrille (14 février 869), aurait donc été écrit peu de temps après cet événement ; il paraît, du reste, plein de bonne foi, et mérite grande confiance. On n'y trouve, en fait de miracles, que la relation des guérisons opérées à Rome par les reliques de saint Clément.

(*Voyez* Bol., *loc. cit.*; Ginzel, Cod., p. 5, et son Introduction.)

(Citée sous la rubrique *Translat.*)

B. *Légende morave*, publiée pour la première fois par les Bollandistes, d'après un manuscrit découvert en 1480 au monastère de Blauenbauern (Wurtemberg), réimprimé par Dobrowsky avec d'importantes corrections, sous ce titre : *Mærische Legende von Cyrill und Méthod.* (Prague, 1826.)

Dobrowsky place au XIVe siècle la composition de cette légende. C'est un mélange d'extraits du bréviaire d'Olmutz, de la *Translatio* et d'inventions fabuleuses. L'auteur était évidemment quelque moine morave jaloux de revendiquer pour sa patrie la plus grande part dans l'apostolat de Cyrille et de Méthode. La légende ne va que jusqu'au baptême du duc de Bohême, Borivoï ; elle est pleine de faits merveilleux et ne mérite que peu de créance.

(*Voyez*, outre les Bol., Ginzel, Cod., p. 12.)

(Citée sous la rubrique *Legenda Mor.*)

C. Légende bohême de sainte Ludmila (Bol., 16 sept., p. 350 sq.), vie de sainte Ludmila, écrite, si l'on en croit le texte, par un certain Christannus qui aurait été son petit-fils, mais en réalité fabriquée au

XIVe siècle ; renferme de nombreux détails sur la conversion de Borivoï et sur le rôle que Méthode y joua.

Cette légende fut publiée pour la première fois par le jésuite Balbin (*Epitome rer.*, Boh., ch. X). Il dit l'avoir copiée *ex pervetusto membrano* au monastère des Augustins de Trébon.

Les deux premiers chapitres de cette légende se rapportent à Cyrille ; les autres, à Méthode et à ses rapports avec Borivoï.

Je n'ai pas eu entre les mains les *Kritische Versuche* de Dobrowsky, où ce célèbre érudit apprécie en détail la valeur de ce récit, d'ailleurs assez vraisemblable, mais qui n'apprend rien de bien nouveau.

(Désignation : *Legenda bohemica,* Bol.)

D. *Autre légende bohême.* — C'est le commencement d'une légende de sainte Ludmila, appartenant à la bibliothèque de Prague. Dobrowsky *(Kritische Versuche)* la fait remonter au XIVe siècle ; elle mérite peu de créance. Elle paraît n'être que la traduction d'une

légende tchèque du XIVe siècle, dont le texte se trouve dans le recueil *Vybor literatury ceske*, p. 308. Elle se trouve dans Ginzel, p. 19.

(Désignée sous la rubrique *Legenda Bohemica*, Ginzel.)

CYRILLE ET MÉTHODE

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE PRIMITIVE DES SLAVES. — MŒURS, CONSTITUTION, RELIGION.

Il n'est plus besoin aujourd'hui de démontrer que les Slaves appartiennent à la race indo-européenne et qu'ils se sont établis en Europe comme les Celtes, les Germains et les Pélasges lors de ces grandes migrations dont la science moderne commence à reconstituer l'histoire. La langue et la civilisation des Slaves ne laissent aucun doute à cet égard. Le prétendu silence des écrivains anciens sur leur compte, loin de pouvoir être invoqué contre eux, est un argument en leur faveur. En effet, s'ils avaient envahi brusquement l'Europe dans les temps historiques, avant ou après notre ère, comme on l'a prétendu, ils y auraient produit une secousse, un ébranlement dont on retrouverait la trace dans les historiens. Au VI[e] siècle, Procope et Jornandès nous parlent de l'immense espace qu'ils occupent (1),

(1) Γῆν πολλήν τινα ἔχουσι. (Proc., *de Bello gothico*, liv. III, c. XIV; Augustæ Vind., 1607, p. 277.) — Ab ortu Vistulæ fluminis per

mais non de la manière dont ils s'en sont emparés, et, s'ils n'en savent rien, c'est que l'arrivée des Slaves en Europe est un de ces faits primordiaux qui échappent nécessairement à l'histoire. L'histoire constate le déplacement d'un peuple, il lui est impossible de constater le déplacement d'une race.

Les peuples anciens ne nous sont connus, en somme, que par leurs rapports avec les Grecs et les Romains. Confinée à l'extrémité orientale de l'Europe, dans le bassin de la Vistule et du Dnieper, cachée à l'ombre des Carpathes, la paisible race slave dut échapper à l'attention des voyageurs et des historiens. Elle n'eut point de César, comme la Gaule, point de Tacite, comme la Germanie. Fractionnée en mille tribus diverses, elle ne forma jamais un corps menaçant dont l'inquiète Rome eût à redouter les attaques, dont elle éprouvât le besoin d'étudier la nature et l'organisation. Est-ce à dire que les Slaves aient été totalement ignorés des anciens? De ce que le mot *slave* ne se rencontre dans aucun livre antérieur au VI[e] siècle de notre ère, faut-il conclure qu'il n'est jamais question des Slaves dans les siècles précédents? Ce serait abuser de l'induction. Il arrive souvent qu'un peuple reçoit chez les nations voisines un nom qu'il a peut-être porté jadis, mais qu'il ne connaît plus ou qu'il a même toujours ignoré; témoins les Hellènes, appelés Grecs par les Romains; témoins les Teutsch, appelés par nous Al-

immensa spatia Vinidarum natio populosa consedit. (*De Gothorum origine*, c. II.) — Veneti numerositate pollentes. (*Ibid.*, c. VII.) — Nunc ubique desæviunt. (*Ibid.*)

lemands, Germans par les Anglais, et Niemtsi par les Slaves.

Il est donc légitime de rattacher à la race slave les peuples de l'Europe orientale qui semblent en porter les caractères généraux, et dont aucun témoignage n'a fixé définitivement l'origine. C'est ce qu'a essayé Schafarik dans son grand ouvrage des *Antiquités slaves* (1); c'est ce que font encore aujourd'hui, non sans succès, les historiens de la Pologne, de la Russie et de la Bohême. Les progrès constants de la critique historique donnent à leurs travaux des éléments de certitude qui ont trop souvent manqué à leurs prédécesseurs.

C'est le père de l'histoire, Hérodote, qui, pour les Slaves comme pour tant d'autres peuples, nous fournit les premières indications. Il nous est difficile de ne pas voir des Slaves dans ces Scythes agriculteurs, ces Νεύροι et ces Βουδῖνοι qu'il nous signale dans sa *Melpomène* (2).

Nous trouvons dans son troisième livre un détail curieux et d'une grande importance (3). Hérodote parle d'un fleuve *Eridan* qui se jette dans la mer septentrionale après avoir traversé le pays de l'ambre. Ce nom grec, dans un pays si éloigné, lui paraît avoir été inventé

(1) Les *Antiquités slaves* ont été publiées pour la première fois en 1836 en langue bohême ; elles ont été traduites depuis en allemand, en polonais et en russe. M. Vivien Saint-Martin en a traduit quelques fragments en français.

(2) Hérod., liv. IV, ch. XVII, XXI, éd. Did.

(3) Hér., liv. III, ch. CXV.

par quelque poëte. Mais n'y a-t-il pas eu là une de ces confusions dont la géographie des peuples primitifs offre plus d'un exemple? Le véritable Éridan, comme on sait, se jette dans l'Adriatique après avoir traversé le pays des Vénètes. S'il existait au nord de l'Europe une autre nation des Vénètes ou Vénèdes, serait-il fort étonnant qu'on eût donné au fleuve dont elle habitait les rives le nom du fleuve italien? Serait-il exorbitant de supposer l'existence des Vénèdes sur les bords de la Baltique au temps d'Hérodote, quand nous voyons ces Vénèdes mentionnés par Pline et Tacite (1) dans les mêmes régions au premier siècle de notre ère? Le long silence de l'histoire ne saurait nous être opposé si l'on considère la rareté des rapports entre les peuples du Nord et ceux du Sud dans l'antiquité. Ce nom des Vénèdes nous le retrouvons au deuxième siècle chez Ptolémée (2) qui donne leur nom à un golfe; chez Marcien d'Héraclée au quatrième siècle, qui parle aussi du golfe vénédique (3).

(1) Pline, *Hist. nat.*, liv. IV, ch. XIII, § 97 : « Quidam hæc habitari ad Vistulam usque fluvium a Sarmatis, Venedis, etc., tradunt. » — Tac., *de Mor. germ*, c. XLVI : « Peucinorum Venedarumque et Fennorum nationes Germanis an Sarmatis adscribam dubito. » Tacite place donc les Vénèdes, c'est-à-dire les Slaves, sur les confins de l'Europe alors connue, près des Finnois, ce qui est encore aujourd'hui parfaitement exact.

(2) Ptol., *Géog.*, liv. III, ch. V : Κατέχει δὲ τὴν Σαρματίαν ἔθνη μέγιστα · εἶτε Οὐενέδαι πὰρ' ὅλον τὸν Οὐενεδικὸν κόλπον. — Ptolémée mentionne aussi les Βούλανες (les *Polani* de Nestor?) et les Στάυανοι (Σλάυενοι, Σκλάβηνοι?). *Ibid.*

(3) *Marciani Heracleotæ periplus*, *Geogr. Græci Minores*. — Éd. Didot, liv. II, 38.

Au retour d'une expédition dans le Nord, Volusianus, fils de Gallus, fit frapper en son honneur une médaille où il prend le titre de Ὀυενδικός, Vindicus (1). Ces témoignages suffisent pour établir que les Vénèdes ont occupé de fort bonne heure le bassin de la Vistule et les bords de la Baltique. Si maintenant on considère que chez les écrivains primitifs, Slaves et Vénèdes sont deux termes synonymes, que le nom de Vénèdes ou Vindes (2) est porté encore aujourd'hui par deux peuples slaves, l'un dans la Lusace (die Wenden, dont la ville principale est Bautzen-Budisin), l'autre en Carinthie et en Carniole (3), il ne nous sera plus permis de contester l'identité des anciens Vénèdes et des Slaves.

Pline l'Ancien, Ptolémée mentionnent encore parmi les peuples du Nord et de l'extrême Orient celui des

(1) Voyez : 1° *Numismata imperatorum romanorum præstantiora, per Jo. Vaillant.* (Éd. III ; Par., 1694, in-4°, tom. II, p. 351.) D'un côté on lit : IMP. C. VA F. GAL. VEND. VOLUSIANO. AUG., c'est-à-dire : « Imperatori Cæsari Vandalico, Finnico, Galindico, Vendico, Volusiano Augusto; »

2° *Numismata ærea imperatorum et Cæsarum in coloniis, etc., percussa, auctore Vaillant*, éd. II, in-fol., t II, p. 220-221. — ΑΥΤ. Κ. ΓΑ. ΦΙΝ. ΓΑΛ. ΟΥΕΝΔ. ΟΥΟΛΟΥΣΙΑΝΟΣ ΣΕΒ., c'est-à-dire : Αὐτοκράτωρ Καίσαρ Γανδάλικος Φίννικος Γαλίνδικος Ὀυενδικὸς Ὀυολουσιανὸς Σεβαστός.

(2) Jornandes, *de Goth orig.*, c. II : « Vinidarum natio. ... quarum nomina, licet nunc per varias familias et loca mutentur, principaliter tamen *Sclavini* et *Antes* nominantur. » Cf. Frédégaire, ch. XLVIII.

(3) Ce qu'il y a de très-curieux, c'est que les Vendes de Lusace s'appellent en leur langue *Serbes*. Il se publie à Bautzen, en Saxe, un journal intitulé : *Serbske Nowiny*, la gazette serbe. Ceci nous prouve que le nom de *Serbes* s'appliquait originairement à une grande partie de la race slave. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que les Serbes actuels sont, comme nous le verrons plus bas, originaires de la Galicie, qui n'est pas fort éloignée de la Lusace.

Serbes (Serbi, Σέρβοι (1). Nous savons tous aujourd'hui que le peuple serbe appartient à la famille slave. Enfin Procope nous apprend que le même nom Σπόροι était autrefois donné aux Slaves et aux Antes (2).

Ces simples détails dispensent de plus longues démonstrations.

L'existence des Slaves au nord et à l'orient de l'Europe une fois établie, reste à savoir jusqu'où ils s'étaient étendus vers le Midi.

Un historien polonais, M. Bielowski, dans son *Introduction critique à l'histoire de Pologne* (3), a cru reconnaître chez les anciens peuples danubiens, Triballes, Daces et autres, les ancêtres des Polonais modernes. Suivant lui, les légendes qui obscurcissent l'histoire primitive de la Pologne se retrouveraient toutes dans l'histoire des peuples danubiens qui au-

(1) Pl., *Hist. nat.*, l. VI, c. VII : « A Cimmerio accolunt Serbi. » — Ptol., l. V, c. IX : Μεταξὺ τῶν Κεραυνίων ὀρέων καὶ τοῦ 'Ρᾶ ποταμοῦ..... Σέρβοι.

(2) Proc., *de Bel. goth.*, III, 14 : Καὶ μὴν καὶ ὄνομα Σκλαβήνοις τε καὶ Ἄνταις ἓν τὸ ἀνέκαθεν ἦν· Σπόρους γὰρ τὸ παλαιὸν ἀμφοτέρους ἐκάλουν ὅτι δὴ σποράδην, οἶμαι, τὴν χώραν οἰκοῦσι. Singulière étymologie, en vérité ! Σόρποι, Σέρβοι eût été trop désagréable à des oreilles grecques.

(3) Wstep Krytyczny do Dziejow Polskich. (Lvow 1852.)—*V.* aussi : *Le Monde slave*, par M. Cyprien Robert, 2e vol. Son système se rapproche de celui de M. Bielowski, et diffère complétement de celui de Schafarik, dont j'ai adopté les idées générales. — C'est aussi chez les peuples danubiens que Lelewel place le berceau des races slaves. Là est la différence du système de Lelewel et de celui de Schafarik. Schafarik n'admet pas d'identité entre les Slaves et les Gètes, Thraces, etc. ; Lelewel, au contraire, fait descendre les Slaves de ces peuples. — *V.* son ouvrage : *Narody na ziemiach Slowianskich.* Posen, 1853 (en polonais).

raient émigré vers le Nord à la suite des conquêtes romaines. Si spécieux que soit le système de M. Bielowski, si vaste que soit son érudition, ses conclusions nous semblent trop hasardées pour être admissibles. Il nous paraît cependant à peu près évident que les Slaves se sont de bonne heure étendus vers le Sud, dans les pays qu'ils occupent encore aujourd'hui. C'était l'opinion des premiers chroniqueurs qui entreprirent de fixer les légendes slaves transmises par la tradition ou dans les chants héroïques. Nestor, au début de sa chronique, raconte, d'après un historien grec, Georges Hamartolos, le partage du monde entre les fils de Noé. Il énumère, d'après lui, les pays que Japhet obtint en partage. Hamartolos dit : Ἀρκαδία, Ἠπειρῶτις, Ἴλλυρις, Λϐχνιτις ; Nestor écrit : *Arkadia*, *Epirotia*, *Iliourik*, *Sloviene*, *Louchnitia*, etc. (1). *Sloviene* est évidemment une glose ajoutée par le moine de Kiev au mot *Iliourik*. Suivant Nestor, interprète des traditions antérieures, l'Illyrie était donc originairement un pays slave. C'est là, sur les bords du Danube, qu'aurait été la patrie primitive des Slaves. Peu à peu ils se seraient étendus vers le Nord ; puis serait arrivé un peuple étranger, les *Vlochs*, qui auraient chassé les Slaves du Danube, lesquels auraient définitivement émigré vers le bassin de la Vistule ou du Dnieper. Le nom de Vlochs était donné par les Slaves aux peuples celtes et pélasgiques (2). Il ne serait pas

(1) Nest., c. 1, éd. Bielowski.

(2) Dictionnaire de Miklosich, au mot *Vloch*. Encore aujourd'hui, les Polonais et les Tchèques appellent l'Italie *Vloch* — Un écrivain

impossible que l'invasion dont parle ici Nestor fût la même que mentionne Justin. Il raconte, en effet, (liv. XXIV, chap. 4), d'après Trogue Pompée, que les Gaulois, au IVe siècle avant Jésus-Christ, allèrent s'établir dans la Pannonie dont ils soumirent les habitants. Ce sont les Celtes que devait plus tard rencontrer Alexandre. Suivant Dalemil, le chroniqueur tchèque du XIIIe siècle, les Serbes, c'est-à-dire les Slaves, se seraient établis après le déluge sur les frontières du pays grec le long de la mer, et se seraient étendus jusqu'à Rome (1). Les chroniques polonaises prétendent aussi que l'Illyrie fut le berceau des nations slaves (2). Sans doute il faut se méfier des légendes et de l'ethnographie des peuples primitifs; mais les données incertaines de la chronique acquièrent une force probante très-sérieuse, quand elles concordent avec celles de l'histoire et de la philologie. C'est ce qui se

russe, que nous aurons occasion de citer plus d'une fois, M. Hilferding. dans son *Histoire des Slaves Baltiques*, suppose que les Vlochs de Nestor sont les Romains de Trajan.

(1) Dalemil, *Chronica*, édit. Hanka. — J'ai traduit quelques légendes slaves de Dalemil dans la *Bohême historique et littéraire*, librairie internationale, 1867.

(2) Chronique de Mierzwa et de Vincent. Dans un manuscrit du XIVe ou XVe siècle du *De Officiis* de Cicéron, le copiste ajoute après ces mots : *rex Illyriæ*, id est *Slavoniæ*. (V. Bielowski, *Monumenta historica Poloniæ*, p. 838.)

Un fait qui semble prouver que les Slaves ont habité depuis une haute antiquité les bords du Danube, c'est le rôle important que ce fleuve joue dans les chants populaires des Ruthènes, des Polonais et des grands Russes. — Voyez les textes cités par Zubricki, *Histoire de la principauté de Halicz*, Lemberg, 1852 (en russe).

rencontre ici. Il existe au sud de la Hongrie une petite rivière qui se jette dans le Danube et que les Serbes appellent *Tsierna* (la noire). Une inscription recueillie par Katancsich nous apprend le nom d'une station militaire établie par les Romains, *Tsiernen* (1). Ptolémée et la table de Peutinger mentionnent deux villes du nom de Serbinon qui paraissent également slaves (2). Plusieurs villes fort anciennes du littoral de l'Adriatique ont des noms slaves : Tergeste (en slave *Terg*, marché); Pola (*Pole*, champ, plaine); l'île Gradus (cf. *Grad.* le russe *Gorod*, château, place fortifiée); etc.

La Bohême actuelle paraît, elle aussi, avoir été, dès le commencement de l'ère chrétienne, sinon habitée, du moins visitée par les Slaves. Encore aujourd'hui le Bohême appelle *Silezi*, *Slesi* le pays des anciens Silinges, l'Autriche *Rakousko*. C'est le nom des *Rakati* dont nous parle Ptolémée ; enfin le nom d'une partie de la Bohême *Krkonose* (pron. *Kerkonose*) rappelle celui des *Korkonti* du même géographe (3).

En résumé, l'induction, l'histoire et la philologie s'accordent à nous montrer les Slaves établis de temps immémorial dans les vastes régions qui s'étendent entre la Baltique et le Danube, entre les Pélasges, les Germains, les Lithuaniens (4) et les Finnois. Nous n'a-

(1) Géog., épigr. II, 233, 294, 312.

(2) Ptol., liv. II, c. XVI.

(3) V. Palacky, Gesch. von Bœhmen, liv. II, ch. 1er.

(4) On me fera sans doute remarquer que le peuple lithuanien appartient lui-même à la race slave ; sans doute, mais il offre dans sa religion et sa langue un caractère si particulier que je n'hésite pas, à l'exemple de Schafarik, à le rejeter en dehors de ce travail. L'étude

vons, du reste, rien de positif sur leur histoire jusqu'à l'époque où ils se constituent en nations bien distinctes et forment les quatre groupes principaux de Bohêmes, Slaves du Sud (Slovènes, Serbes, Croates et Bulgares), Polonais et Russes. Ajoutons-en un cinquième, celui de Slaves du Nord ou de la Baltique dont l'histoire n'est guère que celle de leur destruction. Mais ce ne fut qu'après la chute des Romains et des Huns que les Slaves commencèrent à s'organiser. Pendant les invasions barbares, leur histoire se confond avec celle des peuples envahisseurs dont les historiens ne savent pas toujours les distinguer. Il nous est difficile, par exemple, de ne pas voir des Slaves dans ces peuples hospitaliers qui, au rapport de l'ambassadeur Priscus (1), lui offrirent sur sa route du millet et de l'hydromel, appelé, dit-il, *medo* en la langue du pays. La culture du millet et la fabrication de l'hydromel appartiennent en propre aux peuples slaves (2). Encore aujourd'hui, *med*, *miod* (*madhu* en sanscrit) veut dire chez eux miel et hydromel. L'allemand *meth* (hydromel), sans aucun rapport avec le mot *honig*, miel, a été évidemment emprunté aux Slaves.

Le déplacement des peuples germaniques, l'arrivée des peuples touraniens durent exercer un contre-coup sur les Slaves. Quand les tribus germaniques du Nord

de l'élément lithuanien est fort difficile, fort compliquée, et je ne puis que renvoyer aux travaux de Lelewel, de Schleicher et des historiens prussiens.

(1) *Prisci fragm. Fragm. Hist. Græc.*, éd. Didot, p. 83.

(2) *Leonis imperat. Tactica*, c. XVIII.

abandonnèrent les rivages de la Baltique pour se porter sur le Danube et sur le Rhin, les Slaves s'étendirent vers l'Ouest et occupèrent le littoral abandonné. C'est ce que permet de conclure la comparaison entre le texte de Tacite et de Pline et celui de Ptolémée. Pline place les Vendes au bord de la Vistule, Tacite les met auprès des Finnois (1). Ptolémée donne à la Baltique tout entière le nom de mer des Vénèdes (2). Il était important de constater cette migration. Quant à l'histoire des rapports des Slaves avec les peuples barbares, les Huns, les Goths, les Lombards, elle n'appartient pas à notre sujet, et nous n'avons pas à la retracer.

Nous possédons sur leur caractère, leurs institutions, leur mythologie des données sans doute incomplètes mais plus précises cependant que sur leur histoire. Pour les trouver, il faut, il est vrai, descendre jusqu'au VIe siècle de notre ère; mais on doit considérer que les mœurs des peuples barbares ne se modifient point comme celles des nations civilisées. Les descriptions de Tacite auraient pu s'appliquer aux Germains de Marius comme à ceux de Marc Aurèle : les détails que nous fournissent sur les Slaves Procope ou Jornandès, Adam de Brême ou Constantin Porphyrogénète, n'appartiennent pas plutôt à un siècle qu'à un autre et nous pouvons les fondre et les combiner sans avoir à redouter le reproche d'anachronisme (3).

(1) *V.* plus haut.

(2) *Ptolémée*, III, 5 : Κατὰ τὸν Οὐενεδικὸν κόλπον...

(3) A côté de ces sources, il faut placer les indications de la philo-

Nous retrouvons dans les auteurs anciens la plupart des traits qui distinguent encore aujourd'hui les peuples slaves, surtout ceux qui ayant longtemps vécu loin de la civilisation latine, ont le mieux conservé leur caractère primitif. Le goût de l'agriculture, l'amour des institutions libres, la passion de la musique; tels sont encore les traits dominants des Slaves du Sud chez lesquels le type primitif nous paraît s'être le mieux conservé. La Bohême et la Pologne ont subi l'influence du latinisme et du germanisme, la Russie a reçu de Byzance une civilisation fausse que le contact des peuples touraniens n'a point améliorée. Les Serbes ont mieux gardé la tradition slave, et leurs mœurs ne se sont pas sensiblement altérées au contact des Grecs et des Turcs.

Les écrivains grecs ou latins s'accordent en général à nous présenter les anciens Slaves comme un peuple paisible, laborieux et hospitalier (1). Tacite, il est vrai,

logie. Tous les mots communs aux diverses langues slaves prouvent que les objets qu'ils désignent étaient connus de la race slave avant sa division en peuples. Ainsi, à défaut de tout autre témoignage, la langue seule nous révèle que les Slaves connaissaient, dès la plus haute antiquité, l'art de la construction, l'agriculture, l'art de tisser les habits. Elle nous fournit même de précieuses indications sur leur législation et leurs mœurs. (*V.* un intéressant travail de M. Wocel dans la *Revue du Muséum de Prague*, 1864.)

(1) Proc., *de Bello gothico*, l. III, 14 : Πονηροὶ ἢ κακοῦργοι ὡς ἥκιστα τυγχάνουσιν ὄντες. — *Mauricii Strateg.*, édit. Scheffer, Upsaliæ 1664 : Εἰσὶ δὲ τοῖς ἐπιξενουμένοις αὐτοῖς ἤπιοι... — *V.* aussi Théophylacte, *Hist*, liv. VI : « Ἢς (Σκλαβήνοις) γὰρ ὁ πόλεμος ἦν ἀνιστόρητος. — *Vita S. Ottonis*, liv, II, c. XL : « Tanta fides et societas est inter Slavos ut, furtorum et fraudium penitus inexperti, cistas aut scrinia non habeant serrata. »

signale chez les Vénèdes des habitudes de brigandage (1), mais il semble les attribuer à l'influence des Finnois. La chasteté des femmes slaves étonne les écrivains byzantins et leur paraît presque surnaturelle (2).

Ils constatent déjà chez eux cet esprit de particularisme, cette tendance à l'anarchie qui a fait le malheur de la Bohême et de la Pologne (3). Les Slaves étaient essentiellement agriculteurs. Chez nous, dit un écrivain croate, M. Raczki, on ne trouve ni banquiers, ni prolétaires; chez les Slaves, dit Helmold (II, 12), il n'y a pas de mendiants. Aujourd'hui encore en Pologne, en Bohême, en Russie le commerce est le plus souvent aux mains des Juifs et des Allemands.— Les principaux objets de la culture étaient le millet, le blé, le miel. L'hydromel (miod, med) était la boisson favorite des Slaves, et c'est à eux, comme nous l'avons dit plus haut, que les Germains en empruntèrent l'usage.

— Helmold, I, 82 : « Nulla gens honestior Slavis in hospitalitatis gratia. — *Leonis Tact*, c. XVIII, 103.

(1) *De moribus Germ.*, ch. XLVI.

(2) *Mauricii Strateg.*, l. XI, c. V : Σωφρονοῦσι δὲ καὶ θήλεα αὐτῶν ὑπὲρ πᾶσαν φύσιν ἀνθρώπου. — Cf. Sanct. Bonifat. epistol. LXXII. — Léon le Sage, *Tact.*, c. XVIII, § 106, reproduit presque exactement les termes de Maurice.

Les Slaves connurent la polygamie, mais l'usage parait en avoir été restreint —*V.* mes *Chants héroïques et chansons populaires des Slaves de Bohême*, Paris, 1866, p. 64, 65.—*V.* aussi *Acta sanctorum*, (juillet, tom. I, 66) : « Dux XXIV concubinas ritu gentili suæ legitimæ uxori superduxerat. »

(3) *Mauric. Strateg.* (liv. XI, c. V) : Ἄναρχα δὲ καὶ μισάλληλα ὄντα..... πολλῶν ὄντων ῥηγῶν.



Il est à remarquer que le nom moderne de la charrue *pflug*, et l'ancien nom gothique du pain *chlaib*, se retrouvent dans les langues slaves. Il est probable que les belliqueux Germains doivent ces mots aux pacifiques voisins dont le nom devint plus tard pour eux synonyme d'esclave.

Les Slaves, a dit justement Kopitar, connaissaient l'agriculture et les arts de la vie civile, mais ils avaient entièrement négligé l'art militaire, mesurant l'équité et la justice des autres à la leur (1). Cependant certains peuples slaves avaient une grande réputation de bravoure, témoin le nom que se donnaient à eux-mêmes les Lutitses, les Obotrites (*luty*, *bodry*, brave, vaillant); celui que les Allemands donnaient aux Vagriens (*wacker*, brave); témoin surtout le nom d'Antes (angl. sax. *ent*, goth. *enz*, géant) que les Goths donnaient à une de leurs tribus et qui est parfois appliqué à la race slave tout entière (2). Aujourd'hui encore le nom d'un comté de l'Angleterre, le *Willshire*, rappelle peut-être les audacieuses émigrations des Wiltses qui de bonne heure pénétrèrent jusqu'en Hollande (3).

(1) *Kopitar Glagolita Klozianus*, p. xxx; sur l'étymologie d'*esclave*, voyez Guérard, *Polyptique de l'abbé Irminon*, t. I, p. 283.

(2) Helmold, l. II, c. XIII. — Le nom des Antes se trouve pour la première fois dans Procope et la dernière fois dans Paul Diacre. — Jornand, ch. V: « Antes qui sunt Vinidarum fortissimi. » — Un chroniqueur dit, en parlant des Slaves en général : « Est hujusce modi genus hominnm durum et laboris patiens, victu levissimo assuetum, et quod nostris gravi oneri esse solet, Slavi pro quadam voluptate ducunt. » Widukind. (Pertz, tom. V, lib. II, 20.) — Sur le nom des Antes, voyez Schafarik, *Antiquités slaves*, § 25.

(3) Beda, *Hist. eccl.*, l. V, ch. XII.

La constitution des Slaves, d'après le peu que nous en savons, était toute patriarcale. L'égalité des citoyens en était la base (1). Ils n'élisaient de chefs militaires que pour la guerre et ne reconnaissaient en temps de paix que l'autorité des vieillards ou chefs de familles. L'hérédité des terres et l'esclavage leur étaient également inconnus.

Ils pratiquaient un communisme de famille dont le type s'est conservé jusqu'au xv[e] siècle dans les pays slaves germanisés de la Baltique et dans la Bohême, et qui subsiste encore aujourd'hui chez les Slaves du Sud sous le nom de Zadruga (2) ; c'est l'association des membres de la famille sous la direction de l'un d'entre eux appelé l'ancien (Starchyna), pour l'exploitation du patrimoine commun. On en trouve une définition fort exacte dans l'ancien poème slave, le *Jugement de Liboucha*. Je ne puis que renvoyer à la traduction que j'en ai donnée et aux notes qui l'accompagnent (3).

(1) Σκλαβηνοὶ .. οὐκ' ἄρχονται πρὸς ἀνδρὸς ἑνός, ἀλλ' ἐν δημοκρατίᾳ ἐκ παλαιοῦ βιοτεύουσι · καὶ διὰ τοῦτο αὐτοῖς τῶν πραγμάτων ἀεὶ τά τε ξύμφορα καὶ τὰ δύσκολα εἰς κοινὸν ἄγεται. Proc., *de Bello goth.*, III, 14. — Cf. Const. Porphyr., II, 29 ; Mauric., x, 5, début de la *Chronique de Cosmas*. — Il faut toujours faire exception pour les Slaves de la Baltique, que leur situation spéciale en face des Allemands et des Scandinaves obligea de bonne heure à une organisation religieuse et monarchique. Voyez notamment Eginhard (*passim*) et l'histoire des Slaves Baltiques de M. Hilferding : (*Istoria Baltijskih Slavian.* Moscou, 1854.) Il paraîtra prochainement à Bautzen une traduction allemande de cet intéressant ouvrage, due à M. Schmaler, rédacteur du *Slavisches Centralblatt.*

(2) Voy. le dict. de Vuk., au mot *zadruga*, etc.

(3) Voy. *Chants héroïques et chansons populaires des Slaves de*

Les Slaves devaient avoir peu de villes ; il est probable que les cinquante-neuf cités que Marcien d'Héraclée met dans la Sarmatie n'étaient que de simples villages en bois. Citons cependant les noms des villes de Stargard (Oldenbourg), Arkona, Retra, Stettin, Novogorod, Kiev que les écrivains du IXe et du Xe siècle font remonter à une haute antiquité et auxquelles les sanctuaires qu'elles possédaient donnèrent une grande importance (1).

Nous n'avons point de renseignements précis sur le commerce des Slaves. Il est probable cependant qu'ils ne durent pas rester étrangers à l'exploitation de l'ambre de la mer Baltique. Pline et Pomponius Mela racontent, d'après Cornélius Népos, que des marchands indiens échouèrent un jour sur les côtes de la Germanie et que le roi du pays en fit présent au consul Métellus Celer. Cornélius Népos aura eu la même distraction que le copiste de Marcien d'Héraclée, écrivant Ἰνδικὸν κόλπον pour Οὐενδικὸν, et par ces Indiens il faut entendre sans doute des Vendes (2). Il doit y avoir eu quelques rapports entre eux et les Arabes, car on a trouvé sur

Bohême. Paris, 1866, librairie internationale, p. 60. ., et la note, p. 295.

(1) Nestor distingue toujours avec soin le village proprement dit de la ville fortifiée : *grad*, *gorod*. — Sur les Slaves de la Baltique, voyez les témoignages réunis par Hilferding, *op. cit.*

(2) Pline, *Hist. nat.*, liv II, ch. LXVII. — Pomponius Mela, III, c. V, § 8. — Marc. Her. Hudson, geog. vet. script. Græc., p. 54. — L'édition Didot donne le texte Οὐενδικὸν en faisant remarquer que le manuscrit porte tour à tour Οὐενδικὸν, Ἰνδικὸν, Οὐελικὸν, liv. II, note ou § 38, p. 558.

les bords de la Baltique de nombreuses médailles des califes Ommiades et Abassides (1).

Sur la cosmogonie et l'astronomie des Slaves nous n'avons que peu de détails. Peut-être pourra-t-on un jour faire sortir un système complet de leurs contes et de leurs chansons populaires. Tout ce qu'on peut dire c'est qu'ils comptaient (comme les Germains) les mois d'après la lune et qu'ils faisaient commencer l'année au printemps. (*Mesic* veut dire en slave lune et mois; *leto* veut dire également printemps et année).

Nous avons sur les arts plastiques quelques détails plus précis. Thitmar et l'auteur anonyme de la vie de saint Otto nous parlent avec admiration des magnificences de leurs temples, en exaltent les merveilleuses sculptures qui semblaient animées et les peintures extérieures qui résistaient à l'action de la pluie et de la neige (2).

Mais n'oublions pas que ces écrivains sont des Germains à demi barbares, et partant de médiocres connaisseurs. On a retrouvé dans notre siècle des idoles slaves : elles sont d'un travail fort grossier. Quant à la musique et à la poésie, on ne peut douter que les Slaves n'aient cultivé ces deux arts dès la plus haute antiquité. Ils connaissaient la lyre et tenaient en grand honneur les chanteurs habiles tels que ce Lumir et ce

(1) Hilferding, *op. cit.*

(2) Fanum de ligno artificiose compositum .. imagines mirifice insculptæ... (Thitmar, VI, p. 130, éd. Wagner.)—Simulacra sculptoria arte, incredibili pulchritudine cœlata. Vita S. Ottonis, in scrip. rer. Germ., éd. Ludwigh, p. 503. (*Ib.*, p. 610.)

Boyan dont d'anciens poèmes slaves nous ont conservé le souvenir (1).

Cette esquisse serait suffisante si nous n'y ajoutions quelques détails sur la religion primitive des Slaves.

La science du mythe slave est encore fort incomplète (2). Il n'y a guère qu'un demi-siècle que l'on a commencé à en réunir les éléments. Ils se trouvent dans les écrivains du moyen âge du VI[e] au XIII[e] siècle environ, dans les contes et les chansons populaires qu'on recueille avec soin depuis quelques années, enfin dans des usages fort anciens qui se conservent encore chez les habitants des campagnes et que chaque jour voit disparaître. Quand toutes ces données

(1) Théophylacte, ap. Bielowski, *op. cit.*, p. 3, *Chants héroïques*, etc., Introduction.

(2) Il existe sur la mythologie slave un grand nombre de travaux épars dans divers recueils, et dont quelques-uns sont fort estimables. Il n'y a pas, que je sache, de livre vraiment scientifique sur la matière. L'ouvrage de M. Schwenck : *Die mythologie der Slaven* (in-8°, Francfort-sur-le-Mein, 1853), n'est qu'une compilation sans critique. L'auteur, qui, d'ailleurs, ignore les langues slaves, a ramassé un peu au hasard ses matériaux. Le livre de M. Hanusch : *Die Wissenschaft des Slavischen mythus* (Lemberg, 1842), est également fort incomplet. M. Hanusch a lui même déclaré, dans un ouvrage postérieur, qu'il s'était trop abandonné aux hypothèses et que le mythe slave devait encore être étudié dans les traditions populaires. Les savants russes ont beaucoup écrit sur la mythologie slave Je n'ai eu entre les mains que l'ouvrage d'Hilferding. Schafarik préparait une grande mythologie slave quand il est mort. Il n'en a laissé que le sommaire publié dans la seconde édition (en langue bohême) des *Antiquités slaves*. L'étude du mythe slave demande à être complétée et éclairée par l'étude du mythe lithuanien; mais les limites de cette esquisse et mon ignorance actuelle de l'idiome lithuanien ne me permettent point d'aborder ce délicat et difficile travail.

auront été, je ne dis pas réunies, mais centralisées en une vaste encyclopédie, on pourra sans doute en extraire un système complet de mythologie slave. Jusque là, nous devons nous contenter de simples indications.

Les renseignements précis, les témoignages historiques sur ce sujet sont assez considérables en ce qui concerne les Slaves de la Baltique. Leurs luttes continuelles avec les Germains ou les Scandinaves appelaient sur eux l'attention des chroniqueurs. Il n'en est pas de même pour les Slaves de l'Est (Polonais, Ruthènes) et du Sud, et nous nous verrons souvent obligés d'étendre à toute la race les notions que l'histoire ne nous donne avec précision que sur un groupe ou sur une tribu. Mais il ne faut user de ce procédé qu'avec la plus grande discrétion : car la mythologie des Slaves Baltiques avait acquis un développement qui ne fut jamais égalé chez les autres peuples de la Slavie.

La croyance à l'unité divine, ou du moins à l'existence d'un Dieu suprême maître de l'univers dominait la religion des Slaves (1) ; mais cette notion élevée

(1) Θεὸν μὲν γὰρ ἕνα τὸν τῆς ἀστραπῆς δημιουργὸν ἁπάντων κύριον μόνον νομίζουσιν εἶναι. (Proc., *de Bel. goth.*, III, 14.) Un peu plus loin, Procope remarque qu'ils ne connaissaient pas le *destin* (εἱμαρμένην). Cf. Helm., *Chronica slav.*, I, 84 : « Inter multiformia vero deorum nomina quibus arva, silvas, tristitias atque voluptates attribuunt, non diffitentur unum Deum in cœlis cæteris imperitantem ; illum præpotentem cœlestia tantum curare Hos vero distributis officiis obsequentes, de sanguine ejus processisse et unum quemque eo præstantiorem quo proximiorem illi Deo deorum. »

Les traités entre Grecs et Russes cités par Nestor se terminent



s'était obscurcie de bonne heure, et ils eurent leur polythéisme, comme la Grèce, Rome et l'Asie. En face du spectacle de la nature, devant le jeu des forces innombrables qu'elle met en mouvement, l'homme, à l'état primitif, est bientôt amené à voir autant de divinités qu'il voit d'actions diverses s'exerçer autour de lui. Au milieu de cette lutte éternelle du bien et du mal, qui est le fonds même de sa vie, il est aisément tenté de ramener à deux principes opposés les actes et les phénomènes différents qui s'accomplissent ou se passent sous ses yeux. La lutte d'Ormuzd et d'Ahriman n'appartient pas seulement à la Perse : elle se retrouve aussi dans la mythologie slave. L'Orient chrétien avait eu ses Manichéens ; le monde slave, lui aussi, aura les siens. Ce sont les Bohomiles de Bulgarie, dont l'hérésie offre un mélange singulier entre la tradition païenne slave et la doctrine du christianisme (1).

L'idée de l'unité divine, le dualisme ont donc tour à tour ou simultanément dominé le polythéisme slave. La notion du destin n'y apparaît pas.

Suivant une ancienne chronique russe (2), après le

toujours par cette formule : « Que celui qui violera ce traité soit maudit par Dieu, par Peroun et par Volos (*od Boha, od Perouna*). » La langue slovaque nous a conservé le nom de ce Dieu suprême *Pra-Boh*, le dieu antérieur : (*pra*, avant ; *Boh*, Dieu). — Cf. le sanscrit *bâgha*, bienfaisant, qui est une des épithètes du soleil, et la racine sanscrite *bha*, briller.

(1) Les dieux bons s'appelaient *bozi*, les dieux méchants *biezi*. (Voy. Nestor, *passim*.)

(2) Polnoe sobranie, *Recueil complet des annalistes russes*. St-Pétersbourg, II, p. 5.

déluge et le partage des langues commence à régner en Egypte Mestrom, de la race de Cham ; puis Erémia, puis Pheosta (ἡφαῖστος;) que les Egyptiens appelèrent *Svaroh*. Ce Svaroh enseigne aux hommes le mariage. Après lui régna son fils *Solntse* (le soleil) que les Egyptiens appelèrent *Dajboh*. Une autre chronique russe, citée par M. Vostokov, nous apprend que le feu (ogon) était appelé aussi fils de Svaroh. Il y a là un mythe slave, mêlé à un mythe grec, et il n'est point difficile à expliquer. Il s'agit évidemment d'un Dieu du ciel père de la lumière et du feu (ciel, en sans. *Svarga*, Varuna-οὐρανος) adoré des Slaves primitifs.

Le Dieu du feu, de la lumière, apparaît sous des noms divers chez tous les Slaves ; mais au-dessus de lui plane Dieu supérieur. Ce Dieu suprême, dans les idées slaves, ne s'occupe nullement des affaires humaines. Il est trop au-dessus des autres pour qu'on le représente sous une forme matérielle ; on l'invoque dans les traités, et les dieux sont d'autant plus grands, qu'ils se rapprochent davantage de lui (1). Les principaux de ces dieux, ceux du moins sur lesquels nous avons le plus de détails, étaient *Svatovit*, *Triglav*, *Perun*, *Radhost* et *Siva*. Leur culte peut se ramener à celui de la lumière ou de la vie universelle.

Svatovit occupait un rang très-important dans la hiérarchie des dieux slaves.

L'étymologie de son nom est fort claire et ne peut être contestée. Il veut dire la *sainte lumière*. Helmold

(1) Voyez plus haut, p. 19, note.



nous l'explique : « Est autem *swanthe* slavica lingua idem quod sanctum, *witz* vero lumen interpretatur (1). » Son culte était surtout répandu chez les Slaves de la Baltique. Son temple principal était à Arkona dans l'île de Rugen. Au milieu du temple s'élevait une idole en bois. Elle avait quatre visages comme le Brahma indien (symbole sans doute du soleil qui éclaire les quatre points cardinaux, ou qui règle les quatre saisons de l'année). La main droite tenait une corne, non pas la corne d'abondance des Grecs et des Romains, mais la corne à boire des peuples du nord, qui du reste pouvait être aussi le symbole de la fécondité de la terre. Près d'elle était une selle et une bride d'une prodigieuse dimension. Suivant la croyance populaire, le dieu chevauchait toute la nuit sur un cheval blanc et allait combattre les ennemis. Tous les matins le cheval rentrait, disait-on, couvert de sueur et de poussière, et était soigné par les prêtres, dont le plus ancien seul avait droit de le monter (2).

Remarquons en passant que chez les Perses un cheval

(1) Cf. le bohème *vitice*, lumière; le sanscrit *viti*. Sur Svatovit, voyez Helm., I, 6, I, 53, II, 12.— Saxo Gramm., édition de Francfort-sur-le-Mein, in-4°, 1576, p. 288, 292.

(2) Cf. Tacite, *Ann.*, XII, ch XIII.

Tacite, parlant d'une tentative de Claude pour donner un roi aux Parthes divisés en deux factions dont l'une réclamait son secours, nous représente Gotarzès, chef du parti hostile aux Romains, offrant sur le mont Sambulos, non loin d'Arbète, des vœux aux divinités du pays, dont la principale était Hercule : « Qui, tempore stato, per quietem monet sacerdotes ut, templum juxta, equos venatui adornatos sistant. Equi ubi pharetras telis onustas accepere, per saltus vagi, nocte demum, vacuis pharetris, multo cum anhelitu redeunt. »

blanc était aussi consacré au soleil. A la fin de la moisson une grande fête était célébrée en l'honneur du dieu. On immolait des moutons devant le temple; puis le grand-prêtre s'avançait au pied de la statue, prenait la corne et regardait s'il y restait encore quelques gouttes du vin qu'on avait dû y verser l'année précédente (1). S'il en restait, le grand-prêtre prédisait au peuple une récolte abondante; sinon, on avait à redouter la disette pour l'année suivante. *Saxo Grammaticus* nous révèle un autre singulier mode de divination. On faisait un gâteau de six pieds de haut; on le tenait debout : le prêtre se plaçait derrière et demandait au peuple s'il le voyait à travers le gâteau; si le peuple répondait affirmativement, c'était un mauvais présage pour la moisson de l'année suivante (2).

Le temple d'Arkona était un des principaux sanctuaires des Slaves du nord. Il était fort riche : on lui offrait une grande partie des dépouilles de l'ennemi. Trois cents cavaliers étaient chargés de le garder (3).

Suivant la tradition, *Svatovit* avait aussi un temple à Velehrad, en Moravie. Peut-être en eut-il un de

(1) Giesebrecht (Windische Geschichten) fait remarquer avec raison que les Slaves de la Baltique n'avaient pas de vin. Il s'agit, sans doute, d'hydromel. *Saxo Grammaticus* emploie le mot *merum* comme étant d'une plus grande latinité.

(2) *Saxo Grammaticus* mentionne des dieux secondaires : *Porevit, Jarovit, Rugevit*, qui n'étaient sans doute que la représentation des divers attributs de Svatovit. (Édit. de Francfort, in-4°, I, 293.) La Knytlinga-Saga islandaise nomme un certain nombre de dieux slaves dont il est à peu près impossible de déterminer la nature.

(3) Cf. Helmold, I, 6, 36, 38; II, 12.



bonne heure à Prague, sur la colline où depuis s'éleva l'église de Saint-Vit. On ne s'expliquerait pas trop sans cela pourquoi ce saint, d'origine sicilienne, martyrisé au IVe siècle, aurait eu l'honneur de donner son nom à la métropole de Prague. En tous cas, il est sûr que Svatovit y était connu au XIIe siècle ; car il figure dans le curieux glossaire latin bohême intitulé : *Mater verborum*. On appelle ainsi une sorte d'encyclopédie en langue latine rédigée au début du Xe siècle, par Salomon, évêque de Constance. Un copiste bohême du XIIIe siècle, en recopiant ce manuscrit, y a joint des gloses tchèques fort intéressantes qui ont été publiées en 1840 par MM. Schafarik et Palacky dans l'ouvrage intitulé : *Die altesten Denkmæler der bœmischen Sprache* (1). Triglav était le dieu des Slaves de Poméranie : ses principaux temples étaient à Stettin et à Volin (2). Son nom veut dire le dieu à trois têtes (*tri*, trois, *glava*, tête), et c'est, en effet, avec trois têtes qu'il était représenté. Il était regardé à Stettin comme le

(1) Pour éviter des notes trop nombreuses, nous donnerons ici les principaux termes relatifs à la mythologie qui figurent dans le *Mater verborum* : *Belboh*, Baal ; *besi*, dæmonibus ; *das*, genius ; *y Perounova*, et Jovis ; *Yesen*, Isis ; *Perun*, Jupiter ; *Purnata*, Proserpina ; *Radhost*, Mercurius, à mercibus est dictus ; *Svatovit*, Ares, bellum, Mavors ; *Svoba*, *Feronia*, dea paganorum ; *trihlav*, *triceps*, qui habet capita tria capræ ; *tryzna*, inferiæ, sacrificia quæ diis manibus offerebant ; *Velles*, Pan ; *vilkodlaci*, incubi ; *Siva* (*Ziva*), dea frumenti, Ceres. — Quelques-unes de ces traductions sont fort difficiles à expliquer.

(2) Sur Triglav, voyez les écrivains de la *Vie d'Othon* de Bamberg. — Ebbo., 57, 64 anony. San Cruciarius, 11, 111, 112 ; André, 183 ; dans les *Monumenta historica Germaniæ*, de Pertz, vol. XIV, p. 794, 851, 852, 859, 872, etc.

plus grand des dieux. Sa triple tête était recouverte d'un triple diadème d'où pendait un voile qui descendait jusqu'aux lèvres. Il régnait sur le ciel, la terre et l'enfer. Il se couvrait les yeux d'un voile noir, disaient ses prêtres, pour ne pas voir les fautes des mortels. Un cheval noir lui était consacré. L'un des prêtres attachés à son culte avait seul le droit de le monter; et de ses mouvements on tirait certains présages à Stettin, comme on faisait à Arkona pour le cheval blanc de Svatovit.

Triglav était aussi adoré dans le Brandebourg (1), et l'on a trouvé dans la Misnie un grand nombre d'idoles à trois têtes. Son culte était donc pratiqué par tous les Slaves du nord.

Il existe évidemment entre Triglav et Svatovit une grande analogie, peut-être une véritable identité. Les deux divinités ont à peu près le même pouvoir et les mêmes attributs. Le nom de Triglav n'a pas de sens particulier. Ce fut sans doute, dans l'origine, un surnom donné à quelque idole de Svatovit, à cause de sa figure. Puis le surnom remplaça le nom. Triglav devint le substitut de Svatovit.

Procope, dans le passage sur le dieu suprême auquel nous nous sommes référé plus haut, appelle ce dieu le Dieu Tonnant (τῆς ἀστραπῆς δημιουργόν) : cette épithète s'appliquerait bien au dieu *Peroun*, dont le culte était répandu chez tous les Slaves, notamment chez ceux de Russie les plus voisins de Constantinople. Aujourd'hui

(1) *Chronicon Pulkavæ*, Dobner., *Monumenta historiæ Bohemiæ*, 167.

encore la foudre s'appelle : en polonais, *piorun ;* en russe, *perun* (rac. *peru*, *prat*, *prou*, frapper ; cf. le latin *ferio*.) C'est le même dieu que celui des Prussiens Lithuaniens (Perkounas). Il était adoré en Russie, comme le premier des dieux après celui du ciel : il suffit d'ouvrir Nestor pour s'en convaincre. Les traités cités par ce chroniqueur se terminent presque toujours par cette formule : « Que celui qui violera ce traité soit maudit par Dieu, par Peroun et par Volos, dieu des troupeaux (1). »

Le centre du culte de *Peroun* était à Kiev. Le grand duc Vladimir lui fit ériger dans cette ville, en 980, une statue en bois dont la tête était d'argent et la barbe d'or. Le prince Dobrynia lui en éleva une à la même époque à Novogorod. Le culte de ce dieu était encore répandu en Pologne, comme le confirme la tradition universelle. On trouve dans d'anciens contrats la formule suivante : « Depuis tel endroit jusqu'au chêne de *Peroun* (2). » De là, il pénétra jusque chez les Slaves de la Baltique. Helmold mentionne un dieu *Prone* ou *Prove*, et parle de chênes qui lui sont consacrés (3) ; mais le paraphraste d'Helmold au XVe siècle, Marescalchus, écrit toujours *Pron* (4). Une chronique saxonne recueillie par Leibnitz (5) écrit *Prono*. La

(1) Nestor, 21, 25, 36. (Éd. Bielowski.)

(2) Holovaczki, *Chrestomathie russe*, p. 317.

(3) Helm., 1, 52, 69, 83.

(4) Nicol. Marescalchi, *Universi annales Herulorum ac Vandalorum*. Wesphalen., *Monument. inedita*, III, 191.

(5) Leibnitz, *Script. rer. Brunsw.* III, 339.

mater verborum cite *Peroun* et le traduit par Jupiter, ce qui prouverait que l'on n'ignorait pas en Bohême le culte de cette divinité (1). Enfin aujourd'hui encore dans les proverbes et les chansons des Slovaques le nom de *Peroun* revient à tout moment : *Kize ti Perun, perunsky, Perun zuby ukasal* : Si Peroun le tonnant, Peroun te montrait les dents ! — *Buoh Parom za oblakami vidi to zahnevany. — Blesk zahrmj jej do cela; Hned is dêckom zkamenêla* : Le dieu Peroun derrière les nuages voit cela avec colère. — La foudre l'atteignit au front. Aussitôt avec son enfant elle fut pétrifiée (2).

Un point important à constater, c'est que le culte de *Perun* n'acquiert tout son développement que là où celui de *Svatovit* est inconnu ; en Russie, par exemple. Là où les deux divinités coexistent, l'une fait tort à l'autre et la rejette dans l'ombre. Peut-être y a-t-il encore une identité primitive entre *Perun* et *Svatovit?* Peut-être aussi le culte de *Perun* fut-il substitué à celui de *Svatovit*, par suite des relations des Slaves russes et polabes avec les Germains et les Scandinaves. Il y a, en effet, plus d'une analogie entre lui et le *Thor* germanique. Dans l'état d'anarchie et d'incertitude où est encore aujourd'hui la mythologie slave, il est plus prudent de poser ces questions que de les résoudre.

(1) Le nom de Peroun, Peron, Perovn est celui de plusieurs villes de la Poméranie. — V. Schwartz, Geschichte der Pommersch. Rügischen Stadte, p. 47, 353, 598.

(2) Kollar. Spewanki, *Chansons slovaques.*

Rhadost (Radigast) (1) avait un temple à Rhetra, sur les rives de l'Oder, ou, suivant Thitmar, à Riedegost. Il se pourrait qu'on eût donné le nom du dieu à l'une des villes où il était adoré. Peut-être aussi, et c'est là l'opinion de M. Hilferding, cette ville n'était-elle autre que Rhétra. La statue de *Rhadost* était d'or ; sa main droite tenait un bouclier orné d'une tête de taureau, sa gauche une hallebarde. Sur sa tête était un oiseau aux ailes déployées. La *Mater verborum* traduit son nom par *Mercurius*. *Rad* veut dire en slave, joyeux, propice ; *host*, marchand. Cela justifie la traduction du glossateur tchèque. Elle est cependant peu d'accord avec les emblèmes que nous venons d'indiquer. Le nom de *Radhost* se retrouve sous des formes diverses en Pologne, en Russie, en Bohême, en Moravie. On ne sait s'il faut y voir un souvenir du culte de cette divinité, encore mal expliquée par les mythologues.

Helmold nous parle aussi de la déesse *Siva*, adorée, dit-il, par les Polabes (2). La chronique saxonne de Botho (3) mentionne encore cette divinité ; elle porte d'une main une pomme d'or, de l'autre une grappe de raisin. Du raisin chez les Polabes ! Il y a sans doute plus d'imagination que de réalité dans ce tableau. Il n'est pourtant pas en désaccord avec la traduction de la *Mater verborum* qui mentionne le nom de la déesse et l'appelle *Dea frumenti*. Ce serait donc la déesse de la vie

(1) Helmold, I, 21, 53. — Thitmar. apud Pertz, *Monum Germ.*, t. v, p 812. — Ad. de Br., II, 18. (Pertz, t. VI, p. 312.)
(2) Helm., I, 53.
(3) Leibn., *Script. rer. Brunsw.*, III, 384.

universelle, cette Cérès aux larges mamelles *(mammosa Ceres)* (1) qu'adorait l'antiquité païenne et dont on ne sera pas étonné de retrouver le culte chez un peuple essentiellement agricole et vivant dans un perpétuel commerce avec la nature. Ajoutons que *Ziva* (Siva) dans les langues slaves veut dire : la vie; suivant d'autres, *siva* serait *diva*, la vierge, la brillante.

A ces divinités principales nous pourrions joindre un nombre considérable de dieux secondaires : *Pria*, *Lada*, les déesses de l'amour et de la beauté; *Jarovit*, et *Rugevit*, qui n'étaient sans doute que des transformations de *Svatovit*; puis *Volos*, le dieu des troupeaux; *Stribog*, le dieu des vents, et bien d'autres encore dont on retrouve le souvenir dans les chansons et les contes populaires. Suivant Helmold, chaque tribu des Slaves du Nord avait ses divinités locales; chaque phénomène de la nature avait la sienne (2). Chez les Grecs, l'imagination des poëtes avait transformé le culte primitif des éléments en une merveilleuse série de légendes, d'épopées héroïques et amoureuses; il n'en fut pas de même chez les Slaves, et leurs dieux ne paraissent pas être jamais descendus sur la terre pour y revêtir les passions de l'humanité, et le système d'Evéhmère n'a rien à voir dans leur mythologie; ils n'ont ni Olympe, ni Valhalla. Ils ne mêlent guère à leurs légendes populaires que des

(1) Lucrèce.

(2) Helm., I, 83 : « Præter penates et idola quibus singula oppid redundabant. » Cf. I, 52.

créatures inférieures, telles que les *Vilas* et les *Rousalkas.* (*V.* plus bas.)

Nous avons dit plus haut que les Slaves avaient eu une idée du dualisme qui caractérise la philosophie religieuse de Zoroastre. Helmold nous a laissé à cet égard un curieux témoignage (1). « Les Slaves, dit-il, ont une étrange coutume. Dans leurs festins, ils font circuler une coupe sur laquelle ils prononcent des paroles, je ne dirai pas de consécration, mais d'exécration, au nom de leurs dieux, à savoir : du bon et du méchant; ils professent que toute bonne fortune vient du Dieu bon ; toute mauvaise du méchant. Aussi, en leur langue, appellent-ils le mauvais dieu *Zcerneboh.* » (*Cerny* noir, *boh* dieu), c'est-à-dire le dieu noir, que plus tard ils devaient appeler *diabol.* Helmold oublie de nous dire comment se nommait le dieu bon; mais il est aisé de le deviner. Ce devait être évidemment *Belboh,* c'est-à-dire le dieu blanc. Ce nom figure, en effet, dans la *Mater verborum*, où on l'assimile à Baal (2) par suite de l'analogie des sons.

Dans la Poméranie, il y a encore des villes portant le nom de Belbuc, Beulbug, Belbuk (3). Auprès de

(1) Helm., I, 52.

(2) Belboh ipse est *Baal.*

(3) V. *Codex diplom. Pomeraniæ*, nos 86, 87.—*Bely* a dans les langues slaves un sens beaucoup plus vaste que celui de *blanc*. Il indique l'idée de bonté, d'excellence *Beleknegini*, id est pulchra domina slavonice dicta. —Thitm., VIII, 3 : Civitatem quæ pulchro loci situ *Belgrad* nuncupatur.—*Vita S. Ottonis an. S. Cruc.*, II, 29 (ap Pertz). — Cf. le sanscrit *bhâla,* lumière.

Bautzen, chez les Serbes de Lusace, s'élèvent deux montagnes, dont l'une s'appelle *Belboh* (le dieu blanc) et l'autre *Cernyboh* (le dieu noir). Nulle part, du reste, on ne trouve la trace d'un dieu noir particulier; les chroniqueurs n'eussent pas manqué de nous en indiquer les temples ou de nous en exposer le culte, s'il eût existé. Le dieu noir n'était pas, croyons-nous, un dieu spécial, mais une forme, un aspect de la divinité. Tel dieu était blanc ou noir, suivant l'heur ou le malheur des temps.

La religion des Slaves se bornait en somme à un culte plus ou moins symbolique des forces de la nature, telles que le soleil, la vie universelle, etc. Elle ne s'était précisée que chez les peuples auxquels les exigences de leur situation imposaient une rigoureuse organisation militaire et sociale, chez les Slaves de la Baltique comme chez ceux de la Russie.

Ce n'est qu'après l'arrivée des Varègues que les noms de divinités distinctes apparaissent en Russie.

L'idée de bâtir des temples n'était venue qu'aux habitants des villes. Le peuple des campagnes se faisait des dieux à moins de frais : il donnait à sa demeure des dieux protecteurs, comme les pénates des Latins (1). Il peuplait ses bois, ses collines d'êtres mystérieux, de nymphes capricieuses dont le nom et le souvenir se conservent encore dans les légendes du paysan slave. On sait quel rôle joue la Vila dans la poésie serbe, la Rousalka dans celle de l'Ukraine. Ce sont les

(1) *Chants héroïques*, p. 62 ; *Cas. ces. museum*, 1863, p. 264.

nymphes dont Helmold et Procope font mention (1).

Le bois, la montagne elle-même devenaient sacrés. Dans ce vague naturalisme, le peuple confondait presque le Dieu avec l'arbre ou le rocher, objets de son culte. Encore aujourd'hui, sur les bords de la Baltique, beaucoup de noms de villages commencent par *Svat* ou *Svant* (saint). L'habitude de sacrifier sur les hauteurs, mentionnée dans les poèmes tchèques du *Kralodvorsky Rukopis,* où la mythologie slave apparaît dans un vague poétique, rappelle le culte du soleil. Certains oiseaux, le hibou, l'épervier avaient un caractère mystérieux et sacré (2).

L'importance des prêtres était proportionnée au développement de la religion publique et de l'organisation nationale. Chez les Slaves de la Baltique, par exemple, le respect du prêtre, dit Helmold, était plus grand que celui du prince (3).

Les nombreux rites de la religion exigeaient chez ces peuples une science spéciale et les prêtres qui la possédaient formaient une caste dans l'État. — La religion était en quelque sorte le palladium et le lien de la nationalité slave en butte aux attaques perpétuelles de leurs voisins, Germains ou Scandinaves. Ceci nous explique pourquoi le christianisme eut tant de

(1) Σέβουσι μεντοὶ καὶ ποταμούς τε καὶ νύμφας. Proc., III, 14 ; Helm., I, 84 ; Cf. Thitmar, VI, 17, 26..., VII, 52. — Voyez, dans les *Chants héroïques des Slaves de Bohême*, les poèmes de Zaboï, Cestmir et Vlaslav, Zbyhon.

(2) Voyez même volume, *pas*.

(3) Helm., II, 12, 1, 36 : « Major flaminis quam regis apud ipsos est veneratio. »

peine à s'acclimater sur les bords de la Baltique (1). Il n'en fut pas de même chez les autres Slaves : là le culte avait un caractère tout patriarcal. Le prince ou le chef de la famille remplissait lui-même les fonctions sacerdotales qui se réduisaient à quelques prières, à quelques sacrifices.

Des victimes humaines déshonorèrent plus d'une fois les autels des Slaves du Nord et de ceux de Kiev (2), mais à une époque où leurs relations avec les Germains et les Varègues avaient déjà altéré la douceur des mœurs primitives. On ne voit aucune trace de cette barbarie chez les autres Slaves. Les sacrifices des animaux existaient chez eux comme chez les Grecs et les Romains : ils croyaient dans les dangers assurer leur salut en promettant des victimes à leurs dieux (3). Ils leur offraient aussi du miel et du vin (4). Du reste, les superstitions des peuples enfants se retrouvaient chez eux. Ils tiraient des présages de la rencontre des animaux, des nombres pairs ou impairs, etc.; et, pas plus chez eux qu'ailleurs, il n'y avait disette de gens habiles à exploiter la crédulité populaire (5).

(1) La cruauté et l'avarice des Allemands contribuèrent beaucoup à dégoûter les Slaves du Nord du christianisme. Adam de Brême le dit positivement : « Populos Slavorum facile converti posse ad christianitatem, nisi Saxonum obstineat avaritia .. *Hist. eccl.*, l. III, c. 22. (Ap. Pertz, *Script.*, tom VII, p. 344.) — Cf Helm., I, c. xxv, 83 ; Thitmar, *passim*. — Voyez les nombreux textes cités par M. Hilferding.

(2) Helm, I, 52, 11, 12. — Nestor, éd. Bielowski. — Thitmar, VI, 17.

(3) Proc., III, 14. — Helm., I, 52.

(4) *Sax. grammat. hist.*, l. XIV.

(5) Proc., liv. III c. 14 : Τάς τε μαντείας ἐν ταύταις ταῖς θυσίαις ποιοῦνται. Voyez les historiens des Slaves Baltiques, et, dans Cosmas, la cu-

Les fêtes des Slaves s'adaptaient à leur culte; elles se rapportaient aux phénomènes naturels. Les principales étaient les koledi ou kolendi dont le souvenir s'est perpétué dans tous les pays slaves. Elles avaient lieu pour célébrer la fin et le renouvellement de la course du soleil. Quand le paganisme disparut, elles subsistèrent et s'appliquèrent à la nativité du Christ qu'une heureuse coïncidence plaçait à la même époque. Une autre fête était la fête du printemps, du renouveau, comme disaient nos pères; elle s'est depuis combinée chez les Slaves chrétiens avec la fête de Pâques, qui n'a point effacé complétement la tradition païenne. Aux approches du printemps, les jeunes gens et les jeunes filles fabriquent un mannequin de paille représentant *Morena* (la déesse de la mort, de l'hiver), puis ils vont le jeter à l'eau en chantant :

Nous portons la mort hors du village;
Le nouveau printemps vient au village,
Salut, printemps, etc.

Quand le mannequin flotte sur l'eau, ils chantent :

La mort flotte sur l'eau,
Le printemps vient à nous, etc.

Les feux de la Saint-Jean rappellent aussi, chez les Slaves comme chez nous, la fête du solstice d'été (1).

rieuse énumération des devins, magiciens, etc., que le duc Bretislav chassa de la Bohême. (Lib. III, t. Ap. Pertz, t. XI, p. 102.)

(1) Pazouta, *Essai de mythologie slave* (en tchèque *Hanusch*), calen-

Les Slaves avaient-ils une notion quelconque de l'immortalité de l'âme? Les témoignages positifs nous font défaut sur ce point important. Nous savons qu'ils avaient un grand respect pour leurs morts (1). Ils les brûlaient ou les enterraient dans les bois. Le premier mode de sépulture semble avoir été surtout en usage chez les Slaves de la Baltique, dans le pays desquels on a trouvé un grand nombre d'urnes funéraires. En Russie, on célébrait en l'honneur des morts un banquet nommé *tryzna* (2). Chez les Vindes, les femmes se brûlaient, comme les veuves indiennes, sur le bûcher de leurs maris (3). On portait sur les tombes du blé, des graines de lin, ce qui suppose la notion d'une vie postérieure. Cette coutume subsista longtemps dans le Hanovre (4). On la rencontre encore en Galicie. Suivant Cosmas, on faisait des sacrifices en Bohême *ob animarum pausationem*. L'expression du chroniqueur est toute chrétienne; mais elle repose sans doute sur une donnée païenne. Enfin les poèmes tchèques nous représentent l'âme s'envolant des lèvres du héros blessé mortellement, et allant voltiger d'arbre en arbre sans trouver de repos jusqu'au moment où le corps sera

drier païen des Slaves Cet ouvrage, fort intéressant, est un recueil de toutes les traditions païennes qui subsistent encore chez les Slaves. — Soloviev, *Hist. de Russie* (en russe), t. I.

(1) S. Bonif., ép. 72, *Ekkhardi chronicon*, Pertz, VIII, 264. — Cosmas, III, 1.

(2) Nestor, *pas*.

(3) S. Bonif., *Bibl. patr.*, tom XIII, p. 77. Lugdunun, 1671.

(4) Hannoverischen gelehrten Anzeigen von Iahr., 1751, p. 10 et 11.

brûlé (1). Tous ces détails réunis nous prouvent que les Slaves n'étaient pas étrangers à la notion d'une autre vie.

Telle est, en résumé, l'idée que l'histoire, la poésie et la tradition nous donnent de la Slavie primitive. Par leurs mœurs, par leur religion poétique et simple, par leur constitution patriarcale, les Slaves étaient évidemment, plus que toute autre race, prédisposés à l'avénement du christianisme. Avec un culte propre à satisfaire leur imagination, il venait leur apporter la solution de ces grands problèmes de l'unité divine, de l'origine du mal, de l'immortalité de l'âme, dont ils avaient conscience et que leurs mythes naïfs avaient essayé de résoudre; mais ils ne pouvaient admettre la religion nouvelle que comme un bienfait désintéressé, et non pas comme un instrument de conquête ou de propagande aux mains de leurs ennemis. Le christianisme eut la plus grande peine à s'établir chez les Slaves de la Baltique, prévenus d'avance contre toute innovation étrangère, et, par haine de l'Allemand, attachés d'un farouche amour au culte de leurs ancêtres. Il s'introduisit, au contraire, sans rencontrer de résistance (à condition toutefois de prendre une forme slave) chez les Moraves, les Tchèques, les Polonais, les Russes, les Serbes et les Bulgares. Nous verrons bientôt comment de la Moravie, grâce à Cyrille et à Méthode, il rayonna sur le monde slave tout entier.

(1) *Chants héroïques*, p. 74, et la note, p. 89. Quelque chose d'analogue se retrouve dans les chansons moraves Cosmas, l. III, 1. — Voyez aussi l'Alexandréide Bohême, Vybor Ceske lit 163.

Mais avant d'aborder l'histoire de leur apostolat, il nous reste à voir comment s'étaient organisés ces différents groupes qui devaient jouer un si grand rôle dans l'Orient européen, quels progrès partiels le christianisme avait déjà faits chez eux.

CHAPITRE II.

RÉSUMÉ DE L'ETHNOGRAPHIE SLAVE (1). — FORMATION DES GROUPES SLAVES. — DÉVELOPPEMENT DU CHRISTIANISME CHEZ LES SLAVES, ANTÉRIEUREMENT A CYRILLE ET A MÉTHODE.

La race slave telle qu'elle se présente à nous aujourd'hui, avec ses quatre groupes russe, polonais, bohême et jougo-slave (2) habite la plus grande partie de notre continent. On peut dire que l'Europe orientale lui appartient tout entière ; mais elle occupe sur la carte une place bien plus considérable que dans la vie politique des nations.

Parmi les différents groupes slaves, le moins slave et le moins civilisé, le russe, est le seul qui ait une

(1) Pour les données ethnographiques, j'ai suivi Schafarik, *Slovanski Narodopis* (Ethnographie slave), Prague 1849, — et Pypine, *Histoire des littératures slaves* (en russe), Saint-Pétersbourg 1865.

(2) *Jug* veut dire sud.

existence indépendante. Nous disons le moins slave, car aujourd'hui encore la plus grande partie de la Russie est habitée par des populations touraniennes (mordvines, tchéremisses, tchouvaches et autres), l'autre partie est à peine, depuis hier, devenue slave par le langage sinon par les mœurs.

La civilisation slave a été de bonne heure étouffée en Russie par l'invasion des idées byzantines, mongoles et germaniques. Les recherches historiques et ethnographiques ne nous révèlent aucune nationalité slave au delà du Dnieper avant le xe siècle; et l'histoire postérieure nous montre la Russie primitive de Kiev s'étendant constamment vers l'Ouest, s'assimilant peu à peu les peuples voisins, transformant, à leur contact, sa langue et sa civilisation; allant établir à Moscou le siége de ses tsars et revenant bâtir aux portes de l'Europe la capitale d'un empire de jour en jour plus menaçant. La logique montrerait, à défaut de l'histoire, que l'élément slave de Kiev n'a pas suffi à absorber, à *slaviser* l'immense plaine qui s'étend du Dnieper aux pieds de l'Oural. L'absorption mal graduée des populations touraniennes a produit un peuple nouveau, *sui generis*, qui n'a pas le droit de se poser, comme il le fait trop souvent, en représentant unique de la race slave à laquelle il faut bien cependant le rattacher. Dire que l'empire russe n'est pas slave, qu'il ne l'est que pour un dixième ou pour un cinquième de sa population, peut être une vérité au point de vue anthropologique; mais sur une vérité théorique, on ne saurait appuyer tout un système d'histoire ou de poli-

tique (1). Il est vrai que la Russie n'est pas slave : soit; elle ne l'est que dans telle ou telle proportion : soit encore; mais qui déterminera cette proportion sans cesse variable? Qui comptera combien le sang moscovite renferme de gouttes slaves ou touraniennes? Si d'ailleurs on veut chercher un peuple dont la race soit restée pure de tout alliage, où le trouvera-t-on? Il nous faudra refaire toute la terminologie géographique et toute la carte de l'Europe.

La Prusse devra être exclue de l'Allemagne, comme puissance d'origine slave, ou classée à part comme État slavo-allemand; car elle n'est en somme qu'un ensemble d'Etats slaves peu à peu germanisés. Que deviendra la France dans ce système? Ne pourra-t-on pas la rayer du nombre des races latines, comme on aura effacé la Prusse de la carte de l'Allemagne?

Il ne serait que trop aisé de démontrer que l'élément latin n'est chez nous qu'un élément adventice superposé à notre fonds celtique et ibère, comme, en Russie, la couche slave s'est superposée à l'élément touranien ; et lorsqu'on nous aura arraché à la race que nous prétendons représenter, on pourra venir nous disputer jusqu'à notre nom sous le spécieux prétexte que les Francs appartiennent au monde germanique? Où sera le peuple assez privilégié pour être resté pur de tout alliage étranger, ou même pour avoir conservé dans son sein la prépondérance de son élément primitif?

(1) Voyez l'ouvrage de M. Duchinski : *Aryas et Tourans*, et celui de M. Henri Martin : *la Russie et l'Europe*.

Je tiens à le déclarer hautement : il est très-juste de dire que la Russie n'est pas un État purement slave, et qu'il ne faut pas juger d'après elle les tendances de la race slave : les historiens russes l'avouent eux-mêmes, et s'ils l'ont nié jadis par un ridicule amour-propre national dans un temps où l'on croyait à la noblesse des races comme à celle des familles, ils déclarent aujourd'hui franchement que la nation russe est en partie finnoise d'origine, et qu'elle a reçu de Kiev sa langue aussi bien que sa religion.

Kiev, voilà le berceau de la civilisation russe ; et si cette civilisation est restée inférieure à celle du reste de l'Europe, la faute en est aux influences venues de Byzance, aux invasions des Tartares, à la situation spéciale de la Russie placée sur la frontière du monde touranien.

On me pardonnera cette digression. Je tenais à dire pourquoi je n'adopte pas une théorie récente, et qui tendrait à vouloir ôter à la Russie et le nom de peuple slave et celui de puissance européenne.

Il existe, du reste, dans la Russie deux groupes slaves assez différents qu'il importe de distinguer : 1° le groupe malo-russien (petit-russe) qui s'étend sur les goubernies orientales jusqu'à la mer Noire en pénétrant la Galicie ; 2° le groupe bialo-russien (russe blanc) qui occupe la plus grande partie des provinces de Mohilev, de Mensk, de Witepsk, de Grodno et de Vilna. Les langues bialo-russe et malo-russe forment en quelque sorte l'intermédiaire entre le polonais et le russe. Ces deux langues se rapprochent du polonais

par le vocabulaire, du russe par la phonétique. Soumis tour à tour à l'influence de la Russie et de la Pologne, les éléments malo et bialo-russien n'ont jamais pu se développer librement. C'est de la Malo-Russie qu'est partie la grande Russie qui l'absorbe aujourd'hui dans l'immense unité de l'empire. Il est néanmoins important de signaler en passant l'existence de ces deux groupes, où parfois encore aujourd'hui se manifestent des tendances à l'autonomie.

D'après les statistiques les plus récentes, les peuples qui parlent la langue slave en Russie se décomposeraient ainsi :

Grands-Russes,	34,000,000
Malo-Russes,	12,000,000
Bialo-Russes,	4,000,000

Comme on le voit, le chiffre des Bialo et Malo-Russes est encore fort considérable, et il est à regretter, dans l'intérêt de l'équilibre européen, que les Ruthènes (comme on les appelle encore) n'aient pu arriver à former un état intermédiaire entre la Pologne et la Russie.

Le seul État slave qui après la Russie joue un rôle politique en Europe est la petite principauté de Serbie : cette principauté n'est qu'un fragment du groupe *jougo-slave* répandu dans le sud-ouest de l'empire d'Autriche et la partie septentrionale de l'empire ottoman.

On peut subdiviser les *Jougo-Slaves* en quatre groupes secondaires.

1° Groupe serbo-croate comprenant la Serbie actuelle,

la Bosnie et le Montenegro,	2,700,000
Les Serbes-Croates et Dalmates de l'Autriche,	2,500,000
2° Le groupe slovène ou vinde, dans l'Illyrie, la Carinthie, etc.	1,200,000
3° Groupe bulgare,	5,000,000
Total,	11,400,000

Viennent ensuite le groupe tchèque et le groupe polonais.

Le nombre des Tchèques en Bohême et en Moravie s'élève à environ	5,000,000
auxquels il faut joindre les Slovaques de Hongrie dont le tchèque est en général la langue littéraire,	3,000,000
Total,	8,000,000

Le groupe polonais comprend 10,000,000 d'âmes, dont cinq à six dans le royaume et les anciennes provinces polonaises (goubernies occidentales) et le reste dans le duché de Posen et dans la Galicie.

Ce chiffre de 10,000,000 s'enfle considérablement quand on y ajoute, comme on le fait souvent, les éléments malo-russien et bialo-russien dont l'histoire s'est pendant des siècles confondue avec celle de la Pologne et dont la nationalité oscille encore, comme nous l'avons dit plus haut, entre les nationalités russe et polonaise.

Enfin un dernier groupe fort intéressant à cause de sa vitalité, c'est celui des Slaves de Lusace épars sur les confins de la Prusse et de la Saxe et dont le nombre

s'élève à environ 150,000. C'est le dernier débris des Slaves de l'Elbe disparus comme leurs frères de la Baltique (Polabes) sous le flot toujours montant de l'invasion germanique (1).

Les différents Etats slaves se sont formés du VIIe au Xe siècle. Indiquons-en rapidement l'origine.

C'est entre la Baltique et la mer Noire, dans les bassins de la Dvina et du Dniéper, que se trouve le berceau de l'empire russe. Là, dans des espaces immenses que ne limite aucune frontière naturelle, entre les Lithuaniens, les Lekhs et les Finnois, vivaient aux premiers siècles de notre ère des tribus d'origine slave dont nous ignorons le nom primitif (2). Bientôt ces tribus subirent le joug des peuples touraniens. C'est alors sans doute qu'elles émigrèrent en partie vers la Grèce, et pénétrèrent jusque dans le Péloponèse.

Lorsque le flot des invasions asiatiques se fut retiré, les tribus qui n'avaient point émigré recouvrèrent leur indépendance ; mais elles ne surent pas la conserver. En proie à des dissensions continuelles (3), elles s'adressèrent aux Varègues-Russes (4) qui commençaient à paraître et les prièrent de venir les gouverner. Trois frères, Rurik, Sineus et Truvor, arrivèrent alors avec

(1) L'histoire très-lamentable des Slaves de l'Elbe et de leur conversion au christianisme est postérieure à l'époque qui nous occupe : nous n'avons donc pas à nous en occuper ici.

(2) Jornandes, *de Bello gothico*, v, et Procope, I, IV, c. IV, signalent des Slaves dans ces régions.

(3) Ἀνάρχα καὶ μισαλλῆλα : ces deux mots de l'empereur Maurice expliquent toute la destinée des Slaves.

(4) Nestor, *Chronique*, § 15, éd. Bielowski.

leurs compagnons, se mirent à la tête des Slaves et leur imposèrent le nom de Russes qu'ils portaient eux-mêmes. Il est probable que ce récit du chroniqueur n'est qu'une satisfaction donnée à l'amour-propre national. Les Varègues conquirent le pays et firent accroire aux Slaves qu'ils n'avaient fait que répondre à leur appel. Cet événement important est de l'année 862. Les Slaves de Moravie et de Pannonie et de Bulgarie étaient alors chrétiens ou se disposaient à le devenir; quant aux Russes, ils n'embrasseront le christianisme que beaucoup plus tard. Mais malgré l'ingénieuse hypothèse de M. Hilferding (1), ils resteront étrangers à la mission des deux apôtres slaves et ne se convertiront à la foi chrétienne qu'à la fin du xe siècle. Il en sera de même des Lekhs ou Polonais.

La Pologne n'entre vraiment dans l'histoire qu'avec la dynastie des Piasts vers 860, et elle ne doit recevoir le christianisme qu'en 965.

Placés aux portes de l'empire byzantin, avec lequel ils entretenaient de fréquents rapports, les Slaves du midi devaient subir les premiers l'influence des idées chrétiennes. Dès le ve siècle Moïse de Khorène signale en Thrace sept nations slaves (2). Procope, Ménandre nous donnent de nombreux détails sur les luttes que les Grecs soutiennent au vi^e siècle contre les nouveaux arrivants. On fut obligé pour leur résister d'élever de

(1) Voyez plus bas, ch. III.

(2) Voyez Schaf., ch. III, § 29; — Stritter, *Memoriæ pop.*, tom. II, *passim*.

nombreuses forteresses (1). Ils s'allièrent aux Avares et pénétrèrent avec eux jusqu'aux environs de Constantinople. L'empereur Constantin-Tibère détacha les Avares de leur alliance (581) et excita une guerre entre les deux peuples; mais ce ne fut qu'un court répit. Bientôt nous retrouvons les Slaves sous les murs de Thessalonique, qui ne fut sauvée, suivant la chronique, que par les miracles de saint Démétrius (2). Le nom de *Sklabinia*, employé vers cette époque par Théophane (3) pour désigner une partie de la Macédoine, nous montre qu'au VIe siècle ils possédaient des terres au sud du Danube. Mais les relations des Slaves avec les Grecs n'étaient pas toujours hostiles. Un grand nombre d'entre eux prirent du service à la cour de Byzance. Deux Antes *Dobrogast* et *Usegrd* participèrent à la guerre de Justinien contre la Perse (4). L'empereur Justinien lui-même paraît avoir été d'origine slave. Il appartenait à une famille établie en Dalmatie. Son père est appelé par Procope et Théophane *sabbatios*; mais, suivant un biographe de Justinien, le prêtre Théophile, il s'appelait en sa langue *Istok*, ce qui veut dire en slave Orient et correspond au mot grec *sabbatios*. Le nom de sa mère Viglenitsa est également slave. Lui-même se nomma d'abord Upraouda (*pravda*, vérité, justice) et latinisant son nom se fit appeler Justinien (5).

(1) Stritt., t. II, p. 45.

(2) Vie de S. Dem., *Acta sanct.*, oct., tom. IV. — Leo Diacon., éd. Hase, Paris 1819.

(3) Ap. Stritt., II, 73.

(4) Agath., ap. Stritt., II, 33.

(5) Ces détails se trouvent dans une *Vie de Justinien* écrite par son

Mais un fait qui prouve quelle était déjà la prédominance de la race slave dans le nord de la Péninsule hellénique, c'est l'influence qu'ils exercèrent sur les Bulgares, peuple touranien. Asparouk leur chef, plus heureux que Zaberkan qui avait été jadis repoussé par Bélisaire, traversa le Danube et se fit céder en 679 les deux Mésies par Constantin Pogonat. Les Slaves qui s'y trouvaient, tout en acceptant le nom et le joug des vainqueurs, leur imposèrent leur langue et plus tard leur foi religieuse. Le même phénomène devait se reproduire dans la Russie, où les Varègues-Russes donnèrent leur nom aux Slaves dont ils adoptèrent le langage (1).

Quarante ans auparavant, les Serbes et les Croates s'étaient établis dans l'ancienne Illyrie et sur les côtes de la mer Adriatique.

Cherchant partout des alliés qu'il pût opposer aux Avares, Héraclius les appela de la grande Chrobatie (Chrovatie), située aux pieds des Carpathes, et leur abandonna le pays qui s'étend de la Save à la Narenta (2). Bientôt ils se divisèrent et formèrent deux

précepteur Théophile. C'est un manuscrit du Vatican que Nicol. Alemannus a publié dans son édition des *Histoires secrètes* (Lugd., in-folio, 1624, col. 1669). Cet appendice a été reproduit par les éditions de Paris, p. 99 et sq., et de Venise, 344-363.

(1) Sur l'origine des Bulgares, voyez Nicéphore, Théophane, Nestor, Schafarik. Certains panslavistes russes ont voulu, bien à tort, en faire un peuple d'origine slave. — Voyez aussi Stritter, II, 500 et sq.

(2) Procop., *de Bello gothico*, c. XXIX, XXXVIII, XL. — Stritter II, 34 et sq.—Const. Porphyr, *de Admin. imp.*, c. XXX et sq., ap. Bielowski, *Monum hist. Poloniæ.* – Le nom des Croates subsista encore longtemps dans la Galicie. (Nestor. *pas.*)

peuples bien distincts, les Serbes et les Croates. Soumis tour à tour aux Grecs et aux Francs, les Croates recouvrèrent plus tard un moment leur indépendance, la couronne de Croatie passa, au XII[e] siècle, sur la tête des rois de Hongrie (1).

Le dernier groupe slave dont nous ayons à nous occuper est le groupe bohême ou tchèque. Suivant la tradition nationale, les Tchèques, comme les Serbes et les Croates, étaient venus de la grande Chrobatie. Ils succédèrent sans doute aux Marcomans qui, vers le milieu du V[e] siècle, avaient disparu de la Bohême (2). Leur premier souverain historique fut Samo que Frédégaire représente comme un marchand franc et qui fit la guerre à Dagobert. Du reste, l'histoire de la Bohême est enveloppée de ténèbres jusqu'au début du IX[e] siècle. Eginhard seul nous donne quelques détails sur la lutte qu'elle eut à soutenir contre Charlemagne.

A côté de la Bohême se trouve la Moravie, dont nous expliquerons plus loin les commencements d'ailleurs fort obscurs. Le premier prince morave bien connu dans l'histoire est Moïmir. Il eut pour successeur le célèbre Rastiz, qui parvint à faire de la Moravie le centre d'un grand empire (3). Voyons maintenant quels

(1) Const. Porphyr., *loco cit.*—Eginhard, *Vita Karoli*, Pertz, I, 451.

(2) Voyez le début de la chronique de Dalemil dans la *Bohême historique*, par Joseph Fricz et Louis Léger (un vol. in-8°, Paris 1867), et le poëme du Jugement de Liboucha (voir *Chants héroïques*). — Jordan, *Orig. slavicæ*, IV, 161, 165. — Les Marcomans sont nommés pour la dernière fois sous Attila, *Historia miscellanea*, l. XV.

(3) Ruodolphi. Fuldens. ann., Pertz, I, 364. — Prudent., Triensis ann., I, 448; II, 228.

progrès avait fait le christianisme dans ces différents pays jusqu'au milieu du IXe siècle.

Les officiers slaves que nous voyons, au VIe siècle, figurer dans les armées byzantines, étaient sans doute chrétiens.

Il n'est pas probable que l'empereur grec eût admis des païens à son service. Au VIIe siècle, de 766 à 780, c'est un slave, Nikétas, qui occupe le siége patriarchal de Constantinople (1). En 691, le concile de Trulles (appelé ainsi du nom du palais où il se tint) interdit aux chrétiens de la Péninsule hellénique les fêtes païennes, telles que les Kalendæ et les *Roussalia ;* c'était le nom de certaines fêtes qu'avaient conservé les Slaves récemment convertis (2).

Les nombreux captifs grecs que les Bulgares avaient faits dans leurs guerres contre Constantinople avaient aussi répandu parmi eux la foi chrétienne. Les chroniques grecques nous apprennent que le prince bulgare Mortagon persécuta vivement ceux de ses compatriotes qui embrassaient le christianisme (3). Le témoignage du moine Chrabr n'est pas moins positif (4). « Les Slaves primitifs, dit-il, quand ils eurent été baptisés, écrivirent leur langue inexactement avec des caractères grecs et romains. Ils restèrent ainsi plusieurs années, jusqu'au moment où Dieu suscita Cyrille... » Théophane mentionne aussi la conversion

(1) Stritter, II, p. 80, 542.
(2) Mansi. Conc., I, 987.
(3) Stritter, II, 563, 568.
(4) Voyez sur Chrabr le chapitre XIII.

d'un prince bulgare nommé Telès, qui fut obligé de s'enfuir à Constantinople où il reçut le titre de patrice ; mais cette conversion isolée n'eut aucune influence sur la nation qui n'embrassa la foi chrétienne qu'au IXe siècle (1).

Les Serbes et les Croates, dès leur arrivée dans la Péninsule hellénique, furent évangélisés par ordre de l'empereur Héraclius (2). La politique n'était pas étrangère à cette mesure. Le pape Jean IV, en recevant les nouveaux chrétiens dans le sein de l'Église, leur fit défense d'envahir la terre de l'empire grec, prescription fort politique et qui fut sans doute dictée par l'empereur. Un évêché fut établi chez eux (3), et le christianisme se développa sans obstacle au milieu des Slaves de l'Illyrie. Le prince des Croates s'appelait alors Porga.

Plus tard, nous aurons à signaler chez les Slaves-Illyriens les effets de l'introduction de la liturgie slave en Bulgarie.

Les Slaves s'étaient aussi répandus dans les bassins de la Save et de la Drave, dans les provinces actuelles de Carinthie et de Styrie. Le christianisme leur vint à la fois de l'Italie et de l'Allemagne. Dès le début du VIIe siècle, saint Colomban avait songé à les conver-

(1) Théoph., ap. Striller, II, 531.

(2) Const. Porphyr. I, 31.

(3) Const. Porphyr. Il n'est pas sûr que cet Héraclius soit le premier prince de ce nom : peut-être la conversion de ce prince ne s'accomplit-elle que sous Héraclius Constance II, ou Héraclius Constantin Pogonat (668-685). Le texte de Constantin Porphyrogénète ne dit rien à cet égard.

tir (1). Après lui, de nouvelles tentatives furent faites par saint Amand, évêque d'Utrecht (2), par saint Emmeran, aidé du moine Vitalis, versé dans la langue slave, et saint Rupert, le premier évêque de Salzbourg (Juvavia); mais elles eurent peu de succès (3). Les Slaves redoutaient les Germains. Virgile, évêque de Salzbourg, à qui son zèle valut le surnom d'Apôtre de la Carinthie, fut d'abord plus heureux. Il s'entendit avec le prince Chotimir (4), qui seconda les efforts de ses missionnaires. Plusieurs églises s'élevèrent; mais Chotimir étant venu à mourir, tous les prêtres allemands furent chassés (5). Ils revinrent un peu plus tard, sous le prince Valtuno. Les Slaves de Carinthie et de Styrie ne se convertirent définitivement que lorsque leur pays eût été conquis par les Francs. Au début du IXe siècle, Arno, successeur de Virgile, secondé par Ingot, un de leurs princes, leur imposa le baptême en même temps que la liturgie latine (6), qu'ils conservèrent jusqu'à l'époque où Cyrille et Méthode vinrent évangéliser les Moraves. La Styrie et la Carinthie firent partie du diocèse de Salzbourg.

(1) Jonas, *Vita S. Columbani*, ap. Assemani, II, 21 : « Ei cogitatio in mentem venit ut Veneticorum qui et Sclavi dicuntur, terminos adiret, cæcasque mentes evangelica luce illustraret. »

(2) *Acta SS. Febr.*

(3) Schaf., tom. II, VI, § 35. — Pertz, scriptor, I, 92, 94; IV, 543 et 574.

(4) Un parent de Chotimir, le prince Cacatius, s'était déjà converti au christianisme Anonym. Salisburg, *de Conv. Car.*, ap. Ginzel Cod., p. 47, 48.

(5) *Ib.*, p. 40.

(6) *Ib.*

Le christianisme eut aussi grand'peine à s'établir en Bohême. Les Tchèques le repoussaient comme étant la religion de l'étranger, de l'Allemand. Le vieux chant héroïque de Zaboï suffit à le prouver.

La première trace de christianisme en Bohême se retrouve dans une chronique germanique (1). En 844, quatorze seigneurs bohêmes se seraient rendus à Regensbourg (Ratisbonne), où se trouvait Louis-le-Germanique, et y auraient reçu le baptême. La chronique n'ajoute rien à cette vague indication. C'est tout ce que nous savons sur les origines du christianisme dans le pays des Tchèques.

Ce fait eut pour conséquence que la Bohême resta, jusqu'à la création de l'évêché de Prague, partie intégrante du diocèse de Ratisbonne.

Dans la Moravie, comme chez les Slaves de Carinthie et de Styrie, le christianisme ne fit son apparition qu'après les victoires de Charlemagne sur les Avares, grâce au zèle apostolique des évêques de Passau et de Salzbourg. Un parent de Moïmir, Privina, établi dans la Pannonie inférieure, fonda un grand nombre d'églises, notamment celle de Nitrava [836] (2). Des conflits s'élevèrent entre le siége de Passau et celui de Salzbourg, au sujet des peuples récemment convertis. Le roi Louis, en 829, mit un terme à ces discussions.

(1) Rudolphi, Fuld. ann. (Pertz, script., I, 364): « Ludovicus quatuordecim ex ducibus Boemorum cum hominibus suis religionem desiderantes suscepit et..... baptizari jussit. »

(2) Voir sur Privina *Conversio Carantanorum*, ap. Ginzel Cod., p. 46 et sq.

Les pays situés à l'est du Kahlenberg étaient divisés en deux parties par les rivières *Spiraza* et *Raba*. Il décida que la partie N.-O. appartiendrait à l'évêché de Passau, et la partie S.-E. à l'évêché de Salzbourg (1). Ainsi la Moravie relevait au spirituel des deux archevêchés. Le clergé allemand y dominait; la liturgie s'y faisait en langue latine.

On comprend que dans de telles conditions, le christianisme ait eu quelque peine à s'enraciner chez les peuples slaves. Les querelles des évêques allemands devaient singulièrement scandaliser ces populations naïves. Cela seul suffirait à nous expliquer l'idée qu'eut Rastiz, le successeur de Moïmir, de former dans ses États un clergé slave, auquel serait confiée la prédication de l'évangile.

Le christianisme avait donc, au milieu du IXe siècle, pénétré à peu près chez tous les peuples slaves compris entre les Balkans et les Carpathes. Il venait de deux centres différents : Rome et Constantinople. L'unité de doctrine ne souffrait pas de ce dualisme. Cependant il existait depuis longtemps entre les deux capitales des rivalités religieuses qui ne devaient pas tarder à éclater. Byzance avait sa langue et sa liturgie comme Rome avait la sienne; elle s'appelait avec orgueil la « Nouvelle Rome (2), » et prétendait égaler en tout son aînée. Par suite du partage de Gratien et d'une décision du concile de Nice (*Canon* VI, en 395) le pa-

(1) Boczek., *Codex diplomaticus Moraviæ*, I, 18. — Hansiz, *Germ. sacra*, II, 125.

(2) Socr., liv. v, 3.



triarchat de Rome étendant son pouvoir sur la préfecture d'Illyrie et les diocèses de Macédoine et de Dacie (1), le patriarchat de Byzance s'indignait de cet empiétement et n'attendait qu'une occasion pour revendiquer ses droits. La querelle des deux Églises devait exercer un grave contre-coup sur les destinées de la race slave. Au surplus l'histoire de ce mémorable conflit a été assez étudiée chez nous. Les sources sont assez faciles à consulter pour que je me croie dispensé d'insister. Remarquons seulement que, par suite de la division que nous venons d'indiquer, Thessalonique, patrie des apôtres slaves, ressortissait directement du siége de Rome, ainsi que la Moravie, où ils remplirent leur mission. Ce fait exerça une grande influence sur leur vie tout-entière. Il était important de le constater.

(1) *Notitia dignit.*, éd Bœcking, tom. I, p. 13 et sq ; tom. II, p. 9 et sq., 13 et sq.

CHAPITRE III.

PREMIÈRES ANNÉES DE CYRILLE ET DE MÉTHODE. — MISSIONS DE CYRILLE CHEZ LES ARABES ET LES KHAZARES.

Constantin (1) et Méthode naquirent à Thessalonique (2); cette ville, ainsi que nous l'avons vu, avait été, à diverses reprises, attaquée par les Slaves qui avaient fini par s'établir dans ses environs Ils payaient tribut, soit à la ville elle-même, soit aux Bulgares (3).

La langue slave dominait autour de la cité grecque, comme nous la voyons dominer aujourd'hui autour des villes mi-allemandes ou italiennes de l'Istrie ou de la Carniole. Elle y avait même pénétré (4), et dès lors

(1) Il ne prit le nom de Cyrille que vers la fin de sa vie (Voyez ch. v)

(2) *Vie de Const.*, Chronique croate. Translation.

(3) Johan. Kameniata, *de Excidio Thessalon.*, Paris, 1685.

(4) Dans la *Vie de Méthode*, l'empereur Michel dit : « Les habitants de Thessalonique parlent tous couramment le slave. » (Ch. v.)

on trouvait dans Thessalonique cette population mixte qu'on y rencontre encore aujourd'hui.

On a peu de détails sur la famille de Constantin et Méthode; on a tout lieu de croire qu'elle était grecque (1). Les noms de Constantin et Méthode sont des noms grecs ainsi que celui de leur père Léon. Cependant cet argument tiré du nom n'est pas décisif : encore aujourd'hui nous voyons bien des Slaves revêtus de noms allemands, italiens ou magyares, que les circonstances les ont obligés à adopter. Léon était un officier d'un haut grade, le premier après celui de stratége.

Il avait eu sept enfants, dont Constantin fut le plus jeune (2). Aucun document ne nous donne la date précise de la naissance des deux frères ; mais comme nous connaissons la date de la mort de Constantin et son âge à cette époque, il nous est facile d'établir qu'il naquit en 826 ou 827 (3).

Les deux frères reçurent une brillante éducation. Suivant une de ces allégories si chères aux imaginations byzantines, Constantin, à l'âge de sept ans, avait eu un rêve où son père l'engageait à prendre pour épouse la plus belle des filles de Constantinople. Il avait choisi Σοφία, c'est-à-dire la sagesse et la science (4). Cette vision rappelle celle de Grégoire de Nazianze, à

(1) Il n'est qu'un seul document qui fasse de Méthode un Slave : « Quidam Sclavus nomine Methodius » (*Conv. Car.*). — Cf Stepenn. Kniga. Assemani, *Kalendarium Ecclesiæ univ.*, III, 7.

(2) Transl., ch. I, *Legende morave. pannon.* — *Presbyteri Diocleatis regnum Slavorum*, ap. Schwandtner, script. rer. Hungariæ, III, 474.

(3) Il mourut en 869, à l'âge de 42 ans (Voyez ch. V, *in fine*)

(4) *Vie de Constantin*, III.



qui Constantin voua dès son enfance une affection toute particulière. Un de ses biographes cite la prière suivante qu'il avait écrite sur le mur de sa chambre : « O Grégoire, homme par le corps, ange par l'esprit, tes lèvres, comme celles d'un Séraphin, célèbrent Dieu, et enseignant la vraie foi éclairent le monde entier. Reçois-moi pour disciple; par la foi et l'amour, je te suis tout dévoué, sois mon guide et mon maître. »

Ses succès à l'école étonnaient sa famille, et l'on admirait surtout la mémoire surprenante dont il devait plus tard faire un si merveilleux usage (1). Le père de Cyrille, Léon, mourut de bonne heure. Méthode, son frère aîné, obtint de l'empereur Théophile le commandement d'une province slave, située dans le voisinage de Thessalonique (2). Cette position lui permit d'étudier à fond la langue et les mœurs des Slaves.

Arrivé à l'adolescence, Constantin fut envoyé à Constantinople pour y achever ses études (3). Ce voyage ne peut être postérieur à l'année 840 ; car il étudia, suivant la légende slave, sous un certain Léon, qui fut en 840 nommé archevêque de Thessalonique par l'empereur Théophile. L'empereur Théophile, charmé de la science précoce de cet enfant, voulut qu'il fût le com-

(1) *Vie de Const.*, III. Transl Légende mor. et bohème, Légende pann.

(2) *Vie de Méth.*, II. « Dieu prévoyait, pour ainsi dire, la mission qu'il aurait chez les Slaves comme leur apôtre et premier archevêque, et voulait qu'il apprît les coutumes slaves et s'y accoutumât peu à peu. »

(3) *Vie de Const.*, III.



pagnon d'étude de son fils. Ce fils ne fut pas le prince Michel né seulement l'année précédente (839), mais sans doute le prince Constantin, mort avant la mort son père (1). Ses études furent très-rapides, s'il en faut croire ses biographes (2). En trois mois il apprit la grammaire; puis il étudia Homère et la géométrie, la dialectique et la théologie chez Léon, et chez Photius, le futur patriarche de Constantinople; il étudia en outre dans le même laps de temps la rhétorique, l'astronomie, l'arithmétique, la musique, et, dit la légende, *tous les arts de la Grèce*. C'est beaucoup pour un enfant, même eût-il le précoce génie de Cyrille; mais il ne faut pas oublier que les sciences dont il est ici question consistaient le plus souvent en formules creuses, en aphorismes stériles qu'il était fort aisé d'apprendre, sans acquérir pour cela une bien grande instruction.

L'empereur Théophile mourut en 842; son jeune fils Michel lui succéda sous la tutelle de sa mère Théodora et d'un conseil de famille.

Constantin, jeune encore, avait acquis par sa science une grande réputation; il l'augmenta encore par suite d'une brillante discussion qu'il soutint contre les Iconoclastes (3); pendant ce temps son frère, dégoûté du monde, renonçait aux fonctions qui lui avaient été confiées, et entrait, comme religieux, au monastère du Mont-Olympe (4).

(1) Contin. Const., IV, 27, 28. Zonar, XVI, 4, éd. Bonn.
(2) *Vie de Const.*, ch. IV.
(3) *Vie de Const.*, IV.
(4) *Vie de Méth.* La Transl. ne dit pas expressément que Méthode

La renommée de Constantin allait augmentant tous les jours. Le logothète Théoktiste, membre du conseil de régence, professait pour lui une grande estime et lui offrit en mariage sa filleule, belle et riche personne. Il lui faisait entrevoir dans un avenir assez rapproché la position de stratége; mais Constantin refusa et déclara qu'il désirait se consacrer tout entier à la science et à Dieu (1). Peu de temps après il se fit ordonner prêtre (2), et obtint le titre de bibliothécaire du Patriarche à Sainte-Sophie. Mais, comme son frère, il quitta bientôt le monde et alla se renfermer dans un monastère sur le bord de la mer de Marmara (3). Ce monastère, comme celui où Méthode s'était retiré, appartenait à l'Ordre de saint Basile. C'est sans doute par suite de cette circonstance que Constantin et Méthode figurent au martyrologe romain parmi les religieux de l'Ordre des Basiliens (4). On alla chercher Constantin dans sa retraite; il dut retourner à Constantinople et accepter une chaire de philosophie. Il remplit avec éclat cette nouvelle fonction; on sait que le surnom de Philosophe est resté attaché à son nom (5).

C'est ici que se place sa première mission. Toute

ait été moine; mais on peut le conclure d'un passage où elle le représente parlant de *son* monastère: « Defunctum fratrem frater vivus ad monasterium *suum* reduceret. »

(1) *Vie de Const.*, ch. v.

(2) Translat., i; Leg. mor., i.

(3) *Vie de Const.*, v.

(4) *Martyr. Roman.*, 14 mars, édit. de Ratisbonne, 1846, p. 288.

(5) Translat., i. *Vie de Méth.*, ch. iv.



fabuleuse qu'elle paraisse (1), elle n'offre pourtant rien d'invraisemblable. Suivant la légende, un chef de Sarrazins aurait envoyé à Constantinople demander un théologien qui voulût bien venir discuter chez les Arabes le mystère de la Trinité.

L'unité divine est, on le sait, un point fondamental de la doctrine arabe : tout leur enseignement théologique, encore aujourd'hui, ne consiste que dans l'étude mnémonique des versets du Coran et dans de longues discussions contre la Trinité des chrétiens. Ces discussions ont toujours été dans le goût des Arabes (2). M. Angelo Maï a publié, il y a quelques années, dans la *Nova bibliotheca Patrum*, la réponse d'un théologien de Constantinople, contemporain de Cyrille, Nikétas de Paphlagonie, à une lettre envoyée par des théologiens arabes : ἐπὶ διαβολῇ τῶν χριστιανῶν πίστεως (3). Ce document a-t-il quelque rapport avec la mission de Constantin, je n'en sais rien ; mais il la rend très-vraisemblable. L'empereur Michel III le désigna de concert avec le nouveau patriarche de Constantinople, Ignace, si célèbre par sa lutte avec Photius (4). Il partit accompagné d'un envoyé de l'empereur, Georges Polata. Il avait alors 24 ans (851). Dans quelle contrée, vers quelle ville se dirigea-t-il ? Nous l'ignorons.

(1) Ce fait ne se trouve que dans deux légendes.

(2) Elles étaient fort à la mode à Constantinople et dans tout l'Orient. Voyez dans Nestor l'entretien du prince Vladimir avec les docteurs mahométans, juifs et chrétiens, ch. XXXIX.

(3) *Nova Patrum bibliotheca*, tom. IV, pars II, p. 409, 431.

(4) *Vie de Const.*, ch. VI.



La biographie appelle Amerman (Omar?) le chef par lequel il fut reçu, mais ne nous donne aucun renseignement géographique. Il soutint la discussion avec éclat, mais il ne put convaincre les Arabes qui de leur côté essayèrent inutilement de le séduire en étalant devant lui leur science, alors très-vaste, comme on sait, leurs trésors et leurs enchantements. La légende entre dans le détail de cette controverse théologique.

Je serais, je l'avoue, assez porté à croire que son récit est fidèle; il y a des réponses de Cyrille qui portent la marque d'un génie élevé et je ne puis m'empêcher d'en donner une idée.

Les Arabes font cette objection à Cyrille : « Le prophète Mahomet, disent-ils, nous a apporté une loi que nous observons tous sans la violer en rien : et vous, vous observez la loi du Christ, les uns d'une façon, les autres de l'autre. » Le philosophe répond : « Notre Dieu est comme l'immensité de la mer. Beaucoup de gens entrent dans cet abîme ; ceux qui sont forts le traversent, ceux qui sont faibles et qui s'efforcent de le traverser sur des bateaux pourris se noient. Mais vous, votre religion est commode : chacun peut la traverser, petit ou grand. »

Les Arabes interrogent Cyrille sur toutes les sciences qu'ils possèdent. Il répond à tout. « Comment sais-tu tout cela? » — « Un homme, réplique le philosophe, portait de l'eau dans une outre ; et il se vantait disant : Voyez-vous cette eau que personne n'a excepté moi ? Vint un marin qui dit : N'as-tu pas honte de te vanter ainsi de ton outre ? Nous, nous avons la mer tout entière. Il en est ainsi de vous et de nous. »

Ces deux apologues sont bien dans le goût oriental, et prêtent au récit un grand caractère d'authenticité. Il ne me paraît pas qu'on ait pu les inventer. La légende a malheureusement oublié de nous dire en quelle langue discuta Contantin. Il ne nous est pas indifférent de savoir jusqu'à quel point il était versé dans les langues sémitiques. Il revint sain et sauf à Constantinople, malgré une tentative d'empoisonnement qui paraît peu vraisemblable de la part d'un peuple aussi hospitalier que les Arabes. Ce fait n'est rapporté que par deux légendes. Les autres l'oublient ou l'ignorent. Il n'a du reste dans la vie de l'apôtre des Slaves qu'une importance secondaire ; il prouve seulement que dès cette époque la science du jeune théologien lui avait acquis la faveur de la cour et qu'on le regardait comme un des meilleurs controversistes de son temps.

Il se rendit d'ailleurs célèbre par une discussion philosophique qu'il soutint tout jeune encore contre Photius, son ancien maître. C'était sous le patriarchat d'Ignace auquel Photius devait succéder en 857. Photius, dit le biliothécaire Anastase, prêchait que l'homme avait deux âmes (ψυχή, πνεῦμα — ψυχὴ λογική, ψυχὴ ἄλογος). Constantin le philosophe, homme d'une très-grande sainteté, son très-grand ami, le reprit en disant : « Pourquoi, en répandant une si grande erreur parmi le peuple, as-tu tué tant d'âmes ? » — Il répondit : « Ce n'est point par envie de blesser qui que ce soit que j'ai publié ces propositions, mais pour voir ce que ferait le patriarche Ignace, si de son temps se répandait quelque hérésie due aux syllogismes des philosophes,

lui qui repousse les hommes de sagesse purement extérieure ; mais j'ignorais que ces propositions blesseraient tant d'âmes. » — A quoi Constantin répondit : « O sagesse du monde qui s'égare et s'anéantit elle-même ! Tu as jeté ta flèche au milieu d'une foule nombreuse et tu ne savais pas que tu blesserais quelqu'un ! Tout le monde sait que les yeux les plus grands et les plus ouverts ne peuvent voir si une fumée de paille s'élève devant eux. Ainsi les yeux de ta sagesse, quoique très-grands et très-ouverts, aveuglés par la fumée de l'avidité et de l'ambition, ne peuvent voir le sentier de la justice. Ce que tu dis sans doute est vrai ; tu ne pensais blesser personne par tes coups ; les passions que j'ai indiquées avaient tellement aveuglé ton cœur contre le patriarche, et tu n'as pas prévu ce que tu lâchais sur le monde (1). » Ce témoignage d'un contemporain à qui Constantin avait sans doute lui-même raconté la querelle est fort intéressant. Il prouve que Cyrille avait bien deviné l'ambitieux génie de son ancien maître : il nous explique aussi la facilité, l'ardeur avec laquelle il quitta Constantinople toutes les fois qu'il en trouva l'occasion. Ses rapports avec Photius devinrent de plus en plus difficiles à mesure que se démasquait l'ambition croissante de ce dernier.

(1) La doctrine de Photius sur les deux âmes s'était, suivant le récit de Simon Logothète, répandue jusque chez les Khazares. Un jour un secrétaire du khan vint dire à son maître : « Depuis que nos esclaves ont entendu dire qu'ils ont deux âmes, ils demandent double ration. » (Sim. Log., éd. Paris, p. 445.) Sur le texte d'Anastase, d'où ceci est tiré, voyez l'introduction.

Après avoir séjourné quelques mois à Constantinople, il alla retrouver son frère au monastère du Mont-Olympe. Ils partageaient leur temps entre l'étude et les pratiques religieuses. Sur ces entrefaites, arrivèrent à Constantinople des envoyés du khan des Khazares. Cet événement eut, comme nous allons voir, les plus grandes conséquences sur la destinée des deux frères.

Les Khazares étaient un peuple touranien. Des témoignages positifs ne nous laissent aucun doute à cet égard. Ainsi nous savons par Constantin Porphyrogénète (1) que chez eux *Sarkel* veut dire : maison blanche. Ce mot subsiste encore avec le même sens dans la langue des Tchouvaches. Le chef khasare porte dans la légende le titre de khan (kagan). Le roi Joseph, dans la lettre au rabbin Hasdaï, dont il sera question plus bas, dit que les Khazares sont de même race que les Bulgares (2). Enfin un écrivain arabe déclare formellement que leur langue différait de celle des Russes (3). Leur siége primitif était entre la mer Caspienne et la mer Noire, dans un pays que les chroniqueurs bizantins appellent, on ne sait trop pourquoi, Berzelia (4). Au milieu du VIIe siècle, ils s'avancèrent vers l'Occident, soumirent les Bulgares et les pays voisins du Pont (5), puis imposèrent tribut aux Slaves, Polanes,

(1) C. P., *de Imp. rom.*, c. XLII.
(2) Voyez plus bas.
(3) Ibn. Kaukal, ap. Frähne de Khasaris, p. 27.
(4) Théophyl., éd. Paris, p. 298.
(5) Théophyl., *ibid.*

Sevériens, etc (1). Les empereurs, effrayés par l'arrivée de ce peuple indomptable, essayèrent d'en faire un allié de l'empire. Nous voyons, au VIIIe siècle, Léon l'Isaurien marier son fils Constantin à la fille du khan des Khazares (2). De ce mariage naquit l'empereur Léon IV, surnommé χαζαρικός. Un peu plus tard, grâce à l'alliance des Khazares, Léon l'Isaurien put établir chez eux, près du Don, une forteresse destinée à protéger l'empire contre les invasions des Peczenègues (3), et installer dans la ville de Cherson un lieutenant impérial (4).

Au milieu du IXe siècle, les Khazares étaient, comme nous dirions aujourd'hui, en proie à une sorte de crise religieuse. Ils hésitaient entre leur religion primitive et celle que leur apportaient les missionnaires israélites, arabes, et sans doute chrétiens. Dans leur incertitude, ils s'adressèrent à l'empereur de Constantinople. Ils lui demandaient un théologien capable de réfuter les Hébreux et les Sarrasins, et de les convertir au christianisme (5).

L'empereur Michel accueillit la demande des envoyés Khazares, et Constantin fut chargé d'aller prêcher la foi chrétienne chez ce peuple barbare. Il partit avec son frère, qui sera dès lors le compagnon insépa-

(1) Nestor (12 éd. Bielowski).
(2) Théophyt., *ibid.*, p. 343.
(3) Const. P., *de Adm imp.*, c XLII.
(4) C. P., *ib.*
(5) *Vie de Const.*, VIII, Translat., Chronique croate du XIIe siècle. — *Vie de Méthode*, ch. IV.

rable de ses travaux. Méthode était l'aîné ; mais reconnaissant, comme tous ses contemporains, la supériorité de Constantin, il s'effaça toujours devant lui et le servit, dit la légende, avec l'humilité d'un esclave (1). L'empereur avait donné aux deux frères une escorte pour les accompagner à Cherson. Ils s'y arrêtèrent quelque temps pour apprendre la langue des Khazares. Peut-être avaient-ils eu dans leur patrie occasion d'apprendre la langue des Bulgares encore non slavisés, qui pouvait leur faciliter l'étude du khazare. Peut-être aussi rencontrèrent-ils des Slaves qui leur servirent d'interprètes. Le khan des Khazares dominait sur un grand nombre de Slaves, et l'idiome slave pouvait à la rigueur suffire à nos apôtres pour l'accomplissement de leur mission (2). Suivant la légende slave, Constantin profita de ses loisirs pour approfondir la langue hébraïque et traduisit une grammaire en huit livres, que lui avait donnée un Samaritain de Cherson, converti par lui au christianisme. En quelle langue était cette grammaire ? En quelle langue fut-elle traduite ? C'est ce que nous laisse ignorer la légende. Du reste, l'étude de l'hébreu ne pouvait pas être inutile à Cyrille. Il allait dans un pays où un grand nombre d'Israélites s'étaient établis. D'après le même récit, Constantin aurait, pendant son séjour à Cherson, trouvé un évangile et un psautier écrits en lettres russes. Il y a là une erreur évidente de l'hagiographe. Les Slaves de ces

(1) *Vie de Const.*, ch. VIII La Transl. ne parle pas du voyage de Méthode.

(2) Nestor, § 12.

régions ne portaient pas encore le nom de Russes; d'après Nestor, ils ne l'ont pris qu'en 862. Rien ne prouve qu'ils aient eu des traductions de l'évangile, ni même qu'ils aient su écrire. Leur langue, en tout cas, devait peu différer du slave que parlait Cyrille.

Un savant russe, M. Hilferding, dans ses lettres sur Cyrille et Méthode, explique ce passage dans un sens allégorique. Suivant lui, ce Russe que rencontre Cyrille, c'est le peuple slave soumis aux Khazares, auquel il donne les premières notions du christianisme. Cette explication n'a rien d'invraisemblable; mais l'histoire n'a gardé aucune trace de cet apostolat. Le patriarche Photius déclare, il est vrai, dans une circulaire citée par M. Hilferding, qu'un évêque fut envoyé en Russie et que le christianisme s'établit dans ce pays. D'autre part, une légende grecque, dont il est question dans notre Introduction, relate que l'empereur Basile le Macédonien envoya en Russie un archiérée assisté de deux hommes vertueux et savants, Cyrille et Athanase (Méthode?), qui inventèrent pour les Russes l'alphabet connu sous le nom de cyrillique. Je ne suivrai pas M. Hilferding dans les hypothèses où son patriotisme l'engage sur la foi de ces documents. Il en est une qui me paraît assez vraisemblable. Elle veut que les Russes dont il est ici question aient été des Goths (1). Les peuples germaniques, comme on sait, possédaient depuis quatre siècles la traduction d'Ulphilas. Il serait

(1) Il y avait au IXe siècle des Goths au bord de la mer Noire. (Voyez *Ann. Bert.* ad an. 839, ap. Pertz. Cedren., éd. Bonn. 138.)



possible que Cyrille ait employé ses loisirs à lire cette traduction et à apprendre la langue gothique.

On ne peut préciser la date de ce voyage. Une ancienne légende russe citée par Schafarik (*Rev. du mus. de Prague de 1846*) le place en 860. Cette date est peut-être un peu tardive; mais on pourrait l'admettre à la rigueur.

Pendant leur séjour à Cherson, les deux frères firent une découverte plus authentique, ou qui, du moins, s'appuie sur un plus grand nombre de témoignages : celle des reliques du pape saint Clément. Saint Clément, comme on sait, fut l'un des premiers pontifes de Rome (1). Il avait, suivant la tradition, prêché dans la Péninsule hellénique (2). Exilé dans la Chersonèse par Trajan, il continua ses prédications malgré la défense de l'empereur et fut précipité dans la mer. Des chrétiens recueillirent son corps et le conservèrent. Mais on ignorait ce qu'était devenue cette relique depuis les invasions des barbares (3). Constantin, après les recherches les plus minutieuses, fut assez heureux pour découvrir les restes, ou du moins ce que l'on croyait être les restes du martyr; il les déposa dans l'église de Cherson.

(1) S. *Irénée contre les hérésies*, l. III, ch. III. — Origène, *de Principiis*, l. II, c. III, n° 6. — *Vie de S. Clément* par Hesychius. — On comprend que je ne veux pas discuter la question de l'authenticité de ces reliques.

(2) Orig., éd. Car. et Vinc de la Rue. Paris 1733-1739, vol. V, p. 50, app. — Mansi. conc., IV, 359. — Tillemont, Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles, etc.

(3) Transl., c. III. *Vie de Const.*, ch. VIII.

A la même époque Constantin apprit qu'une ville chrétienne du voisinage était assiégée par une troupe de Khazares. Il intervint auprès de leur chef et eut la double gloire de le convertir et de délivrer la ville. Il quitta ensuite Cherson pour se rendre au milieu du peuple barbare qu'il se proposait d'évangéliser. Sur son chemin, il fut arrêté par des Magyares qui habitaient alors dans ces contrées (1), mais il fut immédiatement relâché, s'embarqua sur la mer d'Azof, et arriva sans encombre à la cour du khan; il y fut accueilli avec honneur, puis on le mit aux prises avec des rabbins israélites; et là, comme naguère, chez les docteurs arabes, il discuta la question de l'unité divine. Vint ensuite l'examen de la religion judaïque et de ses rapports avec le christianisme, la comparaison de l'Ancien et du Nouveau Testament, enfin la critique du mahométisme. Suivant l'usage du temps, ces discussions avaient lieu à la table même du khan. Le triomphe de Constantin fut complet.

D'après l'anonyme slave, notre seul guide en ce moment, ces discussions avaient été écrites (par Cyrille sans doute) en grec, et traduites en langue slave par Méthode. Elles composaient huit dialogues que notre biographe avait encore sous les yeux, mais dont il ne reste aucune trace. Si ce recueil a réellement existé, il est regrettable qu'il ne nous soit pas parvenu (2).

Quels furent les résultats de cette grande contro-

(1) *Vie de Const.*, ch IX.

(2) *Vie de Const.*, X. — Cf. Translat., XI.

verse? Ici nous nous trouvons en présence de deux témoignages opposés, celui de la *translatio* et celui de la légende slave. D'après le premier témoignage, toute la nation se serait immédiatement convertie ; le deuxième, plus croyable, déclare que deux cents Khazares seulement furent baptisés. Ce qui est certain, c'est que le christianisme ne jeta point chez les Khazares de profondes racines, témoin un des plus curieux documents de leur histoire, *la lettre du roi Joseph au rabbin Hasdaï*. Cette lettre est postérieure d'un siècle environ à la mission de Constantin (1). Le rabbin Hasdaï jouissait au x[e] siècle d'une grande réputation dans l'Espagne musulmane (2). Les califes Abd'Al Rhaman et Al Hakhem II le protégeaient malgré son attachement au culte de ses ancêtres. Il mourut entre 961 et 976.

Il avait écrit une lettre en vers au roi ou khan des Khazares, Joseph, avec qui les Arabes avaient de nombreuses relations. Joseph, dans sa réponse écrite en hébreu, lui donne des détails sur la nation qu'il gouverne. Il raconte comment les Khazares, pressés par les rois d'Edom et d'Israël, embrassèrent la religion hébraïque ; comment un de ses ancêtres avait bâti un temple où se trouvaient une arche d'alliance, le chandelier aux sept branches, les autels et d'autres objets

(1) Voyez Œttingen, *Die synagogale Elegik*. Dorpat. 1853. — Bielowski, *Monum. hist. Pol.*, p. 50, 84.

(2) Ibn. Djoldjol, ap. Bielowski, *Monumenta hist. Pol*, p. 51. — Munk, *Mélanges de philosophie juive*, p. 480, et la monographie de Luzzato, *Notice sur Abou-Yousouf Hasdai*, Paris 1852, in-8°.

sacrés qui se sont conservés, dit-il, jusqu'à ce jour (1). La religion israélite dominait donc chez les Khazares au x[e] siècle. Nestor, confirmant le témoignage du roi Joseph, nous montre des juifs Khazares venant prêcher en 986 le judaïsme à la cour de Vladimir. Cependant, parmi les habitants de son empire, Joseph mentionne, outre les Israélites, des Ismaélites, c'est-à-dire des mahométans, et des chrétiens qui étaient sans doute les descendants de ceux que Constantin avait convertis.

L'éloquence de Constantin avait déterminé le khan des Khazares à changer de religion. Il demanda et obtint de lui comme récompense la liberté de deux cents prisonniers chrétiens. Il retourna à Constantinople avec une lettre, dans laquelle le khan annonçait à l'empereur qu'il autorisait dans ses États la prédication du christianisme. Il rapportait aussi avec lui les reliques de saint Clément. Aucun événement remarquable ne signale le voyage des deux frères. A Cherson, Constantin, suivant son biographe, aurait rencontré des païens qui adoraient un chêne et aurait de ses propres mains renversé l'arbre divin. C'est un de ces faits comme on en trouve dans toutes les légendes. [Voyez la vie de saint Boniface, 19, 20] (2). Il ne paraît pas

(1) Les deux lettres ont été publiées pour la première fois à Constantinople, 1577 ; puis par Buxtorf, dans son livre intitulé *Chosri* (Bâle 1660) ; par Zedner (Berlin 1840) ; par Carmoly, dans son *Itinéraire de la terre sainte* (Bruxelles 1847) ; par Seelig Cassel, dans les *Magyarische alterthümer* (Berlin 1848).

(2) *Vie de Const.*, x.

que les reliques de saint Clément aient excité sur le peuple de Constantinople l'enthousiasme avec lequel elles furent plus tard accueillies chez les Moraves et les Romains. Saint Clément était peu connu à Constantinople et n'y rappelait aucun souvenir populaire. Cyrille et Méthode s'empressèrent de rentrer dans la retraite à laquelle on les avait arrachés.

Cependant la réputation de Constantin ne cessait de grandir. Les érudits du temps s'adressaient à lui lorsqu'ils étaient embarrassés; personne ne pouvait déchiffrer une inscription juive et samaritaine gravée sur un des vases sacrés de Sainte-Sophie. Constantin seul parvint à l'expliquer (1).

Quant à Méthode, la légende slave nous apprend qu'un jour l'empereur et le patriarche (2) lui offrirent un archevêché, il le refusa; mais il accepta la dignité d'hégoumène (abbé) du monastère du Polychron. Ce monastère, dit la légende, comptait 70 moines et avait vingt-quatre livres d'or de revenu.

(1) *Vie de Const.*, ch. x.

(2) *Vie de Méth.*, ch IV. Le nom du patriarche n'est pas indiqué, mais ce doit être Photius, qui avait succédé à Ignace en 857.

CHAPITRE IV.

CYRILLE ET MÉTHODE EN BULGARIE ET EN MORAVIE.— LEUR VOYAGE A ROME.

« En ce temps-là, Rastiz, le prince slave, et Svatopluk envoyèrent de Moravie une ambassade à l'empereur Michel, disant : « Il est venu chez nous divers prédicateurs du christianisme, Italiens, Grecs et Allemands, et ils nous instruisent de diverses façons : nous Slaves, hommes simples, nous n'avons personne qui nous fasse connaître la vérité en l'enseignant d'une façon intelligible. Il serait donc bon, prince, que tu nous envoyasses un homme qui nous enseignât toute la vérité ; » ainsi s'exprime la légende pannonienne : aux deux princes qu'elle mentionne Nestor (1) en ajoute un troisième, Kocel. Les autres documents (2) ne citent que le nom de Rastiz : c'est bien en effet lui qui eut l'idée de s'adres-

(1) Legend. Pan., ch. v. — Nest., ch. xx.
(2) Transl., c vii; Leg Mor., ch iv.

ser à Constantinople pour y demander des missionnaires chrétiens. Mais aucun des hagiographes ne s'est occupé de rechercher quels motifs avaient pu décider Rastiz à une démarche en apparence si étrange ; la piété de ce prince, la renommée de Cyrille ne suffisent pas à l'expliquer. Pour la comprendre il faut savoir ce que c'était que la Moravie, et quelle était alors sa situation politique et religieuse.

Il ne faut point se faire une idée de l'ancienne Moravie, d'après ce qu'est la Moravie actuelle. Annexe de la couronne de Bohême, avec le titre de landgraviat, la Moravie, resserrée entre la Bohême, la Silésie et l'Autriche, ne comprend guère plus de deux millions d'habitants, dont les trois quarts appartiennent à la nationalité slave (1). Mais au neuvième siècle ce nom de Moravie s'appliquait à une vaste étendue de pays, bornée, autant qu'on peut le conjecturer, à l'ouest par les monts de Moravie qui la séparaient de la Bohême ; au nord par les Sudètes ; à l'est par les Carpathes, sans limite bien fixe au sud, car elle dépassait le cours du Danube et descendait jusqu'aux frontières de la Bulgarie.

Occupée d'abord par des peuples germaniques, les Marcomans et les Quades, la Moravie fut colonisée par les Slaves à une époque qu'il est difficile de déterminer. Peut-être même lui donnèrent-ils le nom qu'elle porte

(1) Voyez ma carte ethnographique de la Bohême dans la *Bohême historique et littéraire*, par Louis Leger et Joseph Fricz. (Paris 1867, librairie internationale.) Consulter pour les détails Dudik : *Allgemeine Geschichte von Mæhren*, Brunn 1860.



encore (*Morava*, la plaine). Il ne paraît pas que ces Slaves aient formé une nationalité distincte. Les noms plus anciens semblent attester la présence d'éléments tchèques, lekhs et croates (1). Le premier dominait sans doute au nord-ouest ; le second au nord-est ; le troisième au sud-est. Inutile de rappeler que les Magyares n'étaient pas encore arrivés et que le bassin du Danube inférieur appartenait à la race slave (2). Du reste, le nom des Moraves n'apparaît pas dans l'histoire avant l'année 822 (3).

Dès la fin du VIII[e] siècle, Charlemagne, comme on sait, porta ses armes victorieuses dans les régions de l'ancienne Pannonie et en chassa les Avares. Conquête et conversion étaient pour lui deux choses indivisibles. Son premier soin fut d'assurer l'organisation religieuse des pays qu'il avait délivrés ou plutôt assujettis. Déjà le christianisme avait pu y pénétrer par plus d'un côté.

Pour ne citer qu'un fait, on trouve des Slaves parmi les officiers de Charlemagne (4) ; ils étaient évidemment chrétiens.

Charlemagne après la ruine des Avares partagea la Pannonie entre les deux évêchés voisins de Salzbourg et de Passau ; le premier eut la Pannonie inférieure entre la Drave, le Danube et le Raab. La Pannonie supé-

(1) Dud., p. 87.

(2) Et aux Avares jusqu'au jour où ils furent expulsés par Charlemagne.

(3) Eginhard, ap. Pertz, I, 209.

(4) Par exemple, Vonimir, *Ann. Laur.*, Pertz, I, 182.

rieure échut à l'évêché de Passau (803) (1). Louis le Germanique en 829 ratifia et précisa cette division, et établit le Raab comme ligne de démarcation entre les deux évêchés (2). Le christianisme pénétra peu à peu dans ces régions moraves au début du IXe siècle.

Jusqu'à cette époque l'histoire n'a gardé le nom d'aucun prince morave ; les Slaves du bassin du Danube vivaient sans doute, comme tous les peuples de leur race, divisés en groupes, en tribus plus ou moins anarchiques. Les progrès de l'empire germanique les obligèrent à chercher la force dans l'unité.

Le premier prince que nous rencontrons s'appelle Moïmir (3). On ne sait à quelle époque et dans quelles circonstances il fut investi du principat. Mais l'avénement de Moïmir ne fit pas disparaître tous les petits princes qui se partageaient la Moravie. Nous trouvons sur le Danube inférieur un autre prince appelé Privina (4). Ce Privina fut en lutte avec Moïmir et s'enfuit chez un prince de l'Ostmark, Ratbod. Chez Ratbod, Privina fut converti et baptisé dans l'église de Treismauer. C'est alors qu'Adalram, archevêque de Salzbourg, métropolitain de Passau, consacra l'église de Nitra, le plus ancien temple dont il soit question chez les Moraves (5). Cet événement eut lieu avant l'an-

(1) Eginh., ad ann. 803. *Annal. Met.*, Pertz, I, 45, 191 ; — *de Conversione Carant.*, ap. Ginzel, Codex.

(2) Dudik, p. 114. *Erben Regesta*, p. 10.

(3) *Ann. Fuld.*, Pertz, I, 364.

(4) Voyez plus haut, ch. II.

(5) Cet événement est rapporté par la *Conversio Carant.*, la seule source que nous ayons sur ce sujet. (Ginzel, Codex.)

née 836, époque où Luitprand succéda à Adalram. Les bons rapports de Privina avec Ratbod ne durèrent pas longtemps. Il se retira en Bulgarie avec son fils Kocel, puis ensuite chez un prince slave Ratimir, puis enfin chez le comte Salacho, en Carinthie. Grâce à l'entremise de ce dernier, Louis le Germanique lui accorda un fief sur les bords du lac Balaton (1). Privina y bâtit une ville qui prit le nom germanique de Moosbourg (aujourd'hui Szalavar?) Un peu plus tard, Louis le Germanique lui accorda la pleine possession de ce fief, en réservant seulement les domaines de l'archevêque de Salzbourg. Cette principauté paraît avoir été assez vaste puisqu'elle comprenait la ville de Cinq-Églises, (Quinque Basilicas, Fünfkirchen), assez éloignée du lac Balaton.

Ce dernier nom (de Cinq-Eglises) semble prouver que le christianisme et l'organisation ecclésiastique avaient fait de grands progrès chez les Slaves de ces régions. Trente églises furent consacrées dans l'Etat de Privina par les évêques Adalram et Luitprand (dont trois à Moosburg.) Jaloux d'assurer le monopole du clergé germanique, l'évêque de Salzbourg défendit qu'aucun ecclésiastique étranger séjournât plus de trois mois dans son diocèse sans une permission spéciale de l'évêque dont il dépendait.

Les progrès du christianisme ne paraissent pas avoir été aussi rapides dans les pays voisins. N'oublions pas du reste que les prêtres allemands qui nous ont laissé

(1) Le nom du lac Balaton est slave : *Blato* veut dire la boue, le marais.

l'histoire de Privina ont peut-être exagéré l'œuvre de leurs prédécesseurs, et ne prêtons pas une foi absolue à leurs assertions. La docilité que Privina témoignait aux Allemands et à leurs évêques ne lui concilia point à ce qu'il paraît les sympathies de ses sujets, car il mourut assassiné vers 860. Son fils Kocel lui succéda.

Moïmir n'avait pas été aussi favorable aux Allemands : cependant le christianisme s'était introduit dans ses Etats, il l'avait peut-être embrassé lui-même. Mais la conversion des Moraves, due à un clergé étranger, hostile même, célébrant l'office dans une langue à demi-morte et à coup sûr inconnue de la masse du peuple, était bien loin d'être complète. Témoin le concile de Mayence, qui en 852 déclarait la Moravie *gens rudis adhuc christianitatis* (1).

Louis le Germanique résolut de se débarrasser de Moïmir : il parvint on ne sait trop comment à lui substituer son neveu Rastislav, ou Rastiz (846), comme on l'appelle indifféremment (2). Il espérait trouver en lui un vassal docile et dévoué : il se trompait. Le premier soin de Rastiz fut de prendre des mesures énergiques pour établir l'indépendance de son pays. Il s'assura l'alliance des Bulgares et se prépara à la lutte. Louis le prévint, et en 855 envahit la Moravie avec une armée considérable. Il fut battu. Rastiz le poursuivit jusqu'en dehors des frontières moraves, pillant et ravageant tout sur son passage. Cette victoire garantissait l'indépendance matérielle de la Moravie : mais ce

(1) Pertz, III, p. 414.
(2) *Ann. Fuld.*, Pertz, I, 364.

n'était point assez ; il fallait assurer son indépendance morale et religieuse, et pour cela il fallait rompre nettement avec le clergé germanique qui avait jusqu'alors évangélisé les Slaves. Qu'on ne l'oublie pas : depuis l'avénement des Carlovingiens une alliance offensive et défensive avait été conclue entre l'Eglise romaine et l'empire germanique ; l'empereur prêtait au pape l'appui de ses armes ; le pape prêtait à l'empereur le prestige de son autorité spirituelle. Cette alliance, dictée aux Carlovingiens par une pensée toute politique, a eu sans doute d'heureux résultats qu'il est impossible de contester : elle en a eu de déplorables sur lesquels on n'a peut-être pas assez insisté. Si elle favorisa l'ambition des conquérants germains, si en certains cas elle prépara les voies au christianisme, elle nuisit plus d'une fois à son expansion. Tour à tour *défenseur dévot et humble serviteur de l'Église, souverain couronné par la grâce de Dieu* (divino nutu), *chef de l'empire romain, sérénissime Auguste* (1), l'Empereur apparut aux peuples païens la croix dans une main, le glaive dans l'autre. Il est tout naturel que le glaive ait fait détester la croix. Les peuples, surtout les Slaves, ne virent dans les missionnaires germaniques que les apôtres d'un système de conquête et de sanglante conversion. La haine des Allemands entraîna comme une conséquence naturelle la haine ou du moins la défiance du christianisme. Le sentiment national et le sentiment religieux s'unirent contre les conquérants. Ecoutez

(1) Baluze, *Capit*, tom. I, p. 479, 247.

plutôt les plaintes du héros tchèque excitant ses soldats contre ce conquérant étranger, ce *kral* (karl ?) qui a chassé les éperviers des forêts bohêmes, qui a coupé les arbres sacrés et prétend importer par la force les dieux de la terre étrangère (1). Lisez l'histoire des Slaves du Nord, non pas dans les travaux modernes, chez Schafarik ou Hilferding que l'on accusera peut-être de partialité nationale et religieuse ; mais dans Adam de Brême, dans Thitmar, dans Helmold : vous les verrez lutter tout à la fois contre l'empire et le christianisme, et envelopper l'un et l'autre dans une égale haine ; pour eux le baptême n'est que la consécration de l'esclavage, l'anéantissement de la vie politique et de la nationalité.

L'alliance de l'empire et de l'Église eut encore une autre conséquence : elle précipita le schisme de Constantinople : les empereurs d'Orient ne purent admettre que l'empire germanique eût seul le privilége d'employer l'Église comme instrument de conquête et de propagande. Il leur fallut aussi un pape : le pape de Rome avait fait l'empereur germain. Les empereurs de Byzance firent la papauté grecque. Ils ne faisaient qu'imiter Charlemagne et précéder les tsars de Russie, qui, eux aussi, voudront plus tard avoir une église à eux.

Rastiz avait évidemment compris quel intérêt il avait à rejeter franchement les missions germaniques : il voulait avoir son Église slave, il y trouvait double pro-

(1) *Chants héroïques des Slaves de Bohême*, p. 64, 65.

fit : rejeter toute ingérance de l'étranger ; affermir son peuple dans la foi qu'il professait lui-même, et en assurer l'indépendance par l'organisation d'un clergé national. Ce clergé, il n'en avait pas chez lui les éléments, aurait-il pu aller les demander à Rome? La papauté alliée de l'empire germanique ne se fût sans doute pas volontiers prêtée aux vues de Rastiz. Elle avait, d'ailleurs, peu ou point de prêtres slaves sous la main (1). Mais il savait que Constantinople était entourée de Slaves chrétiens, dont la langue était à peu près celle de son peuple. Il était tout naturel qu'il s'adressât à l'empire d'Orient. Dans son esprit n'entrait aucune idée de schisme. Constantinople n'avait pas encore rompu avec Rome : ce n'était pas la suprématie du pontife catholique, mais la domination du clergé allemand, dont Rastiz voulait secouer le joug. Peut-être anssi espérait-il trouver dans les Grecs de Byzance des alliés naturels contre les Allemands. Il envoya donc des députés à Constantinople (2).

(1) La lettre du pape Adrien, citée plus bas, affirme que Rastiz s'adressa d'abord au Saint-Siége, mais elle ne dit pas quelle réponse il en reçut. Peut-être fut-ce le Pape qui l'engagea à s'adresser à Constantinople.

(2) C'est une question secondaire de savoir si Svatopluk, le neveu de Rastiz, qui avait une principauté de ses États, et Kocel, le fils de Privina, en envoyèrent aussi, comme le veulent Nestor et la légende pannonienne. Pour Kocel, qui fut plus tard très favorable à Méthode, le fait paraît fort admissible. Quant à Svatopluk, sa conduite avec les Germains et sa manière d'agir plus tard avec Méthode rendent la chose moins probable. On peut cependant supposer qu'il se joignit à son oncle, dans le désir de lui être agréable, au lendemain de ses victoires contre les Allemands. La *Vie de Constantin* dit que *Rastiz*

Ils étaient chargés de demander un homme capable d'affermir ses sujets dans la foi et de leur apprendre à lire les livres sacrés dans leur langue maternelle, le slave (1). Autant que possible, cet homme devait être un haut dignitaire de l'Église, un évêque par exemple, dont l'autorité spirituelle pût contrebalancer celle du clergé allemand (2). A son titre, il devait joindre les qualités d'un théologien habile, car la Moravie était devenue le champ de bataille de missionnaires grecs, italiens et allemands dont les doctrines étaient loin de s'accorder ensemble (3).

Il serait important de déterminer la date de cette ambassade de Rastiz. Aucune légende ne nous la donne et nous ne pouvons la fixer qu'approximativement. La vie slave de Constantin déclare qu'elle fut reçue par Bardas, lequel mourut en 866 (4). Nous savons d'autre part que Constantin et Méthode quittè-

avait tenu conseil avec les princes de Moravie. Rastiz n'était pas le seul prince morave. Des princes secondaires se partageaient le pays : mais les noms de Svatopluk et de Kocel nous sont seuls parvenus.

(1) Translat., c. VII. — Cf. Lég. mor., Vie slave de Méth., ch. V — *Vie de Const.*, ch. XIV

(2) *Vie de Const.*, ib.

(3) Cette anarchie de doctrine fut, d'après la *Vie de Constantin* un des motifs qui décidèrent Rastiz à demander de nouveaux missionnaires. Ce fut le même fait qui, vers 866, décida le roi bulgare Michel Boris à demander au pape de nouveaux missionnaires romains. *Responsa Nicolai ad consulta Bulgarorum*, ch. CVI : « Asserentes quod in patriam vestram multi ex diversis locis christiani advenerint, qui, prout voluntas eorum exstitit, multa et varia loquuntur, i. e. Græci, Armeni, et ex cæteris locis. »

(4) Theophanes continuat., édit. Bonn., p. 238.

rent la Moravie en 867 pour se rendre à Rome (1), après y avoir fait un séjour de trois ans et demi. La date que nous cherchons tombe donc vers l'année 862 ou 863. L'empereur Michel et Bardas accueillirent avec empressement la demande des députés moraves. Ils savaient quelles qualités Méthode et Constantin avaient déployées dans l'accomplissement de leur mission chez les Khazares. Nés à Thessalonique, les deux frères possédaient à fond la langue slave. Ils étaient donc désignés d'avance au choix de l'empereur : on ne peut guère admettre, comme le veulent la légende morave et la *translatio*, que Rastiz les eût désignés lui-même sur la foi de leur renommée. C'est là sans doute une de ces exagérations auxquelles se prête aisément la fantaisie des écrivains, surtout lorsqu'elles ne nuisent pas à l'intérêt du récit.

Les deux frères acceptèrent immédiatement la mission que l'empereur leur confiait; mais il ne s'agissait pas seulement d'aller compléter la conversion du peuple morave ; il fallait encore mettre à sa portée la Bible et l'Évangile, traduits pour la première fois en langue slave. Ce n'était point là une petite difficulté. Les Slaves n'avaient eu jusqu'alors ni écriture usuelle ni langue littéraire (2). C'est à Constantin, ainsi que le prouvent tous les documents, qu'était réservée cette double gloire de créer l'une et l'autre. Nous examinerons dans un chapitre spécial la question de savoir à quelle épo-

(1) Voyez plus bas.

(2) Voyez sur cette question le ch. XII.

que fut inventé l'alphabet slave et quel était cet alphabet ; il ne peut être postérieur au départ des deux frères pour la Moravie. Ce fut à Constantinople même que Constantin trouva l'alphabet slave et fit sa traduction de l'Évangile, qu'il emporta avec lui dans les pays inconnus où l'appelait son zèle apostolique (1).

L'empereur Michel voulut que le voyage des deux frères se fit à ses frais; il les chargea de nombreux présents et d'une lettre pour Rastiz. Il ne nous reste de cette lettre qu'un texte paléo-slave inséré dans la vie slave de Constantin. Est-ce le texte original? N'est-ce qu'une traduction d'un texte grec ou latin? C'est là une question impossible à résoudre. Voici en tout cas la teneur de cet intéressant document :

« Dieu, qui veut que chacun arrive à la connaissance de la vérité, et tende à un état plus parfait, a vu ta foi et tes efforts. Il vient de révéler pour votre langue des *lettres* que vous ne connaissiez pas encore, de sorte que vous serez comptés parmi les grandes nations qui louent le Seigneur en leur langue. Nous t'envoyons celui à qui Dieu a fait cette révélation, homme honorable, orthodoxe et très-savant philosophe. Reçois ce don, plus grand et plus beau que l'or et l'argent, et les

(1) *Vie de Constantin*, ch. v. — Anonym. Salisburg. — Lettre du pape Jean VIII — Le moine Chrabr. — *Vie de S. Clém* — Légende morave, *Translatio..*, et tous les synaxaires et ménologues paléo-slaves. Il résulte de l'ensemble de ces documents que ce fut bien pour les Moraves que Cyrille inventa l'alphabet slave, et non pour les Bulgares, comme on l'a prétendu Le texte de Chrabr a été généralement mal interprété. — Voyez la discussion de Raczki, p. 138 et sq.

pierres précieuses et les richesses qui passent. Élève donc ton âme en le recevant et affermis tous les cœurs dans la recherche de Dieu : ne rejette pas le salut qui vient pour tous, mais excite tous les cœurs à ne pas s'endormir et à marcher dans le droit chemin, afin qu'après les avoir amenés à l'intelligence de Dieu, tu reçoives ta récompense dans ce monde et dans le monde à venir pour toutes les âmes qui croiront à Jésus-Christ, notre Dieu maintenant et dans les siècles des siècles, et que tu laisses ton souvenir aux générations futures à l'instar du grand Constantin. »

Outre les dons et la lettre de l'empereur, les deux frères emportaient avec eux les restes de saint Clément. Cette précieuse relique devait encore relever le prestige de leur nom et de leur mission (1).

Peut-être avaient-ils déjà formé le dessein de visiter Rome, et ils savaient que les reliques d'un pape martyr seraient pour eux la meilleure des recommandations. C'est d'ailleurs dans l'Église catholique un antique usage de ne célébrer l'office de la messe que sur les reliques des martyrs. Cyrille et Méthode savaient que, dans les pays où ils se rendaient, ils ne trouveraient point partout des autels : le reliquaire de saint Clément leur en tiendrait lieu.

D'après ce que nous avons dit plus haut, ils durent partir vers la fin de l'année 863 ou au commencement de 864. Pour aller de Constantinople en Moravie, il leur fallait traverser la Bulgarie. Ce pays, où le chris-

(1) Lég. mor. — Transl.



tianisme avait déjà fait de grands progrès, était alors gouverné par le roi Boris.

Boris était encore païen, mais diverses circonstances le prédisposaient à embrasser la foi chrétienne. Dans une guerre contre les Grecs, la sœur de Boris était tombée aux mains de l'ennemi ; conduite à Constantinople, elle y avait reçu le baptême. Plus tard, elle avait été rendue à son frère et avait sans doute essayé de le conquérir à son nouveau culte. A la cour de Boris s'était trouvé un prisonnier grec, le moine Koupharas, dont les exhortations avaient sans doute aussi fait sur le prince slave une certaine impression (1). La cour de Byzance, réconciliée récemment avec Boris (2), avait intérêt à sa conversion et ne devait rien épargner pour l'obtenir. Ainsi, quand Constantin et Méthode arrivèrent en Bulgarie, le pays était évidemment préparé à les bien recevoir. Quelque hâte qu'ils eussent d'arriver en Moravie, il était naturel qu'ils profitassent de leur passage chez les Bulgares pour y faire entendre la parole évangélique. Les deux vies slaves sur lesquelles nous établissons en général notre récit sont, il est vrai, muettes sur ce point ; elles ne le regardent sans doute que comme un épisode sans importance, à côté des deux grandes missions qu'elles nous racontent avec détail ; mais les documents relatifs au séjour des deux frères chez les Bulgares sont trop nombreux pour qu'on puisse

(1) Const. contin., éd Paris, IV, 14. — Cedrenus, même édit., p. 152. — Zonaras, id, tom. II, 155.

(2) Simon Logoth, édit. Paris, p 440.

les rejeter d'une manière absolue (1). Quel fut exactement le rôle des deux apôtres en Bulgarie ? Voilà ce qu'il s'agit d'établir.

La légende morave exagère évidemment quand elle nous représente la Bulgarie tout entière se convertissant à la voix de Cyrille et de Méthode. Nous savons que la conversion des Bulgares fut beaucoup moins rapide. Commencée avant leur voyage, elle ne s'acheva qu'après leur départ de la Bulgarie. Le bibliothécaire Anastase, ami personnel de Constantin, a parlé dans la préface du huitième concile de la conversion des Bulgares. Si les deux frères avaient joué le premier rôle dans ce grand événement, il n'eût pas manqué de nous le dire. La cour de Rome, dans ses relations si multiples avec les Bulgares, ne fait jamais la moindre allusion à ce fait (2).

Mais un récit bien autrement contestable que les exagérations de la légende morave, c'est celui de la conversion de Boris, racontée par les écrivains byzantins (3).

Suivant eux, Méthode était un peintre habile. Boris le chargea de décorer un des appartements de son palais. L'artiste imagina de peindre une grande fresque représentant le jugement dernier. Le roi païen, effrayé à la vue de ce tableau, demanda et reçut le bap-

(1) *Vie de saint Clément*, ch. IV. — Nestor, *loco cit.* — Chronique croate citée par Raczki. — Diocleas presbyter, ap Schwandtner, scriptor rer. Hung. — Légende de sainte Ludmile, légende morave.

(2) Mansi XVI, 639.

(3) Const. cont., *loco cit.* — Cedrenus, *loco cit.*



tême (1). Les invraisemblances et le merveilleux de ce récit sautent aux yeux. Cedrenus et le continuateur de Constantin appellent Méthode un moine romain ῥωμαῖον τὸ γένος, ce qui ne saurait s'appliquer à l'apôtre de Thessalonique (2); ils ne disent pas un mot de Constantin, que nous sommes habitués à voir jouer le premier rôle dans toutes les missions; enfin ils prêtent à Méthode un talent singulier dont aucun autre document ne fait mention. Tous ces motifs nous permettent de révoquer en doute l'authenticité du récit, du moins quant à notre Méthode. Y eut-il à la même époque un moine grec du même nom, comme le suppose Schlœtzer? Cela est fort possible. Pour moi, en l'absence de témoignages sérieux, je mettrais volontiers l'histoire du tableau au nombre de ces merveilleux récits auxquels se complaît l'imagination des peuples primitifs. D'ailleurs les dates, autant qu'on peut les déterminer, prouvent que la conversion de Boris n'eut lieu qu'après le départ de Cyrille et de Méthode. Ainsi qu'on l'a vu

(1) Cette histoire d'une peinture du jugement dernier se retrouve aussi dans Nestor. Un théologien grec, pour convertir Vladimir, lui expose l'histoire du christianisme, et termine par la description du jugement dernier (ch. XL).

« Ce disant, ajoute le chroniqueur, il montra à Vladimir une toile sur laquelle était peinte le jugement dernier. Il lui montra à la droite les justes s'avançant gaîment en paradis, à la gauche les pécheurs allant à la rencontre des tourments. Vladimir dit en soupirant : Heureux ceux qui sont à la droite, malheur à ceux qui sont à la gauche. Le Grec lui dit : Si tu veux te tenir à la droite avec les justes, fais-toi baptiser. »

(2) Cette objection n'a qu'une médiocre portée : Ῥωμαῖος est souvent synonyme de Grec.

plus haut, ils durent arriver en Moravie en 863 ou au commencement de l'année 864. Des témoignages irréfutables prouvent que le baptême de Boris n'eut lieu que plusieurs mois après cette époque. C'est d'abord une lettre du pape Nicolas Ier, adressée à Salomon, évêque de Constance, en mai 864 (1). Dans cette lettre, le pape dit que Louis le Germanique *a l'espoir* de voir le roi des Bulgares se convertir bientôt au christianisme, et invite l'évêque de Constance à prier pour l'heureux succès de cette conversion. Hincmar rapporte aussi qu'en 864 Boris *avait promis* de se convertir au christianisme (2). Enfin un autre témoignage, celui de Photius, s'ajoute à ceux que nous venons de citer et les confirme. Dans une lettre adressée en 869 aux patriarches et aux évêques de l'Orient, il fait allusion à la célèbre ambassade que les Bulgares envoyèrent au pape en 866 pour lui demander des instructions, et il dit formellement que cette ambassade eut lieu deux ans après la conversion des Bulgares par les prêtres grecs, conversion dans laquelle il comprend évidemment celle de Boris et de sa cour (3). Enfin Hincmar écrit

(1) Mansi xv, 457 : « Quia vero dicis quod christianissimus rex speret quod ipse rex Bulgarorum ad fidem velit converti et jam multi ex ipsis christiani facti sint, gratias agimus Deo quem precamur... » — Cf. Jaffé, *Regesta Roman. Pontific.*, Berlin 1851, p. 245.

(2) Pertz, I, 473. La légende de saint Clément, publiée par M. Grégorowicz, lui attribue, à tort évidemment, le baptême de Boris : Βορίσην τῷ τῆς παλιγγενεσίας ἀναγαγίσας λουτρῷ. Le fait paraît peu probable.

(3) Photii epist., éd. de Londres, p. 1651 : Οὔπω γὰρ ἐκείνου τοῦ ἔθνους (Βουλγάρων), δύο οὐκ εἰς ἐνιαυτοὺς τὴν ὀρθὴν τῶν χριστιανῶν τιμῶντος θρησκείαν...

en 866 (1) que Boris s'est converti l'année précédente.

Sa conversion peut donc être fixée à l'année 864 ou au commencement de l'année 865. Constantin et Méthode ont peut-être contribué à préparer cet événement, mais il n'a pu s'accomplir qu'après leur départ de la Bulgarie. Ainsi tombent les données légendaires que les historiens slaves et Schafarik lui-même ont admises sans les discuter.

Boris fut baptisé par un évêque byzantin (2) appelé Joseph, dit une légende slave (3). Il reçut le nom de l'empereur Michel. Sa conversion fut d'abord mal accueillie par le peuple, qui se révolta (4); mais le roi apaisa cette sédition et les Bulgares se décidèrent à accepter le christianisme. Pour encourager Boris dans sa foi nouvelle et s'assurer son alliance, la cour de Byzance lui céda la province de Zagorie, sur les bords de la mer Noire (5). Du reste, si Constantin et Méthode ne prirent qu'une part très-secondaire à cette conversion de la Bulgarie, ils exercèrent cependant sur ce pays une influence sérieuse par l'intermédiaire de leurs

(1) *Ann. Bert.*, Pertz I, 473, v.

(2) Par l'évêque Clément, dit une légende grecque publiée par Schaf, *Pamatky hlahol. pisemnictví*, 1847, § 16 et sq. — Anastase nomme un prêtre romain appelé Paul.

(3) Cette légende est citée par Palauzov.— *Viek Bolgarskago Tsaria Simeona*: le siècle de Siméon, roi de Bulgarie (St-Pétersbourg, 1852). — Contin. Theoph., Κατὰ τὸ ὄνομα τοῦ βασιλέως.

(4) Hincmar, *Annales Bert.*, ap. Pertz, I, p. 473.

(5) Contin. Theoph., p. 165, éd. Bonn — Cf. Simon Log., éd. Paris, p. 440.

disciples, ainsi que nous le raconterons plus tard (chap. XI).

Nous ignorons combien de temps les deux apôtres séjournèrent en Bulgarie, mais, comme nous l'avons établi plus haut, leur séjour dans ce pays ne dut pas se prolonger au delà des premiers mois de l'année 864.

La *translatio* et la légende morave les font rester en Moravie quatre ans et demi; la vie slave de Constantin trois ans et quatre mois. D'où vient cette différence?

La légende slave compte sans doute les années et les mois à partir de l'arrivée des apôtres à la cour de Rastiz, tandis que les deux autres notices comprennent dans leur évaluation le temps de leur séjour chez les Bulgares et le temps passé dans un voyage qui dut être long et pénible.

Mais avant d'entrer avec eux en Moravie, il me faut signaler un paradoxe singulier et en faire justice en deux mots.

Le théâtre principal de l'apostolat de Cyrille et Méthode fut la Moravie.

Nous avons dit plus haut ce que c'était que cet empire qui confinait d'un côté à l'Allemagne, de l'autre à la Bulgarie. En déterminer les limites, serait chose difficile; mais nous en savons assez pour distinguer nettement la Moravie de Rastiz d'une province de même nom appartenant à la Bulgarie, et avec laquelle on l'a quelquefois confondue. Cette Moravie bulgare était une petite principauté établie sur les bords de la Morava,

affluent de la rive droite du Danube (1). C'est par opposition à cette principauté sans importance que la Moravie historique, la Moravie de Rastiz et de Svatopluk reçut le nom de grande Moravie ou de Moravie supérieure (2). Il n'y a pas de confusion possible entre le grand Etat et la petite province. Un savant allemand, Blumberger (3), a cependant prétendu que l'apostolat de Cyrille et de Méthode n'a rien eu de commun avec la grande Moravie et qu'il n'a eu d'autre théâtre que la petite Moravie et la Bulgarie. Selon lui, ce n'est qu'à partir du XIVe siècle, que l'on aurait eu l'idée de faire de la grande Moravie le centre d'action des deux frères. Sans doute, Blumberger voudrait nous donner le change sur les prétentions du clergé allemand et sur son attitude médiocrement chrétienne vis-à-vis des deux apôtres slaves. Les invraisemblances lui coûtent peu. Il ne nie pas que le Rastiz dont parlent les docu-

(1) En 879, on trouve parmi les évêques rassemblés par Photius un évêque de Moravie, Ἀγαθῶν Μωράζων. — Asseman., Kalend, III, 138. — Const. Porphyrogénète nomme aussi un Ἄρχοντα Μωραβίας auprès de la Serbie. — *De cerem. aul Byz.*, liv. II. 48. — Il est aussi question de la petite Moravie dans le géographe bavarois et dans la Vie du roi serbe saint Sabba (XIIIe siècle).

La Moravie se jette dans le Danube auprès de Koulitch, au-dessous de Smedevero (Semendria). — Voir Karadjitch, *Dictionnaire serbe*. — Voyez encore Schafarik, *Antiq. slav.*, § 30.

(2) Une légende slave du XIIIe siècle, citée par M. Kalajdovicz (*Johan. Exarch. Bolgarsky*), appelle Méthode archiepiskop visnjuju Moravou. — Cf Assem., Kal. VI, 235. — Const. Porph. (*de Adm. imp.*, c. XIII, XXXVIII, XL ; ap. Stritter, II, 420) appelle à plusieurs reprises la Moravie de Svatopluk (τοῦ Σφενδοπλόκου) ἡ μεγάλη Μοραβία.

(3) Dans les *Wiener Jahrbücher*, XXVI, n° 211, 1824.

ments soit le prince de la grande Moravie, mais il en fait un vassal des Bulgares. Ce système, qui dénature à la fois l'histoire et la tradition, a rencontré un ardent défenseur dans la personne de l'historien bulgare Veneline; Veneline revendique énergiquement Cyrille et Méthode pour sa patrie, et ne veut point admettre qu'ils aient eu avec Rome le moindre rapport. Tous les documents relatifs à l'apostolat de la Moravie ont été fabriqués au XVe siècle. Le passage si positif de Nestor est une interpolation de la même époque, etc., etc (1). Heureusement pour les lecteurs du livre de Veneline, le censeur qui en a surveillé l'impression a eu soin d'indiquer en note les erreurs qu'il renferme. Il nous suffira donc d'avoir signalé ce paradoxe en passant; nous n'y reviendrons plus; la suite de notre récit en sera la meilleure et la plus concluante réfutation.

Constantin et Méthode arrivèrent en Moravie vers la fin de l'année 863 ou au commencement de l'année 864. Grande fut la joie du peuple morave, surtout quand il apprit qu'ils apportaient avec eux les reliques de S. Clément. Rastiz les reçut avec les plus grands honneurs (2) : Malheureusement aucune légende, aucune chronique ne nous indique dans quelle ville il faisait alors son séjour. Quelle était cette splendide forteresse, cette cité merveilleuse à laquelle aucune cité ancienne ne pouvait se comparer, suivant l'expression de l'anna-

(1) L'ouvrage de M. Veneline a pour titre : *Recherches critiques sur l'histoire de la Bulgarie* (en russe; Moscou, 1849).

(2) *Vie de Const*, XV, Translat. 7.

liste (1)? Aucun témoignage contemporain et positif ne répond à cette question. Des textes postérieurs de deux siècles désignent Velegrad (2), et la plupart des historiens en ont fait sur la foi de ces textes la capitale de l'empire morave. C'est aussi à Velegrad que la tradition populaire fixe le premier théâtre de l'apostolat, qui, du reste, s'étendit bientôt sur la Moravie tout entière.

Constantin et Méthode ne pouvaient à eux seuls suffire à la tâche qu'ils avaient entreprise. Aussi leur premier soin fut de réunir les jeunes gens les plus intelligents, de leur enseigner l'alphabet qu'ils avaient inventé, et de leur apprendre à lire la bible dont ils avaient commencé la traduction à Constantinople. Ils traduisirent en outre le bréviaire ; et la liturgie romaine, qui jusqu'alors n'avait été qu'une lettre morte, commença à être comprise par le peuple. Alors, dit la légende slave, suivant la parole du prophète, les oreilles des sourds s'ouvrirent, et la langue des muets se délia (3). Ainsi se formèrent les éléments d'un nouveau clergé et d'une liturgie nouvelle.

Constantin entreprenait aussi de réformer les mœurs des Moraves : il s'éleva vivement contre l'habitude du divorce et parvint à l'interdire en faisant une seule réserve pour le cas d'adultère. Il eut également à lutter

(1) Illam ineffabilem Rastizi munitionem et omnibus antiquissimis dissimilem *Ann. fuld.*, ad ann. 869.—Voyez sur ce point la note de Dudik, t. I, p. 145.

(2) Dalemil, *Chronique*, éd. Hanka, p 42.

(3) Translat., 7, *Vie de Const.*, ch xv.



contre les hérésies et des superstitions qui tendaient à s'introduire en Moravie (1).

Quels furent les premiers rapports des deux apôtres avec le clergé allemand? Nous ne savons rien de positif à cet égard. N'étant évêque ni l'un ni l'autre, ils devaient être soumis à la juridiction spéciale de l'évêque de Passau, mais les relations hostiles qui existaient entre Rastiz et Louis le Germanique leur faisaient une situation exceptionnelle : peut-être, eu égard à cette situation, se crurent-ils autorisés à dépasser parfois les attributions que leur conférait la prêtrise. Un document fort ancien, cité en 1062 par Sévère, évêque de Prague, dit que du temps de Rastiz, Cyrille (lisez Constantin) consacra à Olmutz l'église de St-Pierre (2). Si vraiment, il s'agit d'une consécration Constantin aurait empiété sur les fonctions épiscopales. Mais si l'on ne veut pas admettre qu'il ait violé aucune règle canonique, ainsi que le pape Adrien lui en rendit plus tard témoignage (3), on peut supposer que le mot *consecratio* qui se trouve dans le texte signifie tout simplement *benedictio*.

Cependant Rastiz venait d'éprouver un grave échec (4). Assiégé dans sa forteresse de Dievina, il dut livrer de nombreux otages et jurer fidélité au roi de Germanie.

(1) *Vie de Const.*, c. XV.

(2) Boczek, *Cod. dipl. Mor.*, I. 32 : « Consecratione ecclesiæ per venerabilem fratrem Kyrillum »

(3) Ils n'ont rien fait contre les canons, dit la lettre de ce pontife dans la *Vie de Méthode*, ch. VIII.

(4) *Ann. Fuld*, ad ann. 864. Pertz, I, 378.

Le clergé allemand, qui ne pouvait voir avec indifférence l'œuvre de Constantin et de Méthode, profita sans doute du triomphe de Louis le Germanique pour leur demander compte de leurs actes. L'opposition du clergé allemand devait être d'autant plus vive que la situation des deux apôtres n'était pas régulière. Le seul moyen de la régulariser était de s'adresser au souverain pontife. En effet, le Pape seul pouvait décider une question aussi grave que celle de l'introduction d'une nouvelle langue liturgique.

D'après la tradition reçue de temps immémorial, il n'y avait que trois langues sacrées : l'hébreu, le grec et le latin. La raison qu'on donnait de cette préférence est singulière : c'était en ces trois langues qu'avait été rédigée l'inscription placée sur la croix du Sauveur (1).

L'idiome syro-hébraïque avait été sans doute la langue liturgique des premiers chrétiens de la Judée, mais il avait dû bientôt faire place au latin et au grec. La langue latine gagna du terrain à mesure que l'empire d'Orient

(1) « Tres autem sunt linguæ sacræ : hebræa, græca, latina, quæ toto orbe maxime excellunt ; his enim tribus linguis super crucem Domini fuit causa ejus scripta. » Isidore, *Etymolog.*, liv. IX. 1, 3. — Le moine bulgare Chrabr dit : « Quelques gens pensent que Dieu lui-même a donné les lettres aux hommes, ne sachant pas ce qu'ils disent les malheureux ! et que Dieu a ordonné que trois langues auraient des alphabets, attendu qu'il est écrit dans l'Évangile : le tableau était écrit en hébreu, en romain et en grec ; mais il n'est pas question des lettres slaves : donc elles ne viennent pas de Dieu.. .. » — Voyez encore, *Vie de Méth*, ch. VI Elle désigne les partisans du monopole des trois langues sous les noms de *trilingues* et de *pilatiens*.



s'affaiblissait, mais ne pouvait prétendre chasser complétement le grec du domaine liturgique. Elle maintint son monopole vis-à-vis des idiomes barbares dans l'intérêt de l'unité dogmatique et aussi de la suprématie romaine. Cependant, à mesure que les langues vulgaires se développaient à côté du latin ou à sa place, il fallait bien leur faire une part dans la vie religieuse. En 802, le concile d'Aix-la-Chapelle invitait les évêques et les prêtres à se mettre à la portée du peuple dans leurs prédications et à lui enseigner l'oraison dominicale dans un langage intelligible (1). Le concile de Mayence en 813 recommande aux prêtres de faire apprendre au peuple l'oraison dominicale et le symbole des apôtres en langue vulgaire (2).

La même année le concile de Tours invite le clergé à traduire les homélies des Pères en langue romane ou germanique (3). En 847, le concile d'Aix-la-Chapelle renouvelle les mêmes prescriptions (4). Ainsi l'Église germanique admettait la langue vulgaire dans l'enseignement catéchétique, mais elle ne l'admettait point dans la liturgie. Certains esprits auraient même voulu la bannir entièrement des choses religieuses. C'est contre cette tendance que sont dirigés les canons

(1) « Ut fides catholica ab episcopis et presbyteris diligenter legatur et omni populo prædicetur, et dominicam orationem ipsi intelligant, et omnibus prædicent intelligendam, ut quisque sciat quod petat a Deo... » (Pertz, *Mon Germ.*, leg I, 100.)

(2) « Qui aliter non potuerit, vel in sua lingua hoc discat. » — Mansi XIV, 72.

(3) Mansi, *ibid.*, 85.

(4) *Ib.*, 903.

auxquels nous venons de nous référer. En 794, le concile de Francfort avait dû s'exprimer d'une manière plus positive. « Que personne ne croie, disait-il, qu'on ne peut adorer Dieu qu'en trois langues; car Dieu peut être adoré et l'homme exaucé dans toutes les langues, s'il demande des choses justes (1). »

L'apostolat de Constantin et de Méthode ne dut pas rester ignoré du souverain pontife. Leur renommée grandissait chaque jour, et sans doute aussi le nombre de leurs ennemis. Peut-être avait-il reçu contre eux quelques plaintes du clergé allemand. En 865, un légat du pape, Arsénius, évêque d'Orta, avait visité les diocèses de Passau et de Ratisbonne (2). Quoi qu'il en soit, suivant la plupart des légendes, Nicolas les invita lui-même à se rendre à Rome. Il leur envoya une lettre qui malheureusement n'a point été conservée. Nicolas avait d'autant plus d'intérêt à s'assurer le concours de Constantin et de Méthode que les dispositions de la cour de Constantinople pouvaient faire prévoir qu'un jour ou l'autre elle échapperait à la suprématie pontificale. D'un autre côté, les Bulgares étaient entrés en relations avec le Pape, auquel ils demandaient une direction spirituelle et l'envoi de prêtres romains (3).

(1) Pertz, *Mon. Germ.*, leg. I, 75, c. LII.

(2) Mansi collect. XV, p. 454. — Ann. Sax., ad. ann. 866 (Pertz, VI, 578). — Ann. Bert., *ib.*, II, 231.

(3) Un curieux monument de ces relations des Bulgares avec Rome, c'est le recueil intitulé : « Responsa Nicolaï I ad consulta Bulgarorum » (866, ap. Mansi XV, 401 et sq. ; c. XLI). Ces réponses sont au nombre de 106 ; elles se rapportent à l'ordre social, religieux et po-

En ajoutant l'immense étendue de l'empire morave à cette nouvelle conquête, la papauté créait une forte barrière contre les empiétements du schisme byzantin, dont Photius allait donner le signal.

Ces graves considérations ont échappé à l'attention des hagiographes. Chacun d'eux assigne au voyage de Constantin et de Méthode un but particulier qui ne suffit pas seul à l'expliquer. Suivant la légende morave, le pape appela Cyrille et Méthode à Rome pour leur demander compte de l'introduction de la liturgie slave en Moravie. La légende bohême ne fait aller à Rome que Constantin, et cela dans un simple but de dévotion.

D'après la légende bulgare, Constantin et Méthode entreprirent leur voyage pour faire approuver au pape leur traduction des saintes Écritures. Ces diverses légendes ne parlent pas de la lettre du souverain pontife. Mais la légende italique, les vies slaves de Constantin et de Méthode et une chronique croate du Vatican, citée par M. Raczki (1), s'accordent à faire mander les deux frères par le pape Nicolas, ce qui est parfaitement vraisemblable dans les circonstances que nous avons exposées (2).

Constantin et Méthode partirent pour Rome en 867.

litique, et sont fort intéressantes pour l'histoire de la Bulgarie primitive.

(1) P. 205.

(2) Il est à remarquer que vers la même époque (23 octobre 867), Nicolas écrivait aux évêques d'Allemagne et de France (notamment à Hincmar) pour leur soumettre ses différends avec Photius. — Mansi xv, 355. — Ann. Fuld., ad ann. 867.

Ils emmenaient avec eux quelques-uns de leurs disciples qu'ils jugeaient dignes d'être élevés à l'épiscopat (1). Ils emportaient aussi les reliques de saint Clément et leur traduction des livres saints. Leur voyage présente quelques incidents bons à noter. Ils traversèrent d'abord la Pannonie inférieure, où régnait alors le prince Kocel. Ce prince accueillit les deux frères avec de grands honneurs; il leur témoigna une vive admiration pour l'invention des lettres slaves et leur confia l'instruction de cinquante disciples environ (2).

Une chronique croate conduit ensuite nos voyageurs à travers la Croatie dont ils baptisent le roi Budimir (3). Nous avons vu plus haut que la Croatie s'était convertie dès le VIIe siècle. Il y a évidemment dans le récit du chroniqueur une erreur analogue à celle que nous avons déjà signalée à propos de la prétendue conversion du roi Boris. La gloire des deux apôtres ne fit qu'augmenter après leur mort, et chaque peuple slave a tenu à honneur de participer aux bienfaits de leur apostolat. Le nombre des disciples qu'ils laissèrent après eux explique leur prodigieuse popularité. Il est du reste possible qu'ils aient prêché en Croatie durant leur voyage à travers ce pays. Les critiques croates aiment à voir un souvenir de leur pas-

(1) Transl , c VIII.

(2) *Vie de Const* , ch. XV.—C'est peut-être ce séjour chez Kocel qui a fait dire à la légende pannonienne que Méthode et Constantin furent appelés par ce prince.

(3) Raczki, *op. cit.*, p. 213. — Le manuscrit auquel se réfère M. Raczki se trouve à la bibliothèque du Vatican.



sage dans le nom de certaines bourgades (Kelemen. Klimen), où le culte de saint Clément, si cher à nos deux apôtres, apparaît dès les temps les plus reculés (1). Ils passèrent ensuite à Venise, où ils eurent à discuter contre le clergé latin, qui leur reprochait d'avoir introduit une langue nouvelle dans l'Église. Là, dit la légende slave, se réunirent contre eux évêques, prêtres et moines, comme des corbeaux contre un faucon (2), pour défendre l'hérésie des *trilingues*, c'est-à-dire de ceux qui n'admettaient dans la liturgie que les trois langues sacrées.

« Pourquoi, disaient-ils à Cyrille, as-tu fait des lettres aux Slaves et les enseignes-tu ces lettres que n'a inventées personne avant toi, ni les apôtres, ni le pape de Rome, ni le théologien Grégoire, ni Jérôme, ni Augustin? Nous, nous ne connaissons que trois langues avec lesquelles on peut louer Dieu : l'hébreu, le grec et le latin. » Le philosophe leur répondit : « La pluie du Seigneur ne tombe-t-elle pas sur tous également? Son soleil ne luit-il pas sur tous? Ne respirons-nous pas tous l'air? Comment n'avez-vous pas honte de n'admettre que trois langues et de vouloir que les trois autres soient sourdes et muettes? Dites-moi, faites-vous Dieu impuissant, comme ne pouvant pas donner cela, ou jaloux, comme ne le voulant pas? Mais nous savons qu'il y a plusieurs peuples qui savent

(1) Jagic, *Histoire de la littérature croate et serbe*, Agram 1867, p. 38.

(2) Cette comparaison se retrouve fréquemment dans la poésie populaire des Slaves, où le faucon joue un très grand rôle.



lire des livres et louer Dieu en leur langue, comme les Arméniens, les Perses, les Avazgues (?), les Ibères, les Sougdes (?), les Goths, les Obres (Avares), les Turcs, les Khazares, les Arabes, les Égyptiens, etc. »

Enfin les deux frères arrivèrent à Rome à la fin de l'année 867 ou au commencement de 868. Le pape Nicolas Ier, qui les avait appelés, venait de mourir le 13 décembre 867 (1).

(1) Anastase, *Vita Nicolai*, p. 217. — La légende pannonienne se trompe évidemment en faisant arriver les deux frères à Rome sous Nicolas Ier. Un témoignage formel à cet égard, c'est la lettre d'Anastase le bibliothécaire qui, en 875, écrit à Charles le Chauve : « Constantinus Philosophus, qui Romam sub venerabilis memoriæ Adriano juniori papa veniens, sancti Clementis corpus sedi suæ restituit. » — Ginzel codex, p. 44.

CHAPITRE V.

CYRILLE ET MÉTHODE A ROME. — MORT DE CYRILLE.

Nicolas I[er] eut un successeur digne de lui, Adrien II, consacré le 14 décembre 867. Il apprit l'arrivée de Constantin et de Méthode avec une joie d'autant plus vive qu'ils lui apportaient les reliques de l'un de ses prédécesseurs, le pape Clément. Il alla au-devant d'eux suivi d'une grande foule et reçut de leurs mains les reliques, auxquelles la foi du temps attribua de nombreux miracles (1). C'est alors sans doute qu'elles furent déposées dans l'église dite de Saint-Clément, sur le mont Celius, où elles reposent encore aujourd'hui avec celles de saint Ignace.

Adrien songea immédiatement à donner à l'œuvre de Constantin et de Méthode la sanction qui lui manquait encore. Mais dans quelle forme fut donnée cette

(1) Anastase, *Vita Adriani*.—Translat., c. IX. – *Vie de Const.*, XVII. — *Vie de saint Clément*, III.

sanction? Les divers documents sont peu d'accord sur ces détails, et force nous est bien de remplacer ici le récit par la discussion. Suivant la *Translatio* (1), le pape sacra Constantin et Méthode comme évêques; suivant la légende morave, Constantin par humilité refusa ce titre, *renuntians episcopatum*. L'expression de l'hagiographe est assez obscure. Peut-être veut-il dire que Constantin, par humilité, recula devant l'exercice des fonctions épiscopales. La question, du reste, est tout à fait secondaire, puisque la mort empêcha Constantin de se rendre dans le diocèse qui lui était confié. La vie de Constantin, celle de Méthode, celle de saint Clément se taisent également sur ce point; mais le martyrologe romain, à la date du 9 mars, honore formellement la mémoire des saints évêques de Moravie, Cyrille et Méthode (2). Ajoutons que l'ordre des Basiliens compte les deux frères comme évêques sur la liste de ses saints (3), et que l'Église de Moravie les cite comme ses premiers évêques (4).

Nous pouvons déterminer avec exactitude la date de cette consécration; elle eut lieu le 5 janvier 868, quarante jours avant la mort de Constantin, qui arriva le 8 février suivant (5).

Ce fut en consacrant Constantin que le Pape lui

(1) C. IX.
(2) *Martyr. Rom.* (Romæ 1845).
(3) Ind. sanctorum ordinis S. Basilii, ap. *Martyr. Rom.*, p. 371.
(4) Jean d'Olmütz, en 1380, écrit : « Beatissimi et gloriosissimi confessores Christi et episcopi Cyrillus et Methodius. »
(5) Translat., c. X. — La légende morave dit 50 jours.

imposa le nom de Cyrille, sous lequel il est connu dans la tradition et dans l'histoire(1). Ces changements de nom sont fréquents dans les annales ecclésiastiques et n'ont rien qui doive nous étonner. C'est ainsi que le pape Serge, en consacrant l'anglo-saxon Wilbrod, lui avait imposé le nom de Clément, que Grégoire donna à Winfried celui de Boniface (2).

Constantin était l'apôtre des Slaves, comme ils avaient été les apôtres de la Germanie. Ce ne fut pas sans dessein que le Pape choisit le nom d'un père de l'Église aussi célèbre que l'avait été, au ve siècle, saint Cyrille d'Alexandrie. Le nouvel évêque, comme le fait justement remarquer un historien (3), devait servir de lien entre le monde slave et le monde romain, comme le grand Cyrille avait fait entre Rome et la Grèce.

A côté de l'épiscopat slave il fallait instituer un clergé slave. Le Pape fit donc consacrer comme prêtres, diacres et sous-diacres plusieurs des disciples que les deux apôtres avaient amenés de la Moravie (4). Cette

(1) Transl., c. v.

(2) *Acta Sanctor. Ord. Benedict*, t. III. — Ottonis, *Vita Bonifacii*, apud Canisium, t. III, p. 377.

(3) La légende morave, c. VIII; bohême, c. v, et bulgare, c. III, supposent que Constantin se fit moine à Rome et prit alors le nom de Cyrille. Mais nous avons vu plus haut qu'il était entré dans la vie religieuse dès sa première jeunesse. On comprendrait peu d'ailleurs ce retour de Constantin à la vie monastique au moment où le titre d'évêque venait ouvrir une nouvelle carrière à son zèle apostolique. Enfin les paroles qu'il prononce avant de mourir prouvent qu'il était bien décidé à continuer son œuvre.

(4) Transl., c. IX. — *Vie de Méth*, VI. — *Vie de saint Clément*, c. II. — *Vie de Const.*, c. XVI.



consécration fut faite par Gaudrich, évêque de Velletri (1), et par l'évêque de Porto Formose, qui joua un certain rôle dans les négociations de la cour de Rome avec les Bulgares (2). Comme on sait, toute consécration exige le ministère de trois prélats, deux évêques et un archevêque : il est probable que le Pape remplit dans cette circonstance le rôle de l'archevêque. La question de la liturgie slave fit peu de difficulté. Le Pape, qui en comprenait tout l'intérêt, se montra très-conciliant, malgré les résistances que cette innovation rencontra dans le clergé romain (3). Il exigea des deux frères une adhésion complète à la doctrine de l'Église (4), approuva leur traduction des Écritures et autorisa l'emploi de cette traduction dans la liturgie (5). Suivant la vie de Constantin, il en déposa un exemplaire dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, et autorisa, à Rome même, la célébration du service divin en langue slave. Cyrille le célébra,

(1) Certains historiens veulent que la consécration de Constantin ait eu lieu le 5 janvier 868, quelques jours à peine après l'arrivée des deux frères à Rome. Cela est d'autant moins vraisemblable que, d'après Anastase (Muratori, scriptores rerum. Ital., III, 1 et sq.), à l'avénement d'Adrien (le 14 décembre 867) l'évêque Formose était encore en Bulgarie auprès du roi Boris. Il est donc presque impossible qu'il ait pu se trouver à Rome le 5 janvier 868.

(2) *Vie de Const*, XVI. — Anast., *Vita Adriani*, p. 437.

(3) *Vie de Méth*, VI. — *Leg. morav.*, c. VII.

(4) Voyez la lettre du pape Jean VIII à Méthode en 879.—Lettre du même à Svatopluk — Ginzel, Codex, p. 58-59 —Ces lettres sont traduites plus loin.

(5) *Legend. mor.*, c. VII. — *Vie de saint Clément*, c. III. — *Vie de Méth.*, c. VI — *Vie de Const.*, c. VII.

assisté par l'évêque Arsène et le bibliothécaire Anastase, dans les églises de Saint-Paul-Hors-des-Murs, de Saint-André et de Sainte-Pétronille. Peut-être le Pape avait-il fait constater par des prêtres dalmates ou croates l'orthodoxie de cette traduction (1).

Ainsi, tout réussissait au gré des deux apôtres : il ne leur restait qu'à retourner chez les Moraves pour leur apprendre l'heureuse issue de leur voyage, et pour exercer au milieu d'eux leur nouveau ministère. Mais la Providence en avait décidé autrement. Cyrille ne devait pas revoir le pays auquel il avait rendu de si grands services. Suivant la légende morave, il eut comme un pressentiment de sa fin (2). Il revêtit l'habit monacal et attendit paisiblement la mort en s'entretenant avec Méthode de l'œuvre commune qu'ils avaient si bien commencée. « Mon frère, lui disait-il, nous avons été jusqu'ici comme deux bœufs attelés à une

(1) *Vie de Const.*, c. XVII.

(2) Ch. III. — La maladie de Cyrille parait avoir été fort courte ; elle fut le résultat de ses nombreuses fatigues et de ses longs voyages. Pendant son séjour à Rome, il dut s'y faire de nombreuses relations ; c'est alors qu'il se lia notamment avec Anastase le bibliothécaire, qui nous a laissé sur son compte de si importants témoignages ; citons celui-ci : « Vir magnus et apostolicæ vitæ præceptor, Constantinus philosophus, qui Romam sub venerabilis memoriæ Adriano juniori papa veniens, S. Clementis corpus sedi suæ restituit. . quique totum codicem sæpe memorati..... patris (Denys l'Aréopagite) memoriæ commendabat, solitus erat dicere..... » (Ginzel, Cod., p. 44). Ce *solitus erat dicere* prouve qu'Anastase eut de fréquentes relations avec Constantin. L'éloge que Constantin faisait de saint Denis l'Aréopagite montre que ses missions ne lui avaient pas fait négliger l'étude des théologiens et des Pères de l'Église.

même charrue : je termine ma vie et je tombe au milieu du sillon. Tu aimes, je le sais, ton monastère du mont Olympe : mais par amour de la solitude n'abandonne pas une entreprise qui assurera mieux ton salut (1). »

Puis, sentant venir l'heure suprême, il prononça la prière suivante, pieusement recueillie par son biographe et dont voici la traduction littérale :

« Dieu, qui as créé tous les ordres angéliques et les forces innombrables, qui as étendu les cieux et fondé la terre, qui as amené tous les êtres du néant à la vie, qui écoutes toujours ceux qui font ta volonté, te craignent et obéissent à tes commandements, exauce mes prières et défends ce troupeau fidèle auquel tu avais préposé ton serviteur, quoique indigne; sauve-le de la méchanceté des impies et des païens qui s'élèvent contre toi. Anéantis l'hérésie des trilingues; augmente ton église, confirme-la dans l'esprit de foi et d'unité; car c'est toi qui nous a appelés, quoique indignes, à la prédication de ton Évangile. Je te rends ceux que tu m'as confiés : protége-les de ta forte droite, couvre-les de ton aile, afin que chacun loue et glorifie ton nom; » puis il s'écria : « Béni soit Dieu qui ne nous donnera pas en captivité aux mains de nos ennemis, mais brisera leurs piéges et nous sauvera du péril, » et il expira à l'âge de 42 ans, le 14 février 869 (2). Les deux

(1) *Vie de Méth.*, VII.

(2) Le 14e jour de février de la 2e indiction, l'an 6377 de la création du monde (6377 — 5508 = 869). — *Vie de Const.*, XVIII.

frères étaient restés plus d'un an à Rome : ce n'était pas trop de temps, si l'on songe à l'enquête qu'Adrien avait dû ouvrir avant de prendre une décision en faveur de Constantin et de la Moravie.

Le Pape fut vivement affligé de cette mort inattendue. Il ordonna que l'on fît à Cyrille des funérailles aussi solennelles que celles des pontifes romains (1). Quand elles furent achevées, Méthode réclama le corps de son frère : conformément au désir de leur mère, il voulait l'emmener au monastère où ils avaient jadis vécu (2). Adrien II accueillit cette demande avec bienveillance; mais le clergé et le peuple s'opposèrent à ce qu'on leur enlevât les reliques du saint apôtre, et supplièrent le Pape de le faire déposer dans une des églises de Rome. Le Pape se rendit à leurs prières et donna l'ordre d'enterrer Cyrille dans l'église de Saint-Pierre, dans le tombeau qu'il avait préparé pour lui-même. Méthode, forcé de renoncer à son premier projet, obtint du moins que le corps de son frère fût déposé dans l'église de Saint-Clément, près de ces reliques qu'ils avaient naguère découvertes et qui les avaient accompagnés à travers leur long pèlerinage. Cyrille fut donc enterré dans une chapelle à droite de l'autel, et, dit la légende, de nombreux miracles attestèrent la sainteté du pieux évêque (3). Au XIVe siècle cette

(1) Transl., c. X. — *Vie de Const.*, XVII.

(2) Transl., XI. — *Vie de Const.*, ibid.

(3) Transl., c. XI, XII — *Vie de Const.*, XXXVI — Lég. mor., XII. — *Vie de saint Clem.*, III — A cette narration si simple et si naturelle la légende morave a substitué tout un récit merveilleux. — Voyez le codex de Ginzel, p. 17.

chapelle portait encore le nom de St-Cyrille (1). Peu à peu ce nom s'oublia, et rien n'indique aujourd'hui au pèlerin slave la place où repose le grand apôtre de sa race.

Mais qu'importe un monument visible à ceux qui, comme Cyrille, ont su laisser dans la mémoire d'un peuple entier un souvenir impérissable! Dix siècles ont passé depuis sa mort, et son œuvre, tant attaquée, malgré les Allemands, malgré les Magyars, n'a fait que grandir et se développer. Tout nouveau chrétien parmi les Slaves a été pour Cyrille un nouveau disciple.

A mesure que la race slave s'étendait vers l'Orient, elle emportait avec elle le nom de son courageux et infatigable initiateur. Le schisme byzantin respecta la gloire de Cyrille et l'accapara : aujourd'hui encore catholiques et orthodoxes lui rendent un culte égal. A prendre Cyrille même au point de vue purement philosophique, certes ce ne fut pas un génie ordinaire ; posséder les langues de peuples aussi différents que les Grecs, les Slaves, les Arabes, les Khazares et les Romains, briller au premier rang parmi les théologiens de Byzance créer d'un coup l'alphabet et la littérature sacrée d'un peuple, combien d'hommes pourraient se glorifier de mérites si divers joints à un zèle aussi ardent pour les intérêts les plus élevés de l'humanité! Dès le lendemain de la mort de Cyrille, la postérité lui rendit justice en lui donnant les glorieux surnoms de

(1) Manuscrit du Vatican cité par M Raczki.

Philosophe et de Maître de la vie apostolique (1). Dans l'Europe orientale il est aussi populaire qu'il est peu connu dans notre Europe occidentale. Pour que les Slaves l'oubliassent, il leur faudrait oublier non-seulement leur histoire, mais aussi leur alphabet, qui encore aujourd'hui s'appelle la Cyrillica.

(1) Anast. biblioth., ap. Ginzel, Cod., p. 43-44 —Cf. *Acta SS. Mart.*, p. 17, et les diverses légendes. — Ce nom de philosophe veut quelquefois dire moine au moyen âge ; mais il a évidemment un autre sens chez les biographes de Cyrille.

CHAPITRE VI.

MÉTHODE ARCHEVÊQUE DE MORAVIE ET DE PANNONIE.— PREMIÈRES LUTTES AVEC LE CLERGÉ ALLEMAND.

L'apostolat de Cyrille et de Méthode est un fait sans exemple dans l'histoire : jamais on ne rencontra pareille communauté de vocation et de dévoûment.

Nul ne pouvait mieux recueillir l'héritage de Cyrille que le frère qui l'avait accompagné en des régions si lointaines, et qui avec une si touchante humilité avait abdiqué toute initiative entre ses mains. Mais la tâche de Méthode sera bien rude désormais : les obstacles naîtront en foule sous ses pas, et il lui faudra lutter sans relâche dans cette seconde partie de sa carrière.

Kocel, le prince pannonien, priait le Pape de lui envoyer Méthode pour affermir son peuple dans la foi (1); et sans doute aussi pour introduire chez lui la

(1) *Vie de Méth.*, c. VIII.

liturgie slave; le pape accéda à cette prière. Il avait déjà sacré Méthode comme évêque avec son frère, il lui assigna pour diocèse tous les pays slaves (1). C'est ainsi que Grégoire II avait jadis assigné toute l'Allemagne à l'évêque de Mayence.

Il lui donna en même temps pour Kocel et Rastiz une lettre dont l'original ne nous est pas parvenu. Nous en avons une traduction slave dans la vie de Méthode. Aucun argument sérieux ne peut être invoqué contre l'authenticité de ce document important (2). Il ne sera donc pas sans intérêt de le reproduire :

« Adrien, évêque et serviteur de Dieu à Svatopluk (3), à Rostislav et à Kocel. »

« Gloire à Dieu dans les cieux, et sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté. Nous avons appris sur votre compte des choses spirituelles que nous désirions

(1) C'est ainsi qu'on peut interpréter les paroles du pape dans la *Vie de Méthode*. — « I rece apostolik : ne tebi edinomu tokmo, no i vsiem stranam tem slovenskym sliu i ucitela ot Boga i ot svatago apostola Petra » — Et le pape dit : « Ce n'est pas à toi seulement (à Kocel), mais à tous les pays slaves que j'envoie un précepteur de la part de Dieu et de la part du saint apôtre Pierre. » — Ce peuple slave, c'est évidemment celui de la Pannonie et de la Moravie ; il n'est pas question des Slaves que le pape ne connaissait pas (Russes, Polonais), ou de ceux qui avaient déjà une organisation religieuse (Serbes, Bulgares).

(2) L'auteur de la *Vie de Méthode* a évidemment copié ou traduit la lettre d'Adrien. Car dans cette lettre 1° il est question de la découverte des restes de saint Clément, complétement ignorée par l'hagiographe; 2° l'auteur, dans le cours de son récit, § 6, prétend que Nicolas a sacré Cyrille et Méthode, tandis qu'il résulte du texte même de la lettre que ce fut le pape Adrien.

(3) Certains textes ne portent pas le nom de Svatopluk.

avec ardeur et avec prières pour votre salut, à savoir que Dieu a excité vos cœurs à le chercher et vous a montré qu'il convient de le servir, non-seulement par la foi, mais par les bonnes œuvres : car la foi sans les œuvres est chose morte, et ceux-là se trompent qui pensent connaître Dieu et s'éloignent de lui par leurs œuvres.

» Vous avez demandé un précepteur, non-seulement à notre siége épiscopal, mais au glorieux empereur Michel, et il vous a envoyé, à notre défaut, le bienheureux Constantin, le philosophe, avec son frère. Ceux-ci connaissant les droits du Saint-Siége apostolique sur votre pays n'ont rien fait contre les canons, mais ils sont venus nous trouver, apportant les reliques de saint Clément.

» Pour nous, rempli d'une triple joie, nous avons résolu après y avoir réfléchi d'envoyer dans votre pays Méthode, notre fils, consacrant avec ses disciples cet homme parfait d'intelligence et orthodoxe, afin que, suivant votre désir, il vous instruisît, interprétant les livres sacrés en votre langue, ainsi que tous les offices ecclésiastiques et la messe, la liturgie et le baptême, ainsi que Constantin, le philosophe, l'a commencé par la grâce de Dieu et les prières de saint Clément. Si quelque autre peut vous instruire d'une façon digne et orthodoxe, que son œuvre soit sanctifiée et bénie par Dieu et par nous et par toute l'Église catholique et apostolique, afin que vous vous habituiez aisément aux préceptes divins. Seulement gardez la coutume à la messe de lire d'abord l'épître et l'évangile

en latin puis en slave, afin que s'accomplisse la parole de l'Écriture : « Que tous les peuples louent le Seigneur (1) ; » et ailleurs : « Tous disaient en des langues diverses les grandeurs de Dieu, ainsi que l'Esprit-Saint le leur inspirait (2). » Si quelqu'un des docteurs que je vous envoie ou des disciples détournant ses oreilles de la vérité ose vous enseigner autre chose, en blâmant les lettres de votre langue, qu'il soit excommunié, qu'il soit livré au jugement de l'Église, jusqu'à ce qu'il se soit corrigé : car se sont des loups et non des brebis qu'il faut reconnaître à leurs fruits et dont il faut se défier (3). Pour vous, très-chers fils, écoutez les préceptes de Dieu, et ne rejetez pas les préceptes de l'Église, afin que l'on vous trouve de vrais adorateurs de Dieu notre Père céleste et de tous les saints. Amen (4). »

Cette lettre fut écrite après la mort de Cyrille, arrivée en février 869, avant le printemps de 870, où Rastiz fut détrôné par son neveu, ainsi qu'on le verra plus loin.

Méthode, muni de ce précieux document, se rendit chez Kocel qui l'accueillit avec de grands honneurs (5).

Sur ces entrefaites des démêlés se produisirent entre Michel (Boris), roi de Bulgarie, et la cour de Rome. Le Pape n'ayant point accordé à ce prince le métropolitain qu'il lui demandait, il s'était rapproché

(1) Psaume 116, 1.
(2) Act. apost., 2, 4, 11.
(3) Mat, VII, 15, 16.
(4) Cette lettre était connue de Nestor ; il en cite des fragments sous la date de 898.
(5) *Vie de Méth.*, VII.

de Constantinople et avait prié l'empereur Basile le Macédonien de lui envoyer un patriarche (1). La Bulgarie, sans entrer dans un schisme qui n'était pas encore consommé, échappait à l'action directe de la cour de Rome. Cet échec devait accroître la sollicitude du Pape pour les intérêts religieux de la Moravie.

Les tentatives de Rastiz pour émanciper l'Église morave avaient sans doute éveillé l'attention du clergé allemand.

Dès le commencement de l'année 868 un concile germanique s'était réuni à Worms (2), à l'occasion des démêlés de Rome avec Constantinople. Un des actes de ce concile fut de renouveler une disposition du concile tenu à Mayence en 813 (3), en vertu de laquelle un prêtre étranger à un diocèse ne pouvait y remplir aucune fonction ecclésiastique sans l'autorisation de l'évêque diocésain.

En cas de désobéissance, le délinquant devait être interdit jusqu'à ce qu'un concile eût prononcé en dernier ressort. Cette disposition s'appliquait évidemment à Cyrille et à Méthode, qui avaient cru pouvoir, sans autorisation préalable, commencer leurs prédications dans un pays qui n'était pas encore érigé en diocèse indépendant.

Le clergé allemand protestait ainsi, autant qu'il était

(1) *Vita Hadr.*, p. 437-438.

(2) Mansi xv, 879. Canon LXII : De episcopis et de presbyteris vagantibus.

(3) Mansi xiv, 71. Canon XXII : De clericis vagis, seu de acephalis, etc.

en lui, contre les vues et les tendances de Rastiz, et, chose remarquable, cette protestation fut suivie de près par une déclaration de guerre de Louis-le-Germanique contre le prince morave (1) La lutte se prolongea avec des succès divers pendant plus d'une année (868-869). Les circonstances, on le voit, étaient peu favorables en Moravie au développement de l'œuvre pacifique de Méthode, qui dut prolonger son séjour chez les Slaves de Pannonie en attendant le rétablissement de la paix en Moravie.

Kocel s'était décidé à imiter l'exemple de Rastiz et à créer dans ses États une Église indépendante du clergé allemand. Il envoya Méthode à Rome avec douze ecclésiastiques (2). Il devait prier le pape de relever le siége épiscopal de saint Andronique. Cet Andronique, dont le nom nous est connu par un passage de saint Paul, avait été un des compagnons du grand Apôtre; mais la tradition en faisait un des soixante-dix disciples de Jésus-Christ, et voulait qu'il eût été le premier évêque de Sirmium, en Pannonie. C'est ce que nous attestent Hésychius, le *chronicon pascale*, et la chronique de Nestor (3). Cet évêché (s'il a existé) avait disparu au milieu des invasions des Avares. Charlemagne, après avoir détruit leur puissance, avait assigné la Pan-

(1) Hincmar, ad ann. 869 (Pertz, I, 412). — Ann. fuld., ad ann. 869 (Pertz, I, 381).

(2) *Vie de Méth.*, VIII.

(3) Hesych., *vita Clem.*, ap. Farlati. Illyricum sacrum. II, 83. — Chron. Pasc., éd. Ducange, p. 427. — Nestor, ch. XX, éd. Bielowski. — Assemani, *Kal. eccl. univers.*, t. VI. p. 535.

nonie inférieure à l'évêché de Salzbourg, la Pannonie supérieure à celui de Passau (1).

La cour de Rome avait ratifié ce partage ; mais, en présence des relations nouvelles de l'Église bulgare avec Constantinople, elle comprit tout l'intérêt qu'elle aurait à se rattacher immédiatement la grande province de Pannonie, voisine de la Moravie. Le rétablissement du siége de saint Andronique offrait au Pape un moyen naturel d'arriver à ce but sans trop blesser les susceptibilités du clergé allemand. Quelles étaient les limites du nouveau diocèse? Il nous est impossible de les déterminer d'une manière précise. Il est probable qu'il comprenait tous les pays slaves, sauf ceux qui avaient déjà un évêché, comme la Croatie et la Bulgarie (2). En effet, les documents donnent à Méthode tantôt le titre d'évêque de Pannonie, tantôt celui d'évêque de Moravie (3). Quel était le siége du nouvel

(1) Pertz, XI, 9.

(2) La Croatie se rattachait à la métropole de Salone. En 530 figure au concile métropolitain de Salone un évêque de Sisek, appelé Jean. Farlati (Illyric sac., t. II, 163).

Quant à la Serbie, elle relevait du métropolitain de Pannonie, comme le prouve une lettre de Jean VIII à Muntimir, duc de Slavonie, sous la date de 874 : « Admonemus te ut ad Pannoniensem reverti studeas Ecclesiam. » — Timo., *Imago antiquæ Hungariæ*, l. II, c. XVI, p. 143.

(3) Il est appelé évêque de Pannonie : 1° dans une lettre de Jean VIII en 879 (Ginzel, Codex, p. 58) ; 2° *Vie de Méth.*, VIII ; 3° *Vie de Const.*, XIX ; 4° Nestor, *Chron.*, ch. XX ; 5° *Vie de saint Clém.*, II, III.

Il est appelé évêque de Moravie : 1° par Jean VIII (lettre à Svatopluk, en 886) ; 2° par un calendrier slave du XIe siècle, dont le manuscrit est au Vatican (ap. Raczki, p. 261) ; 3° par la légende mo-

évêché? Il n'est plus question de Sirmium depuis les invasions des Avares. Cette ville d'ailleurs appartenait alors à la Bulgarie. Une autre résidence fut assignée à Méthode? Nous l'ignorons. Peut-être n'en eut-il aucune, sa mission l'obligeant à voyager sans cesse à travers l'immense étendue de son diocèse.

Méthode se disposait sans doute à retourner en Moravie, lorsqu'il apprit la chute de Rastiz. Trahi par son neveu Svatopluk, qui aspirait à s'emparer de la Moravie toute entière, il était tombé entre les mains de Louis le Germanique, qui l'avait jeté dans un monastère après lui avoir fait crever les yeux. Carloman, fils de Louis, avait envahi la Moravie, s'était emparé des villes, des forteresses, des trésors du prince morave, et avait imposé au pays conquis des gouverneurs allemands (1). Svatopluk avait succédé à son oncle, mais n'était plus qu'un simple vassal de l'empire germanique. Forcé par les circonstances de rester en Pannonie, Méthode s'occupa d'y propager la liturgie slave. Elle fut accueillie avec transport par les populations, qui abandonnèrent aussitôt la liturgie romaine. L'évêque allemand de Salzbourg, Richbald, qui se trouvait alors en Pannonie, quitta immédiatement cette pro-

rave; 4° par une vieille légende slave. Voyez Schaf., *Pamatki drevniho pism. Jihoslov.*, p. 67.

(1) Voyez, pour les détails, Palacky : Deje ceske.—*Hist. de Bohême*, p. 127 et sq de l'édition allemande. — Luden, *Hist. d'Allemagne*. — Dudik : Mährens Allgem. Geschichte. — Pour les sources : Ann. Fuld., ad ann. 870.—Regino: Ann. alam. et Xantenses, ad ann. 870, ap. Pertz.

vince pour protester contre une innovation qui l'indignait hautement (1). Cette retraite de Richbald peut être considérée comme la déclaration de guerre du clergé allemand. Ni l'évêque de Passau, ni celui de Salzbourg ne voulaient reconnaître Méthode comme évêque de Pannonie; ils réclamaient sur l'ancien diocèse de saint Andronique un droit de prescription (2). Ils citèrent Méthode à comparaître devant eux et lui demandèrent compte de ce qu'ils regardaient comme une usurpation. Méthode répondait que la province où il évangélisait relevait directement du Saint-Siége. Il leur reprocha même de vouloir entraver par *avarice* (radi lakomstva) la prédication de la parole divine. Ce reproche se comprend. Les évêques allemands n'avaient pas au maintien de leurs droits sur les pays en litige un intérêt purement spirituel. Il ne faut pas oublier qu'à l'époque dont il s'agit les dîmes formaient la meilleure partie des revenus du clergé. Plus le diocèse était vaste, plus ces revenus étaient considérables. Il ne paraît pas que la question de liturgie slave ait été agitée dans ce débat. Le tribunal devant lequel Méthode avait à se justifier goûta peu ses raisons, et, profitant de la ruine de la Moravie et de la faiblesse de

(1) *Vie de Méth.*, VIII, IX. — Cf. Anonym., *de Conv. Carant.*, apud Kopitar, *Glag. Clozian.*, p. LXXV. — Ginzel, Codex, p. 55. — Cf. excerptum ex libello *de Conv. Carant.*, ap. Wattenbach. — Beiträge zur Geschichte der Christ. Kirche in Mähren (Vienne 1849): « Supervenit quidam Sclavus ab Histriæ et Dalmatiæ partibus, nomine Methodius, qui adinvenit sclavicas litteras et sclavice celebravit divinum officium et vilescere fecit latinum. »

(2) *Vie de Méth.*, X.



Kocel, il envoya Méthode en Souabe, dit la légende (1), c'est-à-dire sans doute dans quelque monastère de l'Allemagne, où il resta deux ans et demi. Cet événement n'est rapporté que par une seule légende, l'une des plus graves que nous ayons. Deux choses la rendent fort vraisemblable; d'abord les circonstances politiques alors si favorables à l'Allemagne, et, en second lieu, le silence que gardent tous les documents sur Méthode pendant les deux années qui suivent cette époque.

(1) Swaby : c'est le nom que les Slaves donnent souvent à l'Allemagne du Sud. — *Vie de Méth*, x.

CHAPITRE VII.

RETOUR DE MÉTHODE EN MORAVIE. — SUITE DE LA LUTTE CONTRE LE CLERGÉ ALLEMAND. — BAPTÊME DU DUC DE BOHÊME.

Svatopluk avait été mal récompensé de sa trahison. La Moravie était tombée aux mains des Allemands, et Carloman, comptant peu sur la fidélité intéressée du prince morave, le gardait en captivité (1). Mais les Moraves supportaient avec impatience le joug germanique. Ils mirent à leur tête un parent de Svatopluk, le prêtre Slavomir, et s'insurgèrent contre leurs dominateurs. Carloman crut conjurer le danger en relâchant son prisonnier et en lui confiant le commandement d'une armée. Svatopluk poursuivit les Moraves jusque sous les remparts de leur capitale (Velehrad ?), y entra

(1) Ann. Fuld., ad. ann. 871.

comme pour négocier, en ressortit à la tête des troupes moraves et mit en pleine déroute les Allemands, qui ne s'attendaient pas à cette nouvelle trahison (1). Cet exploit audacieux réconcilia Svatopluk avec sa nation, et il succéda sans obstacle à son glorieux oncle Rastiz. La victoire resta fidèle à ses drapeaux, et Carloman, menacé jusque dans ses États, se décida à demander la paix (872). Cette fois l'indépendance de la Moravie était assurée. Elle fut reconnue par les Allemands au traité de Forcheim en 874 (2). Mais l'énergique soutien de Méthode, le pape Adrien II, était mort à la fin de 872 sans avoir peut-être eu connaissance des tribulations qui étaient venues assaillir l'évêque de Pannonie; sans avoir pu, en tout cas, lui prêter un secours efficace. Il eut pour successeur Jean VIII. La querelle de Méthode et des évêques allemands dut être l'une des premières préoccupations du nouveau pontife. Son avénement est de l'année 872; en 873, nous voyons le clergé allemand publier, pour le maintien de ses droits, le mémoire anonyme intitulé : *Anonymi Salsburgiensis historia conversionis Carantaneorum* (3). Ce *factum*, très-précieux au point de vue

(1) Palacky, p. 140, 142.— Ann. Fuld., ann. Xant., ad ann. 872, ap. Pertz, I, 496. — Dudik, *op. cit.*

(2) Hincmar, ap. Pertz, I, 496.

(3) Ce morceau se trouve dans Ginzel, Cod., p. 46 et sq., et dans Kopitar, *Glag Cloz.*, LXXV. L'auteur en indique lui-même la date. Il déclare qu'il écrit 75 ans après l'annexion de la Pannonie à l'évêché de Salzbourg, qui eut lieu en 798. Le document est antérieur au 21 avril. Il parle de l'évêque de Salzbourg, Adalvin, comme d'une personne encore vivante : or Adalvin mourut le 21 avril 873.



historique, rappelle la conversion des Slaves Carentins par le clergé allemand, puis les droits concédés par Charlemagne à l'évêché de Salzbourg sur les pays que ce prince avait enlevés aux Avares, la série des quatre évêques Arno, Adalram, Luitprand et Adalvin, qui ont déjà joui de ces droits et qui ont développé le christianisme dans ces contrées ; enfin l'usurpation de Méthode venant importer la liturgie slave et empiéter sur un terrain qui ne lui appartenait pas.

Le nouveau Pape ne s'estima pas suffisamment éclairé sur ce grave différent et résolut de faire une enquête spéciale dans les pays en litige. Paul, évêque d'Ancône, fut chargé de cette enquête. Il nous reste sur la mission de l'évêque d'Ancône un fragment intitulé : *Commonitorium Paulo episcopo fungenti legatione in Germaniam et Pannoniam* (1). Le Pape y rappelle les anciens droits du Saint-Siége sur l'*Illyricum*, et déclare que l'Église ne peut admettre contre elle la prescription, attendu qu'elle n'a pour se défendre que des armes spirituelles. Dans une lettre qu'il adresse, vers la même époque, à Louis, roi de Germanie, le Pape soutient la même théorie et rappelle que la loi civile des Romains elle-même n'admettait contre l'Église qu'une prescription de cent ans (2). Ce

(1) Ce fragment se trouve dans Mansi, XVII, 264.— M. Wattenbach en a découvert une copie à la bibliothèque impériale de Vienne et l'a publié dans ses *Beitræge...*, p. 48. M. Raczki l'a retrouvé également à la bibliothèque du Vatican (Cod., chart 4886).

(2) Erben, *Regesta Moraviæ et Bohemiæ*, p. 15 et sq. — Cf. corpus juris civilis, Nov. Just, IX. — Un double manuscrit de la lettre de Jean VIII se trouve à Olmütz et à Rome.

dernier argument était sans réplique; car, en se fondant sur le titre qu'il tenait de Charlemagne, l'épiscopat germanique ne pouvait alléguer qu'une possession de soixante-quinze ans.

Sur ces entrefaites, l'évêque de Salzbourg, Adalvin, mourut : sa mort dut rendre les négociations plus faciles. Son successeur, Théotmar, ne reçut sans doute le titre d'évêque qu'à la condition de renoncer aux prétentions d'Adalvin. Le silence des historiens sur l'évêque de Passau nous permet de supposer qu'il se soumit aussi à la décision du Pape. Cette soumission du reste ne fut pas de longue durée.

Les Moraves n'eurent pas plus tôt reconquis leur indépendance qu'ils chassèrent les prêtres allemands revenus dans leur pays à la faveur des derniers troubles, et prièrent le Pape de leur renvoyer Méthode. Jean VIII dut menacer les Allemands de l'interdit pontifical, s'ils ne mettaient point en liberté le métropolitain de la Moravie : ils cédèrent et Méthode sortit enfin de prison [873?] (1), mais pour aller engager de nouvelles luttes et soutenir de nouvelles épreuves.

Il se dirigea d'abord vers la Pannonie, où Kocel l'accueillit avec la même sympathie qu'autrefois, malgré les menaces de Louis (2). Malheureusement il ne tarda pas à mourir. Car en 874 nous voyons un comte allemand, Gozwin, occuper le pays où il régnait aux environs du lac Balaton, et l'évêque de Salzbourg consacrer,

(1) *Vie de Méth.*, ch. x.
(2) *Vie de Méth*, x.

dans la ville de Petov, une église élevée par le comte Gozwin (1). Méthode avait donc dû quitter encore une fois cette province. Il ne faut pas oublier que la Pannonie avait été tributaire des Francs depuis que Charlemagne l'avait affranchie du joug des Avares. Kocel n'avait succédé à son père, le slave Privina, qu'avec l'agrément de Louis le Germanique. Il n'est donc pas étonnant qu'un Allemand, le comte Gozwin, lui ait été donné comme successeur. L'archevêque de Salzbourg avait profité des circonstances pour revendiquer ses droits. Méthode ne se souciait sans doute pas d'entamer une lutte nouvelle avec l'évêque de Salzbourg; d'ailleurs il était attendu par les Moraves. Il partit donc pour la Moravie (2). Sur ces entrefaites, le Pape adressait une lettre à Carloman pour l'inviter à laisser Méthode remplir librement dans son évêché de Pannonie les fonctions qui lui avaient été confiées par le Saint-Siége (3).

A la même époque il adressait une autre lettre au duc de Slavonie Muntimir, pour lui rappeler qu'il ne devait reconnaître d'autre autorité spirituelle que celle de l'évêque de Pannonie (4).

Malheureusement Jean VIII n'avait pas en matière

(1) Auctuarium Garstense, ap. Pertz, IX, 565. — Annales sancti Rudberti Salisburg.

(2) Anonym., *de Convers. Carant*, ap Wattenbach, Beiträge, p. 50 (d'après un manuscrit de la bibliothèque impériale de Vienne). — Ginzel, Cod., p. 60.

(3) Boczek, I, 36. — Erben, I, 16.— Ginzel, Cod., p. 57.

(4) Nous avons parlé plus haut de cette lettre.

de liturgie des idées aussi libérales que son prédécesseur. Il était de ceux qui n'admettaient que l'usage des trois langues hébraïque, grecque et latine. Il avait tenu tête au clergé allemand pour maintenir les prérogatives territoriales du siége de Rome ; mais il avait prêté l'oreille à ses récriminations contre l'emploi d'un idiome barbare dans la liturgie catholique. En confiant à l'évêque Paul la mission dont nous parlions tout à l'heure, il lui avait remis une lettre qui interdisait sans condition la célébration des offices en langue slave (1). Il espérait par cette interdiction se réconcilier avec le clergé germanique qu'il avait blessé dans la question de juridiction.

Méthode dut évidemment recevoir la défense du Souverain Pontife. Il est difficile de croire qu'elle ne lui soit point parvenue. Ses ennemis n'avaient aucun intérêt à détourner un document qui consacrait leur triomphe sur un point essentiel, et l'évêque Paul, en supposant qu'il ne se soit point abouché directement avec Méthode, avait sans doute mille moyens de lui transmettre les ordres du Pape. Cependant c'est un fait constant que pendant plusieurs années encore, Méthode continua à pratiquer la liturgie slave. Etait-ce un défi jeté à l'autorité pontificale ? On ne peut le supposer : les relations de Méthode avec le Saint-Siége avaient toujours été celles d'un obéissant et dévoué serviteur.

(1) Cette lettre n'existe plus, mais il en est question dans une autre lettre du pape Jean VIII du 14 juillet 879. — Voyez Ginzel, Codex, p. 58.

Peut-être ne vit-il dans le bref pontifical qu'une machination de ses ennemis. Peut-être pensa-t-il qu'on avait surpris la bonne foi du Pape? Peut-être obtint-il du légat un délai ? C'est l'hypothèse la plus probable. Sinon quel argument n'aurait-il pas fourni contre lui à ses ennemis allemands?

D'ailleurs, en cessant brusquement une tradition suivie depuis plusieurs années, Méthode aurait gravement compromis les intérêts auxquels il avait voué sa vie tout entière. Obliger le peuple à désapprendre ce culte qu'il avait accueilli avec tant d'enthousiasme, c'était renoncer à tous les fruits d'un long et laborieux apostolat; c'était perdre en un jour l'œuvre de dix ans.

Quelle que fut l'humilité de Méthode, il ne pouvait, on le comprend, se résigner tout à coup à un pareil sacrifice. Il est probable qu'il voulut, avant de rien changer, en appeler au Pape mieux informé, et qu'il lui écrivit pour demander quelque délai ou présenter sa justification. Aucune de ses biographies n'éclaircit ce point obscur.

On peut encore admettre, pour expliquer la désobéissance apparente de Méthode, que le Pape, après avoir donné pour la forme une certaine satisfaction au clergé allemand, n'insista point sur l'exécution immédiate des ordres contenus dans sa lettre. D'ailleurs de graves préoccupations appelaient alors son attention.

Les invasions des Sarrasins, le couronnement de Charles le Chauve, la mort d'Ignace, patriarche de Constantinople (878), remplacé par Photius, pouvaient

faire oublier à Jean VIII la question bien secondaire de la langue liturgique en Moravie (1).

La conduite de Méthode dans son diocèse était d'ailleurs exemplaire : il prêchait et priait, et chaque jour amenait de nouvelles conversions chez les Slaves, qui avaient jusque-là résisté au christianisme (2). La dignité d'évêque ajoutait à ses paroles une nouvelle autorité : ceux-là même qui autrefois avaient dédaigné l'humble missionnaire courbaient la tête devant le métropolitain que Rome leur avait envoyé. Le nombre de ses disciples augmentait ; quelques-uns d'entre eux ont laissé leur nom à la postérité, et nous les retrouverons, après la mort du maître, fidèles à ses enseignements et continuateurs dévoués de son œuvre. Tels sont le bulgare Clément, qui sans doute avait suivi les deux apôtres lors de leur premier voyage, le morave Gorazd (3), Angelar, Sava et Naum (4).

L'action et la renommée de Méthode s'étendaient chaque jour. Elles gagnaient aussi la Bohême, cette sœur de la Moravie, entrée depuis peu dans une alliance intime avec Svatopluk (5). Le christianisme y avait pénétré pour la première fois en 845 (6). A ce moment y régnait le prince Borivoï. Suivant une tradition con-

(1) Mansi, XVII, 243, 247,

(2) *Vita Clem.*, IV, V. — Lég. mor., VIII. — *Vie de Méth.*, X.

(3) *Vie de Méth.*, XVII.

(4) Légende de saint Clément, ap. Schaf. Pamatky, LVII. — *Vie de Méth.*, ch. XVII. — *Vie de saint Clément*, II, IX, XII, XV.

(5) Ann. Fuld., ad ann. 871, 872.

(6) Voyez, *supra*, ch. II.

servée à la fois par la légende morave et par la chronique tchèque de Dalemil (1), le prince bohémien était venu à la cour de Svatopluk; celui-ci refusa d'admettre un païen à sa table et l'invita à s'asseoir par terre, comme les chiens. Borivoï, humilié de cet affront,

(1) Ginzel, Codex, c. xiv, p. 18. — Chronique de Cosmas, script. rer. Bohem, p. 25-35 (Prague, 1783). — Chronika Dalemilova, éd Hanka. Le récit de Dalemil est curieux dans sa naïveté. Le voici :

« Svatopluk était en Moravie; le prince bohème vint lui faire sa cour. Le roi Svatopluk lui fit un affront : il lui ordonna de s'asseoir par terre, disant : « Il faut que tu saches qu'il ne sied pas à un païen d'être l'égal d'un chrétien. Assieds-toi avec les chiens, c'est ton droit. Tu n'es pas un prince, mais une tête peu sage, toi qui ne fais pas attention à ton créateur et qui as pour dieu un hibou. » Le prince, entendant cela, s'enflamme, et, aussitôt après le repas, il demande le baptême à Svatopluk, prince de Moravie, et à Méthode, évêque de Velehrad. Cet archevêque était Rusin (Ruthène), et il disait la messe en slave. A Velehrad, il convertit le premier Tchèque, Borivoï, prince de Bohême, en l'année de la naissance de Dieu huit cent quatre-vingt-quatorze Quand Borivoï eut changé de foi, il renonça au monde pour la sainteté. Il fit de grandes aumônes et bâtit des maisons au Seigneur, bâtit le premier temple à Hradec et le consacra à saint Clément; le second à sainte Marie, à Prague »

Ce passage renferme des erreurs que le lecteur reconnaîtra aisément. On trouve un récit analogue dans la *Conversio Carantanorum*. Il s'agit d'un comte Ingo qui propageait avec ardeur le christianisme. Un jour, il invita ses serviteurs à un grand festin; il mit les chrétiens à table et les servit dans des vases d'or; il laissa les païens dehors par terre et les fit manger dans la vaisselle la plus commune. Comme ils demandaient la raison de cette différence : « Vous n'êtes pas dignes, leur dit-il, vous dont les corps sont souillés, d'entrer en communication avec ceux que le baptême a régénérés : mangez dehors comme des chiens. » Et l'anonyme ajoute : « *Hoc facto sancta fide instructi certatim concurrerunt baptizari; et sic deinceps religio christiana succrevit* » — Ginzel, Cod., p. 50.

aurait demandé le baptême à Méthode ; trente de ses compagnons auraient été baptisés avec lui (1). On peut accepter ou rejeter ce récit, auquel les mœurs des siècles primitifs ne répugnent pas.

Où Borivoï fut-il baptisé ? Il est probable que ce fut dans les États de Svatopluk.

La Bohême, suivant certains historiens, depuis 845, dépendait, au spirituel, de l'évêché de Ratisbonne, et Méthode eût sans doute hésité à franchir les limites d'un diocèse qui n'était pas le sien.

Cependant on peut objecter que la Bohême, étant pour ainsi dire vassale de la Moravie, pouvait être regardée par Méthode comme faisant partie de son diocèse. Le christianisme y avait encore fait si peu de progrès que le baptême de Borivoï était une véritable prise de possession.

La tradition tchèque, où le patriotisme a peut-être plus de part que la critique, veut que Méthode se soit rendu en Bohême pour y baptiser le prince Borivoï ; elle lui attribue même un vieux cantique dont il reste encore aujourd'hui quelques vers, le *Gaspodi pomiluj* (2). Le tchèque de ce morceau porte des traces évidentes de la langue cyrillique, et il ne paraît pas être

(1) Cosmas, Lég. mor., XIV. — Légende slave de sainte Ludmila, Cas. ces. mus., 1862. — Légende bohême, ap *Vybor lit. Ceske*.

(2) Sur le baptême de Borivoï consultez, au point de vue critique : Dobrovsky. *Kritische Versuche* (Prague, 1803) ; — Budinger, *Zur Kritik altbœmischer Geschichte* (Vienne, 1857) : — Dümmler, *De conditione Bohemiæ Carolis imperantibus* (Lipsiæ, 1854). — Voyez encore une dissertation critique de M. Zeleny dans Stultz, p. 161.

postérieur au x[e] siècle (1). Rien du reste ne prouve qu'il ait été composé par Méthode lui-même.

Avec le prince Borivoï fut sans doute baptisée sa femme Ludmila, l'héroïne des anciennes légendes, que l'Église vénère encore aujourd'hui comme une sainte. La Bohême leur doit ses premiers monuments religieux. Ils élevèrent d'abord une église en l'honneur de saint Clément, au château royal de Levy-Hradek, sur la rive gauche de la Veltava (Moldau), non loin de Prague. Ce nom de saint Clément, qui se rattache si intimement à l'histoire de Méthode, est une preuve nouvelle à l'appui de ses relations avec Borivoï. Dalemil signale aussi l'église de Sainte-Marie à Prague, dont on voit encore aujourd'hui quelques débris (2).

L'alphabet et la liturgie slaves durent pénétrer en Bohême avec le christianisme. Suivant une légende paléo-slave de saint Vaclav (Venceslas), cette princesse fit d'abord apprendre à son fils les lettres slaves [Knigam Slovenskym](3), puis elle l'envoya ensuite à Budec pour

(1) C'est l'opinion de M. Sembera (Histoire de la langue bohême : *Deje reci*, etc.).

(2) L'église de Litomysl en Bohême, également dédiée à saint Clément, passe pour avoir été consacrée par Cyrille et Méthode, ainsi que le prouvent des documents du XII[e] siècle (Boczek, *Cod. diplom. mor.*, I, 32). — Sur sainte Ludmile, voyez les Bollandistes (octobre) et les *Kritische Versuche* de Dobrovsky.

(3) Cette légende, remarquable par de nombreux bohémismes, a été découverte par M. Vostokov ; le manuscrit est du XV[e] siècle. Elle a été publiée dans la *Revue du muséum de Prague* en 1830, et dans le *Slavische Bibliothek* de Miklosich, p. 270-279. — Voyez également *Revue du muséum de Prague*, année 1837. — On ne peut déterminer exactement l'époque du baptême de Borivoï. Palacky le place vers 874.

y étudier le latin. Nous verrons plus loin quelles furent en Bohême les destinées de la liturgie slave (1).

Ainsi la Bohême eut aussi sa part dans l'œuvre apostolique de Méthode. Le souvenir des deux apôtres slaves y est resté éminemment populaire. L'une des plus belles œuvres d'art dont Prague s'enorgueillit est la statue des deux frères, œuvre du sculpteur Max, qui orne l'église du Tyn, sur la vieille place de l'Hôtel-de-Ville.

(1) Voyez ch. XII.

CHAPITRE VIII.

MÉTHODE EST ACCUSÉ D'HÉRÉSIE. — SON DEUXIÈME VOYAGE A ROME.

Tandis que Méthode poursuivait sa carrière et ajoutait encore de nouveaux services à tous ceux qu'il avait déjà rendus au christianisme, ses ennemis ourdissaient contre lui de nouvelles trames. Il allait avoir à se défendre contre des accusations plus graves que celles qui avaient déjà été dirigées contre lui.

L'épiscopat allemand avait dû renoncer, au moins provisoirement, à ses prétentions sur la Pannonie; mais, n'osant plus s'attaquer aux droits de Méthode, il s'en prit à sa personne : il espérait que, l'évêque une fois tombé en disgrâce auprès du pape, il serait facile de faire disparaître son évêché et d'anéantir son œuvre tout entière. Cette fois on prit pour combattre Méthode le moyen le plus perfide et le plus efficace : on l'accusa

d'enseigner autre chose que ce qu'enseignait l'Église romaine, d'induire ses ouailles en erreur, en un mot de prêcher une hérésie (1). Méthode, comme tous les évêques, avait fait une profession de foi écrite, et adhéré sans réserve à toutes les doctrines de l'Église romaine; il avait toujours professé pour le souverain Pontife une soumission exemplaire. Dix ans auparavant, Jean VIII avait pu connaître Méthode à Rome et se convaincre personnellement de son dévouement au Saint-Siége : aussi fut-il grandement étonné de cette accusation inattendue (2). Cette fois ce n'était plus seulement la langue liturgique qui prêtait matière aux récriminations des évêques allemands, c'était le dogme lui-même. On accusait Méthode de ne pas chanter le *Credo* conformément au texte reçu dans l'Église (3). Sur quel article du *Credo* portait l'altération? Aucun document ne nous le dit. Les critiques les plus compétents supposent (4), et j'accepte volontiers cette hypothèse, qu'il s'agissait, dans la phrase « *qui ex*

(1) Jean VIII dit dans sa lettre à Méthode du 14 juin 879 : « Audivimus quod, non ea quæ sancta Ecclesia ex ipso apostolorum principe didicit et quotidie prædicat, tu docendo doceas, et ipsum populum in errorem mittas. » (Ginzel, Cod., p. 58.)— Cf. Lettre à Svatopluk, *ib*, p. 59.

(2) *Valde miramur*.. dit-il, dans sa lettre à Svatopluk C'est à ces accusations que fait sans doute allusion le chapitre XII de la légende pannonienne, chapitre obscur, mais d'où il ressort cependant que Méthode fut vivement attaqué par les Allemands auprès de Svatopluk.

(3) Cf. Lettre de Jean VIII à Svatopluk, juin 880 (Ginzel, Codex, p. 60).

(4) Par exemple MM Raczki et Ginzel, tous deux docteurs en théo-

patre filioque procedit, » de l'omission du *filioque* admis depuis peu de temps dans l'Église d'Allemagne (1). Les Allemands reprochaient en outre à Méthode de continuer à se servir de la langue slave dans la liturgie, malgré la défense du Pape.

Il semblait que Méthode dût succomber sous cette double accusation. Le succès de ses adversaires paraissait d'autant plus sûr qu'il avait perdu son protecteur Kocel et ne trouvait alors chez Svatopluk qu'une bienveillance fort douteuse. On se rappelle que ce prince n'avait dû le trône de Moravie qu'à une double trahison : Méthode, ami personnel et sujet dévoué de Rastiz, n'avait pu applaudir au crime de Svatopluk, et avait sans doute laissé éclater ses regrets et son indignation. Svatopluk était d'ailleurs un caractère médiocre. Son ambition lui tenait lieu de génie : mais les idées grandes et généreuses avaient peu d'accès dans son âme. Rastiz avait combattu pour l'idée de la race, pour l'indépendance de son pays et de son peuple; Svatopluk combattit pour la domination. Mais la prudence des ambitieux est toujours, comme dit Bossuet, courte par quelque endroit (2).

Svatopluk ne comprenait pas, comme son prédécesseur, quel intérêt la Moravie avait à assurer l'indépendance de son Église et à repousser toute immixtion

logie. Deux passages de la lég. pann., ch. XII, de la lég. bulg., ch. V, viennent à l'appui de leur hypothèse.

(1) *Vide infra.*

(2) *La Vie de saint Clément*, ch. V, dit de Svatopluk : Σφεντοπλόκον βάρβαρον ἄνδρα καὶ τοῦ καλοῦ ἄγευστον.

du clergé étranger. Il favorisa les Allemands (1) et maltraita le clergé slave : loin de soutenir Méthode, il écouta avec complaisance les accusations dont il était l'objet (2). Cependant, craignant de compromettre sa popularité près des Slaves s'il se prononçait contre Méthode, près des Allemands s'il se rangeait de son côté, Svatopluk résolut de s'entendre avec le Pape, et envoya à Rome un prêtre nommé Jean (3) pour lui exposer ses doutes et ses inquiétudes. Cela se passait au commencement de l'année 879. Le 14 juillet suivant, le Pape, ne se trouvant pas suffisamment informé et ne pouvant se résoudre à condamner Méthode sans l'entendre, lui écrivait la lettre suivante (4) :

JEAN, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, au révérendissime Méthode, archevêque de l'Église de Pannonie.

« Vous devez instruire et mener au salut par les enseignements de votre prédication le peuple qui vous a été confié, comme au pasteur spirituel du Seigneur. Cependant nous apprenons que vous enseignez autre

(1) *Vie de Méth.*, XII.

(2) La légende morave dit : « Postquam ... Svatopluk regnum Moraviæ gubernaret sua feritate, fastu inflatus arrogantiæ cum ministris Satanæ, qui sibi pariter conspiratione tanquam canes rabidissimi erant connexi, doctrinam viri Dei vanam fore asserebant, et eos qui una secum erroneos revocabant ad viam salutis et gratiæ, laborabant exterminare. » — Ginzel, Codex, p. 16.

(3) Voir plus loin.

(4) Ginzel, Cod., p. 58.

chose que ce que l'Église romaine a appris du Prince des apôtres, et qu'elle prêche chaque jour, et que vous induisez le peuple lui-même en erreur. C'est pourquoi nous vous ordonnons par ces lettres apostoliques de venir nous trouver sans délai, immédiatement, pour que nous entendions et apprenions de votre bouche si vous conformez votre conduite et votre prédication à la foi que vous avez de vive voix et par écrit promis à l'Église romaine de professer, et que nous connaissions véritablement votre doctrine. Nous apprenons, en outre, que vous chantez la messe en une langue barbare, à savoir en langue slave. Dans la lettre que nous vous avons déjà adressée par Paul, évêque d'Ancône, nous vous avons déjà défendu de célébrer en cette langue le saint office de la messe, vous prescrivant de le chanter en latin et en grec, ainsi que le fait l'Église de Dieu, étendue sur toute la terre et répandue chez toutes les nations. Toutefois il vous était permis de prêcher ou de faire des homélies au peuple (dans cette langue), attendu que le psalmiste invite toutes les nations à louer Dieu, et que l'Apôtre dit : Que toute langue confesse que Jésus est dans la gloire de Dieu le Père.

» Donné le 18 des calendes de juillet (juillet 879) de la 12e indiction. »

En même temps le Pape écrivait une autre lettre à Svatopluk. Je traduis une partie de ce document. Les pièces officielles relatives à l'histoire qui nous occupe sont trop rares pour que nous ayons le droit de les négliger :

JEAN, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à Svatopluk de Moravie (Zuvatapu de Maravnà).

La lettre s'ouvre par des témoignages d'affection et de bienveillance pour Svatopluk qui n'ont qu'un médiocre intérêt; puis le Pape entre en matière.

« D'après ce que nous a appris le prêtre Jean, votre envoyé, vous doutez dans la droiture de votre foi. Nous invitons votre dilection à tenir pour vrai, à croire ce que l'Église romaine a appris du Prince des apôtres, ce qu'elle observe, ce qu'elle a observé et ce qu'elle observera jusqu'à la consommation des siècles. Et... si quelqu'un, soit votre évêque, soit quelque prêtre, veut annoncer ou prêcher autre chose, enflammé du zèle de Dieu, rejetez d'un seul esprit, d'une seule volonté la fausse doctrine : tenez ferme et gardez la tradition du siége apostolique. Nous avons appris que Méthode, votre archevêque, qui a été ordonné par notre prédécesseur Adrien et envoyé près de vous, enseigne autre chose que ce qu'il a déclaré croire de bouche et par écrit devant le siége apostolique. Nous sommes fort étonné de cela. Nous l'avons donc invité à venir sans délai comparaître devant nous, afin que nous apprenions de sa bouche s'il se conduit et croit ou non ainsi qu'il l'a promis.

» Donné le 18 des calendes de juillet de la 12e indiction. »

Dès qu'il eut reçu la lettre du Pape, Méthode se mit en route pour Rome. Svatopluk le fit accompagner

par un de ses officiers, appelé Semissin (1). Il l'avait chargé, dans une lettre que nous n'avons plus, d'exprimer au Pape son attachement et celui du peuple morave pour le Saint-Siége, et de suivre les phases du procès qui allait s'instruire.

Méthode, en sa qualité de métropolitain, était directement soumis à la juridiction pontificale (2). Le Pape composa le tribunal destiné à juger l'accusé d'un certain nombre d'évêques dont les noms ne nous sont pas parvenus (3). Parmi eux figurait peut-être Theotmar, évêque de Salzbourg, qui se trouvait à Rome à cette époque (4).

Ce tribunal avait à examiner les deux accusations portées contre Méthode, la première concernant le dogme, la seconde concernant la langue liturgique. Méthode se justifia également sur l'un et l'autre point.

D'après l'hypothèse que nous avons admise, comme étant la plus vraisemblable, on lui reprochait de ne point croire que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, attendu qu'il ne chantait point le *filioque* dans le *Credo;* mais la réponse était facile. Si Méthode omettait le *filioque*, il ne faisait que se conformer à l'exemple de l'Église romaine qui, elle-même, n'avait pas introduit ces deux mots dans le Symbole, parce

(1) Lettre de Jean VIII à Svatopluk, juin 880 (Ginz., Cod., p. 60).

(2) Cf. Mansi, III, 624. — Ep. Gregor. Magn., ep. 8.

(3) Ginz., Cod., p. 61.

(4) Auctuar. Garstiense, ad ann. 880 : « Dietmarus, archiepiscopus Salisburgensis, Romam venit et sanctum Vincentium adduxit in patriam. » — Ap. Raczki, p. 329.

qu'aucun concile général n'avait encore décidé la question. Il est vrai que, conformément aux décisions du synode de Tolède (589), des conciles de Fréjus, de Francfort, d'Aix-la-Chapelle (791, 794), les Églises d'Allemagne avaient adopté le *filioque;* mais un métropolitain, qui ne relevait que du Saint-Siége, n'était point tenu de régler sa conduite sur celle des évêques allemands. Ainsi l'omission incriminée ne pouvait absolument rien contre Méthode : sa foi était bien celle de l'Église romaine; son enseignement, ses actes permettaient de la juger (1). Le Pape, ainsi que l'atteste sa lettre à Svatopluk du mois de juin 880, reconnut que « Méthode croyait et chantait le symbole conformément à la foi de l'Église romaine, aux décisions des synodes et des saints Pères (2). »

Restait la question de la langue liturgique. Le Pape devait être d'autant plus sévère sur ce point qu'il avait déjà, quelques années auparavant, interdit à Méthode, par l'intermédiaire de l'évêque Paul, l'usage de la liturgie slave. On lui avait fait croire que la langue slave était trop rude et trop inculte pour convenir à la majesté des offices divins (3). On lui avait sans doute aussi représenté le tort que l'innovation de Méthode pouvait faire à l'unité du dogme; enfin on avait dû insister sur le peu de déférence qu'il avait montré pour les ordres du souverain Pontife. Nous n'avons pas la

(1) Je suis sur ces deux points Raczki et Ginzel.
(2) Ginz , Cod , p. 60.
(3) Cf. *Vit. S. Clem* , III : Δασύτης Βουλγαρῶν γλώσσης.

défense de Méthode, mais les bonnes raisons ne durent pas lui manquer, puisqu'il sortit vainqueur de cette seconde épreuve comme de la première. Le Pape approuva la traduction des Écritures faite par Constantin et en admit l'usage dans la liturgie, ainsi que le prouve le passage suivant de sa lettre à Svatopluk : « Nous approuvons complétement les lettres slaves inventées jadis par Constantin le philosophe. Nous approuvons qu'on chante en langue slave les louanges de Dieu. Nous ordonnons qu'on raconte dans la même langue les bienfaits et les actes du Christ Notre-Seigneur ; car l'autorité des Écritures nous apprend à louer le Seigneur non pas seulement en trois langues, mais en toutes, puisqu'elles disent : « *Laudate Dominum omnes gentes ; collaudate eum omnes populi.* » Et les apôtres, remplis de l'Esprit-Saint, ont dit dans toutes les langues les grandeurs de Dieu ; et Paul, cette trompette céleste, dit aussi : « *Omnis lingua confiteatur quia Dominus noster Jesus-Christus in gloria est Dei patris.* » En effet, cela ne fait aucun tort à la foi ou à la doctrine de chanter la messe en langue slave, ou de lire le saint Évangile ou les leçons divines du Nouveau ou de l'Ancien Testament bien traduites et bien interprétées, ou de chanter les autres offices (dans la même langue) ; car celui qui a fait les trois langues principales, à savoir : l'hébreu, le grec et le latin, a créé aussi toutes les autres pour sa louange et sa gloire. Nous ordonnons donc que dans toutes les églises de votre pays l'Évangile, par respect pour la langue latine, soit lu d'abord dans cette langue, puis ensuite traduit en slave

au peuple qui n'entend pas le latin, ainsi que cela se fait dans quelques églises. »

De même qu'un jugement résume les points essentiels de la plaidoirie qui a triomphé, de même ce passage de la lettre adressée à Svatopluk résume les arguments théologiques qu'avait dû employer Méthode pour sa défense.

Une décision aussi formelle devait apaiser tous les scrupules du prince morave; mais Svatopluk, comme nous l'avons dit, ne comprenait nullement la portée de l'œuvre de Méthode, pour lequel il avait assez peu de sympathie. Il ne se souciait point de la liturgie slave et témoignait une préférence marquée pour la langue latine. Il avait même voulu que le Pape l'autorisât à entendre la messe en latin (1).

Une fois convaincu de l'innocence de Méthode, le Souverain Pontife s'empressa de déclarer solennellement qu'il le confirmait dans ses fonctions de métropolitain. Voici en quels termes Jean VIII annonça cette décision à Svatopluk :

(1) Ce fait est plus grave qu'il n'en a l'air. En adoptant la langue latine comme langue religieuse de sa cour, Svatopluk créait un abîme entre l'aristocratie et le peuple morave. L'aristocratie s'habitua peu à peu à regarder l'emploi d'une langue étrangère comme une marque de supériorité. Plus tard, au latin elle substituera l'allemand, et préparera ainsi l'anéantissement de la Moravie et de la Bohême en tant qu'États slaves. Quelque chose d'analogue s'est produit plus tard en Pologne. La noblesse, toute latine, s'y est séparée du peuple ruthène et uniate : elle a mis sa religion latine au-dessus de celle qu'elle appelait dédaigneusement une foi de paysan, *chlopska wiara*. Elle a ainsi préparé, sans s'en douter, les empiétements de l'orthodoxie russe et les malheurs de la Pologne.

« Ayant trouvé Méthode orthodoxe, dévoué dans toutes les doctrines et fonctions ecclésiastiques, nous vous l'avons renvoyé pour régir de nouveau l'église de Dieu qui lui a été confiée : nous vous ordonnons de le recevoir de bon cœur, comme votre propre pasteur, avec l'honneur et le respect qui lui sont dus. En vertu de notre pouvoir apostolique, nous lui avons confirmé le privilége de son archevêché, l'y maintenant à perpétuité avec la grâce de Dieu »

Tout ceci prouve bien que les ennemis de Méthode avaient espéré sa disgrâce et comptaient ne plus le revoir en Moravie. Le Pape continue :

« Le peuple de Dieu lui a été confié et il rendra compte des âmes.....

» Nous ordonnons que les prêtres, diacres et clercs de tous ordres, *Slaves* ou *d'une autre nation* (1), qui se trouvent dans les limites de ton empire soient soumis et obéissants en tout à notre frère, votre archevêque, et ne fassent rien sans l'avoir consulté. Que si quelques esprits rebelles ou désobéissants entreprennent de faire quelque scandale ou quelque schisme, et ne se corrigent pas après un premier et un second avertissement, nous ordonnons, en vertu de notre autorité, qu'ils soient chassés de vos églises et de votre pays comme semeurs de zizanie, suivant les instructions (2) que nous lui avons confiées, et que nous vous adressons (3). »

(1) C'est-à-dire Allemands.

(2) Ces instructions n'ont pas été conservées.

(3) Cette lettre est ainsi datée : Data mensi junii 880), indictione XIII.

Jusqu'ici Méthode triomphe, mais ses ennemis ont trouvé le moyen d'annuler ou du moins de paralyser sa victoire. Ils n'ont pu renverser l'évêque; ils ne peuvent actuellement empêcher son action : ils essaieront, du moins, de la contrarier en mettant auprès de lui un homme qui leur soit tout dévoué; et, à défaut du présent qui leur échappe, ils tâcheront de se réserver l'avenir.

Svatopluk avait prévu le cas où Méthode ne reviendrait pas dans son diocèse, et il lui avait, paraît-il, désigné d'avance, comme successeur, le prêtre Viching C'était un Allemand qui avait accompagné à Rome le métropolitain de Moravie, ou qui, du moins, y était arrivé peu de temps après lui (1). Il était, comme nous le verrons plus tard, très-lié avec Arnulf, bâtard de Carloman, qui gouvernait alors la Carinthie. Arnulf était, de son côté, grand ami de Svatopluk. Leur commune ambition servait de lien entre eux. Il le choisit même pour parrain de son fils naturel, auquel les chroniques germaniques donnent le nom de Zwentibold. Rien d'étonnant qu'Arnulf ait recommandé Viching à Svatopluk. C'était un homme habile, déjà connu en Moravie par quelques prédications, fort peu délicat du reste dans son ambition, ainsi que le prouvera la suite de ce récit (2).

(1) Ginzel, *loc. cit.*, p. 61. — Ann. Fuld., ad ann. 899.

(2) Chron. Pass. ad ann. 878. — *Mittheilungen aus Handschriften*, Francfort 1846, p. 17 : « Vichingus der war ein *weltgescheiter herr* (un intrigant, das evangelium den Mohren predigt er, wird Bischof

Le Pape fut obligé de faire quelque chose pour le candidat de Svatopluk : il érigea pour lui en évêché la ville de Nitra (1), en Pannonie. On ne sait où était cette Nitra. Peut-être correspond-elle à la ville de Neutra, en Hongrie, où il y a encore aujourd'hui un évêché. Cette ville avait fait partie du domaine de Privina, père de Kocel, et son église avait été consacrée par Adalram, évêque de Salzbourg. Après la mort de Privina, Nitra avait dû appartenir à son fils Kocel ; elle avait été soumise ensuite au comte Gozwin (2), et avait fait retour à Svatopluk. Si elle n'eût fait partie de ses domaines, il n'aurait pu y établir le siége d'un évêché. Désirant sans doute soustraire la Pannonie à l'action directe de Méthode, Arnulf engagea Svatopluk à demander au Pape l'érection d'un siége épiscopal dans cette ville. Jean VIII acceda aux désirs du prince morave ; mais en érigeant le premier évêché suffragant de la métropole de Pannonie, Jean VIII vit qu'il introduisait dans le diocèse de Méthode un élément de désordre et d'anarchie, et dans sa lettre à Svatopluk, il insiste avec une énergie remarquable sur l'obéissance et la soumission que le nouvel évêque devra à son métropolitain.

« Nous avons, lui dit-il, consacré, comme évêque de

mehr durch gewalt als einhelligkeit » (plus par force que par simplicité) ; ap. Miklosich, *Vita Clementis,* Introductio.

(1) Lettre de Jean VIII à Svatopluk. — Ginz. Cod., p. 61.

(2) Anonym. Salisb., Ginz., Cod., p. 53.— Les assertions de l'anonyme de Salzbourg doivent être accueillies avec défiance, nous avons déjà dit pourquoi.

Nitra, le nommé Viching, que tu nous as recommandé: nous lui ordonnons d'obéir en tout à son évêque, ainsi que l'ordonnent les saints canons. »

Jean VIII annonce aussi comme probable l'érection d'un deuxième évêché dans la Pannonie.

« Nous voulons, dit-il, qu'avec le consentement et sur l'avis de l'archevêque lui-même, tu nous recommandes en temps utile un prêtre ou un diacre dévoué, pour que pareillement, dans une autre église où un évêque t'aura semblé nécessaire, nous l'ordonnions évêque. Ainsi, avec le concours de ces deux évêques ordonnés par nous, ledit archevêque, conformément au décret apostolique, pourra ensuite ordonner d'autres évêques dans les lieux où ils pourront et devront exister avec honneur (1). »

Telles sont les mesures fort importantes en elles-mêmes, et plus importantes en leur résultat, que prit le pape Jean VIII à l'occasion du voyage de Méthode. Il les consigna dans la lettre que nous venons de traduire (2), et remit ce document soit à Viching, soit à son compagnon Semissin. Il y joignit des instructions spéciales, *capitula*, qui ne nous sont pas parvenues.

(1) On sait que, d'après l'usage de l'Église romaine, un archevêque et deux évêques sont nécessaires pour la consécration d'un évêque.

(2) Cette lettre se trouve dans les *Regesta* des pontifes romains, nº 257, p. 99-100.

CHAPITRE IX.

NOUVELLES INTRIGUES. — MORT DE MÉTHODE.

De retour en Moravie, après une si éclatante justification, Méthode pouvait enfin se croire à l'abri des ennuis et des tribulations qui l'avaient jusqu'alors assailli sans relâche; mais la haine de ses adversaires ne devait pas le laisser en repos.

Une nouvelle intrigue, plus odieuse que les autres, fut tramée contre lui. Nous n'avons, sur cette période de sa vie, qu'un seul document positif. C'est une lettre du pape Jean VIII, datée du 23 avril 881. Elle est adressée à Méthode (1), et voici les faits qu'elle nous permet de deviner.

Méthode était revenu de Rome rapportant avec lui le document qui constatait son innocence et son triomphe, c'est-à-dire la lettre du souverain pontife au

(1) Voir plus loin.

prince morave ; mais il n'eut pas la précaution de la remettre lui-même à Svatopluk. Semissin ou Viching, on ne sait au juste, fut chargé de cette commission. Toujours est-il qu'à la lettre du Pape, à cet éclatant témoignage délivré par Jean VIII à Méthode, on substitua une lettre fausse qui dénaturait complétement les intentions si formelles du Saint-Siége.

Cette lettre nous a été conservée et elle n'est pas un des documents les moins curieux de ce temps.

Certaines singularités du texte, tel que nous l'avons, ont été fort bien expliquées dans l'introduction de Ginzel (p. 9). Au lieu de le traduire je me contenterai d'y renvoyer.

Dans cette pièce, monument d'un insigne fourberie, le Pape expose d'abord le dogme de la Trinité conformément aux idées reçues dans l'Église romaine ; puis il invite Svatopluk à recevoir Viching avec honneur comme son propre pasteur et son père spirituel. Il déclare blâmer ouvertement les superstitions et les scandales de Méthode. Il interdit complétement la célébration de l'office divin en langue slave, Méthode, dit-il, ayant juré d'abandonner cet idiome. Il menace d'excommunication les réfractaires qui, après deux avertissements, ne se seront pas rétractés (1).

Svatopluk, mal disposé pour Méthode et pour la liturgie slave, devait facilement tomber dans le piége tendu à sa bonne foi. De là, sans doute, pour le métropolitain des tribulations nouvelles, dont les hagio-

(1) Ginz., Cod., p. 63.

graphes ne nous ont pas fait connaître les détails.

Dans ces circonstances difficiles, il ne lui restait qu'à demander au Pape le dénoûment d'une intrigue aussi ténébreuse qu'inattendue. Rien n'indique qu'il ait cessé un instant d'exercer ses fonctions épiscopales. Si le clergé allemand renouvelait ses attaques, si le prince hésitait à soutenir Méthode (1), le peuple morave tout entier était derrière son pasteur, prêt à le défendre (2). Nous n'avons pas la lettre de Méthode, mais voici la réponse du Pape Jean VIII. Elle est datée du 23 avril 881 (3).

A Méthode, archevêque pour la foi.

« Approuvant le soin et la sollicitude pastorale que » tu montres à gagner les âmes des fidèles au Seigneur » notre Dieu, et, voyant que tu es un sectateur zélé de » la foi orthodoxe, nous nous réjouissons beaucoup » dans le Seigneur et ne cessons de lui rendre des » louanges et des grâces immenses, afin qu'il t'en- » flamme de plus en plus dans ta mission et, pour le » bien de la sainte Église, t'arrache avec clémence à » toutes les adversités. Mais, ayant appris par tes lettres » les divers accidents et mésaventures qui te sont arri- » vés, nous en avons éprouvé la plus grande tristesse. »

Le Pape rappelle alors qu'il a reconnu lui-même

(1) Il hésitait également à se prononcer contre lui (*Vita Clem.*, v).
(2) Cf. Lég. pann., ap. Ginz., Cod., p. 29.
(3) Ginzel. Cod., p. 62.

l'orthodoxie de Méthode, et qu'il l'a attestée dans une lettre adressée au prince Svatopluk, lettre qui, au dire de Méthode lui-même, a été remise à sa destination (1).

« Aucune autre lettre, dit-il en termes formels, n'a été envoyée à Svatopluk. Nous n'avons rien ordonné ni en public ni en secret à l'évêque (2) [Viching évidemment]. Nous n'avons pas décidé que tu eusses autre chose à faire (que ce que nous avons dit). Comment donc pourrait-on croire que nous avons exigé le serment dudit évêque (quel serment? celui de surveiller Méthode ou celui que prêtent les évêques? on ne sait), tandis que nous ne lui avons pas même dit un mot de cette affaire? Cesse donc de douter... ne t'afflige pas des diverses tribulations que tu as souffertes en diverses circonstances. Si Dieu est avec toi, qui sera contre toi? »

Le Pape termine en invitant Méthode à venir à Rome avec Viching, pour qu'il lui soit possible d'instruire le procès de ce dernier et de le condamner s'il y a lieu (3).

Il résulte de ce passage que le Pape dut inviter également Viching à se rendre à Rome.

La lettre du Souverain Pontife était avidement attendue en Moravie.

(1) Méthode attestait que la lettre avait été remise; mais il ignorait la substitution faite par le faussaire.

(2) Il n'y avait pas d'autre évêque suffragant.

(3) Ginz., Cod., p. 62. — J'ai suivi le texte que donne M. Raczki, p. 344-345; d'après les *Regesta* du Vatican, p. 110. La lettre de Jean VIII est ainsi datée: « Data die X kalend. aprilis, indictione XIII (881). »

Elle fut lue dans une de ces assemblées populaires si fréquentes chez les Slaves et fut accueillie avec des transports de joie (1).

Ni Viching ni Méthode ne se rendirent à Rome. Le premier était peu pressé d'aller chercher une condamnation éclatante. Quant au second, il se trouvait suffisamment justifié par la lettre de Jean VIII, et le soin de son troupeau lui semblait plus important qu'une vengeance stérile. Il dut cependant tenir tête à Viching, et, ne pouvant dompter son opiniâtre résistance, il se vit obligé de le frapper d'anathème (2). Le Pape mourut l'année qui suivit ce mémorable débat (15 décembre 882).

Cette même année, la guerre éclata entre Svatopluk et l'empire germanique. Il envahit à diverses reprises les provinces pannoniennes dont Arnulf avait le commandement, les ravagea et obligea l'empereur Charles le Gros à lui céder à titre de fief les terres dont il s'était emparé (3). Les victoires de Svatopluk agrandissaient le cercle d'action de Méthode, et fournissaient une nouvelle matière à son zèle apostolique. « Alors, dit la

(1) Lég. pann, ch. XII : « Les ennemis de Méthode dirent : *Le pape nous a donné le pouvoir et il ordonne de chasser Méthode et sa doctrine.* Or tout le peuple morave, s'étant rassemblé, ordonna de lire la lettre du Pape, afin qu'on vît que le Pape ordonnait de le chasser ; mais, en ouvrant la lettre de l'apôtre, on y lut ceci : *Notre frère, Méthode le saint, est orthodoxe et remplit les fonctions apostoliques. Par Dieu et le siége apostolique lui ont été confiés tous les pays slaves.* Et, couverts de honte, ils se dispersèrent comme un brouillard. »

(2) Lég. bulg, Ginz, Cod., p. 40.

(3) Ann. Fuld., ad ann. 884, ap. Pertz, I, 399 et sq.



légende pannonienne, la doctrine de Dieu commença à se développer et les chrétiens (1) à se multiplier dans toutes les villes au fur et à mesure que les frontières de la Moravie se dilataient. » Elles s'étaient étendues aussi du côté de la Pologne (2), alors entièrement païenne. Les princes lekhs avaient été obligés de reconnaître la suprématie de Svatopluk. Suivant la vie de Méthode (3), un de ces princes persécuta les chrétiens. Méthode lui envoya des députés pour l'inviter à se faire baptiser, lui annonçant que s'il refusait il y serait contraint par la force; le barbare refusa. Svatopluk lui déclara la guerre, le fit prisonnier et le fit baptiser par Méthode (4). Ainsi la légende rattache le nom du premier métropolitain de Moravie aux origines chrétiennes de la Pologne, comme à celles de la Bohême, de la Bulgarie, de la Croatie et de la Carinthie.

Nous ne savons rien sur les dernières années de Méthode. Suivant la légende pannonienne, il s'occupa à

(1) Le texte dit les *tondus* (strizinci). Il parait que les nouveaux chrétiens avaient l'habitude de se couper les cheveux. Il est fait mention de cet usage dans une lettre des évêques de Bavière à Jean IX en 900 —Mansi, t. XVII, p. 253-255.—Ginz., Cod.; Cf. Baron., *Ann. eccl.*, I, 619.

(2) Cosmas, I, 14, parle des Polonais qui envahirent la Moravie. — Keza, le plus ancien chroniqueur hongrois (*Endl. mon. arp.*, I, 4, p. 101), appelle Svatopluk prince de Pologne.—M. Bielowski a relevé les nombreuses analogies qui existent entre Svatopluk et le Zemowit légendaire de la Pologne.

(3) Ch. XI.

(4) Lelewel (*Narody na Ziemach Slawianskich*) suppose, d'après un passage de Constantin Porphyrogenète, que ce prince s'appelait Vyszevit [illegible]. — *De Adm. imp.*, ch. XXXIII.



traduire l'Écriture avec le concours de deux prêtres copistes habiles. Il est à croire que ce travail fut une simple révision. Il dura six mois, suivant l'hagiographe. Le 29 juin 884, nous le voyons consacrer à Brno (Brünn) une église sous l'invocation de saint Pierre et saint Paul (1), en présence de Svatopluk et d'un peuple innombrable. C'est le dernier acte de sa vie publique. Il nous faut rejeter dans le domaine de la fiction légendaire l'entrevue que Méthode aurait eue avec un chef magyare égaré sur les bords du Danube, par qui il aurait été comblé de présents et d'honneurs, et le récit d'un voyage à Constantinople entrepris par Méthode, à la prière de l'empereur. Ce prétendu voyage est d'une invraisemblance qui saute aux yeux tout d'abord. Comment se figurer que Méthode, après tant d'attaques, au moment où son ennemi mortel Viching l'obligeait à recourir aux armes de l'anathème, ait pu se résigner à quitter son diocèse? Et cela pour aller saluer Photius, le promoteur du schisme byzantin. Ce voyage était chose assez importante pour ne pas échapper à l'attention des hagiographes, et pourtant il n'est relaté que par la seule légende pannonienne (2).

(1) Ginzel, Codex, p. 89.

(2) Ch. XIII. — Cependant, comme c'est une de nos plus graves autorités, peut-être faut-il admettre que Méthode fut appelé par l'empereur de Byzance, désireux de faire connaître à ses voisins bulgares ou à ses sujets slaves la traduction des livres sacrés Ce serait dans ce but que l'empereur aurait retenu auprès de lui un prêtre, un diacre et les livres de Méthode. La légende nous parle encore des nombreux dangers qu'il avait courus dans ses voyages : « Sur lui, dit-elle, s'ac-

Mais les jours de l'apôtre touchaient à leur terme : « En gardant la foi, en attendant la couronne de la justice, il termina sa carrière : comme il était agréable et cher à Dieu, le temps de la paix et du repos, après tant de souffrances et de tribulations, le temps de la récompense, après tant de peines et de travaux, approchait (1). » Comme son frère, il succomba aux fatigues de l'apostolat. Ses disciples, voyant sa fin approcher, le pressèrent de se désigner un successeur : ils ne doutaient pas que Rome n'agréât le choix de leur maître. Méthode désigna Gorazd, « parce que, disait-il, il était orthodoxe et savait le latin. » Gorazd était Morave (2). Né dans le pays où il était appelé à évangéliser, il devait y trouver une popularité toute faite. Sa connaissance des deux idiomes latin et slave lui permettait de gouverner son diocèse en veillant aux manœuvres du clergé étranger.

Le dimanche 4 avril 885, Méthode, déjà souffrant, se rendit dans son église cathédrale, prêcha, bénit le prince, le clergé et le peuple, et dit à ses disciples : « Veillez, mes enfants, jusqu'au troisième jour (3). » Pressentant, comme Cyrille, sa fin prochaine, il eut avec eux de fréquents entretiens. Il les engagea à persévérer vaillamment dans l'œuvre commencée, à résister également aux discours captieux et aux violences

complirent les paroles de l'apôtre saint Paul : *Maux de la part des brigands, maux sur mer, maux dans les rivières*, etc. »

(1) Lég. pann., ch. XVII.

(2) *Vie de Méth.*, ch. XVII. — *Vita S. Clem.*, c. VI.

(3) Lég. pann., c. XVII. — *Vie de S. Cl.*, VI.

de leurs ennemis, à conserver précieusement le dépôt qu'ils avaient reçu des apôtres et des pères, dépôt dont il leur serait un jour demandé compte. « Vous marcherez, leur dit-il, en citant les paroles de saint Paul, au milieu des embûches; après moi viendront des loups ravisseurs qui n'épargneront pas le troupeau : résistez-leur, fermes dans votre foi (1). »

« Après ces paroles, et d'autres encore, il rendit » l'esprit aux anges qui l'avaient conduit pendant » toute sa vie (2). »

La légende pannonienne indique avec précision la date de cette mort. Elle arriva le 6 avril de la 3e indiction, en l'an 6393 après la création du monde, c'est-à-dire, d'après notre chronologie, l'an 885 de notre ère. C'est la date que reproduisent les calendriers slaves et que célèbrent les églises slaves (3).

Méthode ne devait pas avoir moins de 60 ans. On se rappelle qu'il était l'aîné de Cyrille, né en 827.

Les disciples de Méthode lui firent de pompeuses funérailles : ils chantèrent l'office des morts en latin, en slave, et même en grec, sans doute pour rappeler l'origine hellénique de l'illustre défunt; puis ils l'enterrèrent dans l'église cathédrale (4).

(1) Lég. bulg. VI.

(2) *Ibid.*

(3) Il suffit, pour obtenir ce chiffre, de retrancher 5508 du nombre 6393. On supposait que la naissance du Christ avait eu lieu l'an 5508 de la création. — Voyez le calendrier slave dans l'Évangile d'Assemani, éd. Raczki, Agram 1862.

(4) Voyez sur cette question une note de Dudik, p. 267. — Lég. pann., c. XVII. — V. Sobornei Cerkvi.

La légende serbe, publiée en 1863 dans le *Glasnik* de Belgrade (*voyez* l'Intr.), dit aussi qu'on enterra Méthode dans l'église cathédrale, du côté gauche. Quelle était cette église cathédrale? Aucun document ne nous permet de le préciser. La métropole morave devait être au chef-lieu de Svatopluk, et on ne sait où était ce chef-lieu. Les dominicains du monastère de Saint-Clément, à Rome, prétendent posséder dans leur chapelle les reliques de saint Méthode. Peut-être y furent-elles transportées après la chute de l'Église morave; mais cette prétention ne repose sur aucun témoignage. Suivant la légende bulgare, Méthode aurait exercé l'épiscopat pendant vingt-quatre ans. Si nous acceptions ce chiffre, en le combinant avec la date de son voyage à Rome, que nous avons fixé à l'année 867, nous serions obligé de reculer de six années l'époque de sa mort; mais nous avons tout lieu de croire que l'auteur de la légende ignorait la date de la consécration de Méthode, ou qu'il compte dans les années d'épiscopat les années du sacerdoce.

« Une foule immense suivit ses funérailles : tout le » monde pleura ce maître et ce pasteur excellent; » hommes et femmes, petits et grands, riches et pauvres, libres et serfs, veufs et orphelins, étrangers et » nationaux, tous accompagnèrent celui qui *s'était fait* » *tout à tous pour les gagner tous* (1). »

Ces paroles, que saint Paul s'était appliquées à lui-même, sont le plus bel éloge que l'histoire puisse faire

(1) 1re épitre de saint Paul aux Corinth., IX, 22.

de Méthode. Il avait pris pour modèle le grand apôtre : maints passages de sa biographie le prouvent avec évidence (1). L'exemple de saint Paul dut avoir, en effet, pour le frère de Cyrille un attrait tout particulier : saint Paul avait évangélisé Thessalonique, patrie des deux apôtres slaves, et son nom était intimement lié à l'histoire religieuse de cette cité. Suivant une tradition plus douteuse, mais précieusement conservée par les Slaves du Sud, saint Paul avait aussi prêché dans l'Illyrie, province qui touchait au diocèse de Méthode, et en fit même partie. Saint Paul avait été persécuté, et les tribulations nombreuses dont Méthode fut assailli jusqu'à la fin de sa carrière durent redoubler encore sa vénération pour la mémoire du grand apôtre dont on le voit évoquer le souvenir jusque sur son lit de mort.

« Méthode, dit la légende pannonienne, avait la crainte de Dieu, le respect des lois, la continence de la chair, l'assiduité dans la prière, la sainteté ; sa parole était forte et douce: forte contre ses adversaires, douce pour ceux qui recevaient sa doctrine; elle respirait tour à tour l'indignation, la gaîté, la compassion, la charité, la constance, la patience. Il s'est fait tout à tous pour les gagner tous. »

(1) Voici quelques textes qui permettent de constater cette sympathie particulière de Méthode pour saint Paul. Le texte « il s'est donné tout à tous » est répété deux fois dans la légende pannonienne, ch. III et XVII. — Au ch. XIV, l'auteur cite encore des paroles de saint Paul sur lui même (I Corinth., 11, 26, 27) —Voyez aussi *Vie de S. Clém.*, ch. III, IV, VI.

CHAPITRE X.

LES DISCIPLES DE MÉTHODE.— RUINE DE LA MORAVIE. TRADITIONS POPULAIRES.

L'histoire de Cyrille et de Méthode ne finit pas avec leur vie : elle se continue dans l'œuvre de leurs disciples et dans la destinée de l'Église morave, qui est comme le dernier acte et le dénoûment de leur apostolat.

Méthode avait groupé autour de lui toute une légion de zélés coopérateurs. A sa mort, il laissait dans son diocèse environ deux cents prêtres, diacres et sous-diacres, formés à son école et pénétrés de son enseignement (1). L'un d'eux, Gorazd, lui succéda comme métropolitain, au moins par intérim. Il n'y a pas de preuve que Gorazd ait été sacré comme évêque. Le choix de Méthode ne

(1) *Vie de S. Clém.*, c. VI.

suffisait pas à lui conférer l'épiscopat. Il est douteux que Viching se fût prêté au sacre d'un rival odieux.

Gorazd, dit une légende, promettait un autre Méthode (1); mais les circonstances étaient peu favorables au développement de l'Église slave. Trois papes venaient de se succéder sur le siége pontifical : Marin Ier, Adrien III, Etienne VI. La tradition d'Adrien II et de Rastiz s'effaçait. A la suite d'une intrigue dont les détails nous sont restés inconnus, Viching reparut tout à coup en Moravie, et supplanta Gorazd (2). La politique avait sans doute joué le premier rôle dans cet événement. A la suite d'une guerre désastreuse, Arnulf, sur les ordres de l'empereur Charles le Gros, avait été obligé de signer avec Svatopluk un traité humiliant [885] (3).

Peut-être avait-il obtenu du prince morave, en compensation, le rappel de Viching et son installation comme archevêque de Moravie et de Pannonie. La violence fut employée : Gorazd et ses amis furent jetés en prison, puis conduits par des soldats jusqu'au Danube et condamnés à l'exil. Ces actes, inspirés par Viching, s'accomplirent en 886, quelques mois après la mort de Méthode (4).

Trop heureux d'échapper à de nouvelles persécu-

(1) *Vie de S. Clém.*, c. VII.

(2) *Ibid.*, c. VII.

(3) Ann. Fuld., ad ann. 885; Ann. Bert.

(4) La *Vie de S. Clém.*, où ces faits sont consignés, permet de préciser cette date. Elle dit expressément que Siméon monta sur le trône de Bulgarie huit ans après cet événement.... Or l'avénement de Siméon est généralement fixé à 893.

tions, les prêtres slaves se refugièrent en Bulgarie. Le souverain régnant était ce même Michel Boris à la cour duquel Cyrille et Méthode avaient peut-être séjourné. Instruit de l'arrivée de ces hôtes inattendus, il les accueillit avec la plus vive sympathie, les interrogea sur leurs aventures et prêta une oreille attentive à leurs enseignements. Ceux des fugitifs dont l'histoire a conservé le nom étaient Gorazd, Clément, Sabba, Naum et Angelar. Ce dernier mourut bientôt. Quant aux autres, ils jouèrent un rôle actif dans le pays qui les avait accueillis.

Jusque-là la Bulgarie avait été évangélisée par des prêtres grecs : Boris trouvait l'occasion de la confier à un clergé slave, il en profita. Il donna le titre d'archevêque de Bulgarie à Gorazd, qui fut ainsi dédommagé de la perte du siége de Moravie (1). Les querelles entre Rome et Byzance étaient assoupies : Photius venait d'être déposé pour la seconde fois (2); Boris pouvait donc accueillir les disciples de Méthode sans craindre de se compromettre devant la cour jalouse de Constantinople. Avant d'esquisser l'histoire de cette nouvelle Église slave qui va fleurir dans les pays bulgares, il nous faut revenir sur les destinées de l'Église et de l'empire morave.

En 888, après la déposition de Charles le Gros, Arnulf fut nommé roi de Germanie (3). Les relations les

(1) Voyez une ancienne liste des archevêques bulgares, ap. Ducange, *Fam. byz aug.*, p. 174 : Γοράσδος χειροτονηθεὶς παρὰ Μεθόδιον.

(2) Mansi, XVI, 435; XVIII, p. 18.

(3) Ann. Fuld, ad ann. 887 (Pertz, I, 405).

plus amicales régnèrent d'abord entre le nouveau souverain et son puissant voisin Svatopluk (1). Mais la paix ne pouvait être de longue durée entre deux princes également ambitieux. Arnulf s'assura l'alliance du prince Slovène Brazlav, et appela même à son aide les Magyars qui venaient d'apparaître au pied des Carpathes. La guerre durait depuis trois ans lorsque Svatopluk mourut, en 894 (2). Avec lui tomba la grandeur de la Moravie. Les Moraves oublièrent ses crimes et ses fautes pour ne se rappeler que le degré de puissance et de gloire auquel il avait élevé leur patrie. De merveilleuses légendes entourèrent sa mémoire, et le peuple refusa de croire à sa mort (3). Il disait que, vaincu dans une bataille, Svatopluk s'était retiré auprès des ermites du mont Sabor, où il expiait une injure faite à l'évêque Méthodius (4).

Aujourd'hui encore son nom est resté familier aux paysans moraves, et un proverbe populaire dit, en parlant d'une chose impossible : « Chercher cela, c'est chercher Svatopluk. » Le Slave du Nord attend Svatopluk, comme le Slave du Sud attend Marco-Kralievitch, comme les Allemands attendaient Barberousse.

Que devenait l'Eglise morave au milieu de cette

(1) Ann. Fuld., ad ann. 890.

(2) Ann. Fuld., ad ann. 894. — Widukind, ap. Pertz, v, 426. — Luitprand, ap. Pertz, v, 279.

(3) Cosmas, liv. I, n° 14. — Pertz, IX, p. 44. — Saxo, ad ann. 893 ; id., p. 589. — Keza, ap. Endlicher, *Monum. rer. Hungar.*, p. 101. — Thuroz, ap. Schwandtler, p. 82.

(4) Voyez la note de Dudik, p. 307. — Sur l'étendue probable de l'empire de Svatopluk, consultez le même ouvrage, p. 310 et sq.

période de guerre et de désolation? L'histoire et la chronique se taisent également. On sait toutefois que Viching avait cru prudent d'abandonner le poste où Svatopluk l'avait placé par déférence pour Arnulf : en 893 on le retrouve à la cour du roi de Germanie revêtu du titre de chancelier (1).

Svatopluk laissait en mourant trois fils, suivant Constantin Porphyrogénète (2); deux seulement, suivant les écrivains allemands, sans doute mieux informés, Moïmir et Svatopluk (3).

Une guerre civile, attisée par Arnulf, éclata entre les deux frères. Svatopluk, vaincu, alla mourir en Germanie. Arnulf mourut peu de temps après lui, au moment où il comptait sans doute recueillir le fruit de cette lutte fratricide. L'année précédente, désespérant sans doute de pouvoir rétablir Viching sur le siége de Moravie, il l'avait nommé évêque de Passau (4).

A la même époque, la Pannonie, l'ancienne principauté de Kocel, était ravagée par les Magyares (5). Le désordre et la dévastation régnaient dans l'ancien diocèse de Méthode.

Pressé de tous côtés par les envahisseurs, Moïmir essaya sinon de les désarmer, du moins de les adoucir en les convertissant au christianisme. Il fut en effet,

(1) Piissimi regis cancellarius. — Voyez Hansiz, *Germania sacra*, t. I, p. 167 et sq. — Cf. *Monum. boica*, XI, 436.

(2) *De Adm. imp*, 41.

(3) Ann. Fuld., ad ann. 898.

(4) Ann. Fuld., ad ann. 899.

(5) Ann. Fuld, ad ann. 894.

assez heureux pour en faire baptiser un certain nombre (1); mais cela ne suffisait pas : il fallait réorganiser le diocèse resté sans pasteur depuis le départ de Viching.

Le siége pontifical était alors occupé par Jean IX (2). Ce pontife accueillit avec empressement la requête de Moïmir et envoya en Moravie trois hauts dignitaires de l'Église romaine, l'archevêque Jean, les évêques Benoît et Daniel (3), en les chargeant d'examiner l'état du pays et de lui en rendre compte.

Les envoyés du pape, agissant en son nom, consacrèrent immédiatement un métropolitain et trois évêques (4). On ignore comment se nommaient les titulaires des quatre diocèses créés par les représentants du pape. On ne sait pas non plus si la Pannonie fut rattachée à la métropole morave, ni si la question de la langue liturgique fut soulevée en cette circonstance; mais on a tout lieu de croire que les titulaires furent des Slaves. C'était au moins le désir de Moïmir, puisqu'il s'était adressé directement au Souverain Pontife, au lieu de s'adresser aux archevêques de Salzbourg ou de Passau.

Cette réorganisation de l'Église morave, faite sans leur consentement, irrita les évêques allemands. Cinq

(1) Lettre des évêques bavarois au pape Jean IX, ap. Ginzel, Codex, p 71.

(2) Le pontificat de Jean IX dure de 898 à 900. C'est donc entre ces deux années qu'il faut placer les négociations de Moïmir.

(3) Lettre des évêques bav (Ginz., Cod , p 69).

(4) *Ibid.*

d'entre eux se réunirent en une sorte de concile pour délibérer. C'étaient : l'archevêque de Salzbourg, Théotmar; Waldo, évêque de Frisingen; Erchenpald, évêque d'Eichstadt; Tutto, évêque de Ratisbonne, et Richard, évêque de Passau. Ce dernier avait succédé à Viching, récemment déposé par Théotmar et ses collègues (1). Ils rédigèrent ensemble, pour défendre leurs droits menacés, un mémoire ou plutôt un factum où perce à chaque ligne l'esprit de mensonge et de rancune. C'est une lettre adressée au pape Jean IX. On peut en fixer approximativement la date; elle tombe entre le 20 janvier 900, vers l'époque où commença à régner Louis, fils d'Arnulf, mentionné dans ce document, et le mois d'août, où mourut le pape Jean IX (2).

Cette lettre débute par quelques généralités sur le rôle de l'Église romaine; les signataires rappellent ensuite la mission de Jean, Benoît et Daniel dans le pays des Moraves, pays, disent-ils avec assez d'impudence, qui a été soumis à nos rois et à notre peuple, tant au point de vue du culte chrétien qu'au point de vue des tributs matériels (3). « C'est par suite de cette soumission que les Moraves ont, pour la première fois,

(1) Ann. Fuld, ad ann. 899.

(2) Le texte de cette lettre a été trouvé dans un vieux manuscrit du monastère de Reichberg. Elle a été imprimée pour la première fois en 1611. Depuis elle a été souvent réimprimée, sans qu'on ait jamais douté de son authenticité. — Voyez Dobner, III, 345 et sq. — Hardouin, *Acta concilior.*, VI, 413. — Mansi, Boczek, Ginz, Cod. p 68 et sq.

(3) « Tam in cultu christianæ religionis quam in tributo substantiæ secularis. »

appris les doctrines du christianisme. » De la mission de Cyrille et de Méthode, pas un mot. Pour les évêques allemands, ils semblent n'avoir jamais existé.

Le mémoire continue en rappelant le droit souverain que les évêques de Passau ont toujours eu sur les Moraves depuis le début de leur conversion. C'est ici qu'il faut citer textuellement. « L'évêque de Passau, » autant qu'il l'a voulu et dû, est toujours entré dans » ces provinces ; il y a fait avec pleine autorité *(potenter)* tout ce qu'il avait à faire, et nul n'a osé lui résister en face. Nos comtes ont exercé leur juridiction » sur ce pays, y ont levé tribut, et nul ne leur a résisté. » Mais plus tard, *excités par le démon*, les Moraves » ont commencé à haïr le christianisme, à refuser » toute obéissance, à nous faire la guerre, à nous résister avec acharnement, de sorte que, l'évêque ni » les prédicateurs n'ayant plus d'entrée dans le pays, » ils ont fait tout ce qui leur a plu. »

C'est ainsi que se trouve travestie la grande période de Rastiz et de Svatopluk, de Cyrille et de Méthode. Les évêques allemands du xᵉ siècle raisonnent et écrivent comme les journalistes, les diplomates ou les historiens allemands du XIXᵉ siècle, qui appellent, par exemple, la Bohême « la plus grande province allemande (das grosste deutsche Erbland) de l'Autriche (1). »

Les plaignants reprochent encore au Pape d'avoir

(1) Voyez M. Springer, *Histoire de l'Autriche depuis* 1809, ma brochure l'*État autrichien* (Paris, 1866) et une brochure parue à Prague tout récemment : *Le Programme de la Bohême et l'État autrichien.*

empiété sur leur diocèse en érigeant en Moravie un archevêché et trois évêchés. Ils démontrent avec force renvois aux canons des conciles et aux décrets pontificaux que le Pape a commis une usurpation en s'immisçant dans les affaires de l'Église morave sans en consulter le chef naturel, l'évêque de Passau. Viching, il est vrai, a été, à la prière de Svatopluk, nommé évêque dans les États de ce prince; mais il n'a point empiété sur la juridiction de l'évêque de Passau. Il était simplement chargé de convertir des pays récemment conquis où Svatopluk voulait introduire le christianisme.

Puis les plaignants insistent sur les droits incontestables que l'Église allemande a sur le peuple morave. « Bon gré, mal gré, ils nous seront soumis. » *Sive velint, sive nolint, regno nostro subacti erunt* (1). L'histoire entière des Slaves au moyen âge, des bords de la Baltique à ceux de l'Adriatique, peut servir de commentaire à ce mot.

Écoutez maintenant ce parallèle emphatique et ridicule entre les Allemands et les Slaves.

Les ulémas de Constantinople ne prennent pas un autre langage pour établir les droits des Osmanlis sur les raïahs bulgares ou bosniaques.

« Les ancêtres de notre sérénissime seigneur Louis, » empereur et roi, descendent de la très-chrétienne » race des Francs. Les Moraves et les Slaves viennent » *des païens* et *des impies*. Les uns, par leur puissance

(1) Dudik, p. 343.



» impériale, ont exalté la république romaine ; les autres » l'ont anéantie. Les uns ont fortifié le royaume du » Christ, les autres l'ont affaibli (!). Les uns se sont » fait remarquer du monde ; les autres sont restés » cachés dans leurs retraites (*latibulis*) et dans leurs » villes. Les uns ont fait resplendir le siége aposto- » lique, les autres ont fait gémir les chrétiens dans les » persécutions, etc., etc. »

Dans leur fureur, les Allemands vont jusqu'à reprocher aux Slaves d'avoir converti des Magyares et d'en avoir fait de pseudo-chrétiens (1), et les rendre responsables des ravages commis par les hordes hongroises dans la Pannonie. Est-il besoin de rappeler que l'arrivée des Magyares a été le plus grand malheur de la race slave et qu'elle fut la première écrasée par les nouveaux venus ? Ce n'est pas tout encore : les Slaves ont ouvert aux Magyares le chemin de l'Italie ! Mensonge, s'il en fut. Au moment même où les Magyares pénétraient en Italie, les Bavarois entraient en Moravie (2).

Les évêques allemands terminent en suppliant le Pape de venir au secours de l'Église menacée dans son unité, et comme la prose ne leur semble pas assez éloquente, ils concluent par ces vers médiocrement poétiques :

Alme pater mundi, dignus prænomine Petri.
Nomine quem sequeris, utinam virtute sequaris !

(1) L'influence des Slaves sur la conversion des Magyares est encore sensible aujourd'hui : dans certains cantons de la Hongrie, la prière magyare se termine par quelques mots slaves.

(2) Voyez Dudik.

Sisque tuis famulis protector verus, et ipsos
Commendes Domino cœlo qui præsidet alto (1)

Vers la même époque, Hatto, évêque de Mayence, écrivait également au Pape, à la prière de ses collègues les évêques Bavarois. Il se plaignait que les Moraves, rebelles à la puissance des Francs, prétendissent avoir un métropolitain à eux, un métropolitain donné par le Pape au mépris des droits évidents de l'Allemagne. Il l'invitait à faire rentrer ce troupeau égaré dans les voies de l'humilité, et annonçait que si les Moraves refusaient de se soumettre, il leur faudrait, bon gré mal gré, courber la tête sous le joug des princes francs (2).

Tel était le langage évangélique de l'épiscopat germanique. Comme ses confrères, Hatto ignore ou feint d'ignorer l'apostolat de Cyrille et de Méthode et leurs relations avec les prédécesseurs de Jean IX.

Nous ne savons quelle impression ces brutales et impudentes réclamations firent sur l'eprit de Jean IX. Il mourut au mois d'août de l'année 900 (3). Les Allemands, du reste, ne se bornèrent pas à de simples récriminations. Les Bavarois envahirent la Bohême, s'assurèrent l'alliance des Tchèques, ravagèrent la Moravie pendant plusieurs semaines (4) et se retirèrent. Les

(1) Ces vers sont peut être le fait de quelque copiste.

(2) Cette lettre se trouve dans Mansi, XVIII, 203 et sq. — Hardouin, VI, 481 et sq. — Ginzel, p. 100.

(3) Jaffé, *Regesta rom. pont.*, p. 305.

(4) Ann. Fuld., ad ann. 900.

Magyares revenaient alors d'une expédition en Italie (1). Les Allemands jugèrent prudent de faire la paix avec les Slaves. Des négociations s'ouvrirent à Ratisbonne en 901. Quelles en furent les bases? On n'en sait rien. Mais la question religieuse ne fut pas oubliée. Car ce fut l'évêque de Passau, accompagné du comte Ulric, que les tuteurs de Louis-l'Enfant envoyèrent à Moïmir pour lui faire jurer la paix.

Moïmir se soumit-il à l'épiscopat germanique ? obtint-il au contraire la reconnaissance de la métropole morave? aucun document, aucune indication ne nous permet de trancher cette question. La solution en est d'ailleurs complétement indifférente en présence de la catastrophe qui au lendemain de ces misérables querelles va fondre sur la Moravie.

Les Magyares sont à ses frontières : ils l'envahissent de tous côtés, ils la couvrent de sang et de ruines. La lutte fut longue : elle dura six années entières (2). Mais les efforts des Allemands et ceux des Slaves n'aboutirent qu'à un désastre sans exemple. L'empire de Svatopluk, élevé si brusquement, comme un de ces monceaux de sable formé par le souffle de la tempête, disparaît emporté par le tourbillon magyare, et la Moravie s'efface de l'histoire (3). « Les villes et les châteaux s'écroulent ; les églises sont renversées, le peu-

(1) Ann. Fuld., ad ann. 900.

(2) Hermannus Augiensis, ad ann. 902 (Pertz, v, p. 111) — Ann., Corbec et d'Hildesheim ; Ann. Salisburg, ap Pertz.

(3) Voyez Dudik, p. 350 et sq. — Const. Porphyr., *de Adm. imp.*, ch. XLI.

ple dispersé. Sur la désolation universelle plane un morne silence, sans qu'on puisse deviner quand et comment cette œuvre d'épouvante s'est accomplie. » Ainsi s'exprime l'historien de la Bohême (1). Dans la province qui a conservé le nom et le souvenir des Moraves, la poésie populaire chante encore cet immense désastre :

« Près du large Danube, près des flots écumants de la Morava, sur les ruines du château de Dievin, saigne le cœur blessé des Slaves.

» O patrie de nos nobles aïeux, théâtre retentissant de nos anciennes luttes, tu gis ensevelie dans ta vaste étendue : la flèche du malheur a transpercé ta poitrine.

» Ton temps est passé : ta gloire s'est endormie d'un sommeil éternel. Les fils ne trouvent plus que l'ombre de la gloire de leurs aïeux !

» L'épée de Moïmir sommeille : les rochers et les ruines couvrent le casque de Svatopluk ! Parfois seulement du sein de l'oubli un souvenir s'envole au ciel dans une chanson. »

..... Et encore :

« Nitra, chère Nitra ! haute Nitra. Où sont les temps où tu fleurissais? — Nitra, chère Nitra! mère des Slaves, quand je te contemple, il me faut pleurer. — Tu étais jadis la mère de tout le pays où coule le Danube, la Vistule et la Moravie. — Tu étais le siége de Svatopluk, quand régnait sa main puissante! — Tu étais la

(1) Palacky, ch. x.

ville sainte de Méthode, quand il prêchait à nos pères la parole de Dieu ! — Aujourd'hui ta gloire est voilée d'ombre ! — Ainsi le temps change, ainsi va le monde ! »

CHAPITRE XI.

L'ÉGLISE BULGARE.

La Bulgarie avait donné asile aux disciples de Méthode chassés de la Moravie. Gorazd avait même été promu par Michel Boris à la dignité de métropolitain. Clément ne fut pas moins bien traité : il reçut, en présent du roi bulgare, trois maisons à Diavlia, et une autre à Glavenitsa. Michel lui confia en outre l'un des sept évêchés qu'il avait établis dans son royaume, celui de la province de Koutmetsivtsa (1), qui n'était pas encore entièrement convertie au christianisme. Le zèle de Clément lui fit acquérir un grand nombre de disciples et de collaborateurs : il en compta bientôt, suivant la légende, trois mille cinq cents. Il

(1) *Vie de saint Clément*, ch. XIII. — On ne sait quels étaient les siéges de ces sept évêchés.



leur enseignait l'alphabet slave, leur traduisait l'écriture, écrivait lui-même. Il forma, en outre, un certain nombre de missionnaires et les envoya dans les contrées environnantes. Il séjournait, soit à Ochrida, soit à Glavenitsa (1). A Ochrida il fonda une église et un monastère en l'honneur de saint Pantaléon, puis une seconde église qui fut plus tard élevée au rang de cathédrale (2). Naum s'établit à Diavlia.

On sait peu de choses sur les dernières années du prince Michel. Les annales byzantines et occidentales ne sont pas d'accord sur l'époque de sa mort (3). Sans entrer dans une discussion inutile, constatons seulement qu'en 893 on voit son fils Siméon occuper le trône de Bulgarie. Elevé à la cour de Byzance, familiarisé avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité, le nouveau prince devait jeter sur son pays un éclat inconnu avant lui. Habile politique, grand capitaine, il sut se faire craindre et respecter des Grecs, des Magyares et des Serbes. Tout en assurant par ses armes l'existence de son empire, il s'occupa d'y affermir la religion chrétienne, et nomma Clément, dont il appréciait le zèle et le savoir, évêque de Velitsa (4). Clément avait pris pour modèle, dans son apostolat, son maître Méthode, et se montrait digne de lui. A la mort de Gorazd,

(1) *Vita S. Clem.*, éd. Schaf., nº 8.

(2) *Vita S. Clem.*, éd. Miklosich, XXIII.

(3) Regino, ap. Pertz, I, 580.— Ann. Fuld., ad ann. 892. — Consulter sur ce point Hilferding : *Geschichte der Serben und Bulgaren* ; et Palauzov : *Viek tsara Simeona* (Saint-Pétersbourg 1852).

(4) *Vita S. Clem.*, éd. Miklosich c. XXVI.

Siméon lui donna un nouveau gage d'estime et d'affection en lui confiant la métropole de Bulgarie. Clément accepta cette fonction tout en gardant son siége de Velitsa (1).

Gorazd, Clément, Naum, Angelar et Sabba avaient réuni leurs efforts pour propager par toute la Bulgarie l'œuvre et la tradition de Cyrille et de Méthode: grâces à eux, le nom de leurs illustres maîtres devint dans cet empire aussi populaire que le leur, et aujourd'hui encore l'Église bulgare célèbre dans un commun office la mémoire de ses sept apôtres (*οἱ ἅγιοι ἑπτάριθμοι*) (2). A côté d'eux se forma une génération de prêtres qui contribuèrent à faire fleurir en Bulgarie non-seulement la religion chrétienne, mais aussi la littérature slave, dont Cyrille et Méthode leur avaient fourni les premiers modèles. Tels furent, par exemple, le prêtre Constantin, fervent disciple de Cyrille, dont il avait pris le nom, et que Siméon éleva au rang d'évêque (3); Jean, qui devint plus tard exarque de Bulgarie; le prêtre Grégoire, le moine Théodore, le moine Chrabr, qui nous sont surtout connus par les nombreux manuscrits qu'on leur attribue. Ils occupent une grande place dans la littérature écrite des Slaves, et peuvent en être considérés comme les premiers représentants.

Ainsi, pendant que l'Église morave disparaissait dans les ruines de l'empire de Svatopluk, celle de la Bulgarie

(1) Liste des évêques bulgares citée plus haut. La vie de saint Clément est intitulée : Βίος Κλημέντου, ἀρχιεπισκόπου Βουλγάρων.

(2) Cyrille, Méthode, Gorazd, Clément, Angelar, Lavr et Naum.

(3) Manuscrit bulgare cité par Palauzov p. 98.

florissait et empruntait un nouvel éclat à la gloire du grand Siméon, son premier empereur (1). Clément mourut le 27 juillet 916. Son corps fut enterré dans le monastère de la ville d'Ochrida, qu'il avait fondé. Il s'y trouve encore. On ne sait quand moururent Naum, Angelar et Sava. L'Église bulgare célèbre leur mémoire le jour de la mort de saint Clément (2). De nombreux monuments rappellent leur souvenir. Un savant voyageur russe, M. Grégorovicz, professeur à l'Université de Kazan, a signalé à Bitolia deux chapelles ornées des statues de Clément et de Naum; dans les monastères de Sleptieza et de Kalista, des portraits de saint Cyrille; dans le monastère de saint Naum, une peinture à fresque représentant les sept Apôtres; enfin, à Ochrida, une inscription en langue slave gravée sur le tombeau de saint Clément, et des traditions populaires sur saint Clément, saint Naum et saint Gorazd (3).

Au témoignage de Constantin Porphyrogénète, les habitants de la Moravie s'enfuirent en Bulgarie et en

(1) Jusque-là les souverains de Bulgarie n'avaient eu que le titre de prince, *knez*; Siméon, le premier, s'appela *tsar* (βασιλεύς). — Cf. *Vie de saint Clém*, éd. Miklosich, XIX.— *Leo Gramm*, p 500. — Const. Porphyr, *de Cæremon. aulæ Byz*, II, 428.

(2) Μηνὶ Ἰουλίῳ ιζ' ἀκολουθία τῶν ἁγίων ἑπταρίθμων Cet office a été imprimé à Moscopolis, en Albanie, 1746, in-4°.

(3) Gregorovicz, *Oczerki puteszestva po Turtsii*; Kasan, 1848, p. 77 (Esquisse d'un voyage en Turquie).— M Grégorovicz avait, dès 1847, publié un fragment de son travail dans la *Revue du muséum de Prague*, p. 509 et sq. Il a trouvé au mont Athos, entre autres manuscrits, un office slave de saint Cyrille. — Voyez aussi : *Travels in the Slavonic provinces of Turkey in Europe*, by G. Mackenzie and A. Irby (London 1867), ch. IV.

Croatie (1) : il est donc permis de supposer que des disciples de Cyrille et de Méthode accompagnèrent les fugitifs qui allèrent chercher un asile dans cette dernière contrée.

On peut invoquer à l'appui de cette hypothèse le développement inattendu que la liturgie slave prit au début du xe siècle sur les côtes de la mer Adriatique (2). C'est surtout dans la province actuelle de Moravie que le souvenir des apôtres slaves est resté populaire. C'est ce qu'attestent les ruines de diverses chapelles consacrées à S. Clément, l'existence de certaines chaires, où, suivant la tradition, Cyrille et Méthode auraient prêché ; la vénération que le peuple professe pour des puits encore appelés puits de Méthode, de Cyrille ou bien puits des apôtres, enfin les noms singuliers de *Panaczek* et de *Strachota*, sous lesquels le pays morave a, depuis des siècles, désigné les deux saints. Cyrille, comme on sait, est en grec un diminutif de κύριος (κύριλλος) maître, seigneur. Instruit du sens de ce nom, le paysan morave l'a traduit en sa langue et en a fait *panaczek*, le petit-maître, le damoiseau. Le nom de Méthode a été l'objet d'une traduction non moins bizarre. On l'écrivait *Metodius*, *Metudius*. Le peuple, trompé sans doute par quelque interprète ignorant, en a fait un dérivé du mot *metus* et le grec Μεθόδιος est devenu le slave *Strachota*, l'épouvantail. Ce dernier nom commence à disparaître,

(1) *De Adm. imp.*, c. IV.
(2) Voyez plus loin.

mais le premier persiste et le paysan morave continue de l'appliquer à son curé (1).

(1) *Histoire des apôtres slaves*, par M. Bily, curé du diocèse de Brno (Brunn), en Moravie, p. 113. — Au témoignage de M. Majar Zilyski, dans son ouvrage sur le même sujet, p. 72, il se chante encore en Moravie un cantique commençant par ces mots : « *Svati Cerho a Strachoto, nasi patronove* : saint Cyrille et saint Méthode, nos patrons... »

CHAPITRE XII.

HISTOIRE DE LA LITURGIE SLAVE EN OCCIDENT.

Tout le monde sait que la liturgie slave introduite par Méthode s'est perpétuée depuis le x[e] siècle chez les Slaves orthodoxes d'Orient, Bulgares, Russes, Serbes et Ruthènes. On sait moins quelles ont été les destinées de cette liturgie chez les Slaves occidentaux restés fidèles à l'Église romaine. Cette question mérite d'être étudiée. Mais avant de l'aborder, il nous faut examiner un problème fort débattu entre les hommes compétents, celui de savoir quelle fut la liturgie de Cyrille et de Méthode. Apportèrent-ils avec eux celle de Byzance? Adaptèrent-ils simplemet la langue slave à celle de Rome, qui devait dominer chez les Slaves convertis par les prêtres allemands? Telle est la question qui se pose.

Sans prétendre la résoudre, j'indiquerai les éléments des deux solutions opposées.

Toute incertitude cesserait si nous avions entre les mains un manuscrit original authentique de la liturgie de Cyrille et de Méthode ; malheureusement, comme nous le verrons plus bas, un tel manuscrit est encore à trouver. On ne peut donc aborder le problème que d'une façon indirecte.

Ceux qui prétendent que Cyrille et Méthode n'ont fait que copier la liturgie latine remarquent que les deux apôtres renoncèrent à leur patrie et à son église le jour où ils entrèrent au service de Rastiz et du Saint-Siége ; que d'ailleurs quand ils arrivèrent en Moravie ils y trouvèrent des églises latines et ne durent pas songer à modifier la forme du culte en usage, qu'ils ont été consacrés évêques par l'Église de Rome, que parmi les accusations dirigées contre eux, on ne rencontre jamais celle d'avoir introduit les formes du culte byzantin : il est bien question de la langue mais non des cérémonies ni du rituel. On ajoute que, d'après les ordres formels du Pape, Méthode devait lire l'évangile en latin (1). Enfin, on prétend que les plus anciens livres religieux, ceux qui doivent se rapprocher le plus du texte original portent une forte empreinte de latinisme. Kopitar, qui a surtout insisté sur cet argument, invoque à l'appui les livres glagolitiques carantins du xe siècle (2).

Les partisans du système opposé répondent par des

(1) Voyez plus haut.

(2) Kopitar, *Glag. Cloz.*, introduction. — Assemani, Dobner, ont soutenu la même opinion. — Voyez aussi Ginzel, *Geschichte der Slaven apostel.*, p. 106-112.

faits qui, il faut le reconnaître, ont une grande valeur : ils invoquent d'autres livres glagolitiques du x[e] siècle publiés en 1859 par MM. Hœfler et Schafarik et qui sont exactement conformes à la liturgie grecque. Ils citent aussi un office de la fête de l'Epiphanie particulier à la Bohême et à la Moravie, où il se célèbre encore aujourd'hui. Cet office, dont les longues prières et les nombreux exorcismes dénotent une origine grecque, et qui ne se rencontre dans aucune des contrées voisines, est évidemment un débris de l'ancienne liturgie de Cyrille et de Méthode. D'ailleurs, du moment où Cyrille et Méthode introduisaient une langue nouvelle dans l'Église de Moravie, ils ne devaient pas hésiter à y importer une liturgie étrangère. Les nouveaux rites devaient être d'autant plus agréables à Rastiz et à son peuple qu'ils différaient plus de ceux du clergé germanique. La lettre du Pape Jean VIII, qui défend à Méthode l'usage de la langue slave, ne lui interdit pas l'usage de la langue grecque ; elle l'autorise même formellement (1). La seule chose qu'il exige, c'est la lecture de l'évangile en latin. Nul doute que Méthode, si dévoué à l'Église romaine, ne se soit conformé à cette prescription ; mais de cet acte de déférence on ne peut conclure à l'abandon complet de la liturgie grecque (2).

Tels sont les arguments sur lesquels s'appuient les

(1) Voyez plus haut.

(2) Cette opinion est celle de Stransky, Dobrowski, Kohl, Dümmler, de Kossing, l'un des spécialistes les plus célèbres de l'Allemagne, et de M. Bily. — Voyez son ouvrage sur Cyrille et Méthode : *Deje svatych apostolu Slovanskych* p. 41 et sq.

partisans du second système. Le lecteur peut choisir. Il n'est pas besoin d'ajouter que, quelle que soit la solution qu'on adopte, l'orthodoxie romaine de Cyrille et de Méthode reste en dehors et au-dessus de toute contestation.

Suivons maintenant l'histoire de la liturgie slave dans les pays occidentaux.

Chez les Slaves d'Orient sa marche fut simple. De la Bulgarie, qui en était devenue le foyer, elle rayonna sur les pays voisins : la Serbie et la Russie, et la papauté ne s'en occupa que fort tard. Il n'en fut pas de même chez les Slaves d'Illyrie, de Bohême et de Pologne.

Les Slaves d'Illyrie, comme nous l'avons vu (1), avaient été convertis directement par Rome et avaient embrassé de bonne heure le latinisme. Mais deux événements contribuèrent à l'introduction de la liturgie slave dans leur pays. Le premier fut l'avénement sur le trône de l'empereur Basile le Macédonien, en 867. Né Slave, ce prince fit tous ses efforts pour arracher ses compatriotes à la suprématie allemande et pontificale (2). Il y eût réussi sans l'énergie du pape Jean VIII, qui parvint à grand'peine à retenir les Slaves dans le sein de l'Église (3). Le second événe-

(1) Voyez plus haut, ch. II.

(2) Const. Porphyr., *de Adm. imp.*, c. XXX.

(3) Voyez les Lettres de Jean VIII à l'évêque de Nona, au prince Branimir, au clergé de Salone, ap. Mansi, XVII ép. 183-184.— Voyez plus haut le fragment cité par Wattembach : « Venit quidam Slavus ab Istriæ et Dalmatiæ partibus, nomine Methodius. » — Ginz., Cod., p. 68.

ment fut la prédication même de Cyrille et de Méthode. Dans leurs voyages ils visitèrent les côtes de la mer Adriatique (1); plus tard, leurs disciples dispersés allèrent chercher un refuge dans les pays croates. Les Slaves de ces contrées n'appartenaient pas au diocèse de Méthode ; ils avaient leurs évêques à eux. Néanmoins, sous l'influence des circonstances, la liturgie cyrillique pénétra chez eux, s'y développa, et, malgré les efforts de ses adversaires, elle s'y est perpétuée jusqu'à nos jours. Dès le début, le clergé latin protesta et porta ses plaintes devant le Saint-Siége. Jean X y prêta l'oreille. En 925, nous le voyons adresser deux lettres, l'une à la province ecclésiastique de Spalato, l'autre au prince de Croatie Tomislav (2). Il insiste sur le rétablissement intégral de la liturgie latine. La même année, un canon du concile de Spalato défend d'ordonner aucun prêtre slave. C'était donner le coup de mort à la liturgie nouvelle, mais c'était aussi compromettre les intérêts de la religion elle-même. Le Pape fut effrayé des conséquences que cette décision pourrait avoir, et il en suspendit l'effet jusqu'à nouvel ordre (3). Il appela les évêques devant lui pour confé-

(1) Voyez plus haut.

(2) Ginzel, Codex, p. 75-77.—On lit dans la lettre du pape Jean X aux évêques : « Absit hoc a fidelibus..... ut doctrinam Evangelii atque canonum volumina, apostolicamque etiam præcepta prætermittentes ad Methodii doctrinam confugiant, quem in nullo volumine inter sacros auctores comperimus. » Ce passage prouve combien les livres liturgiques de Méthode étaient répandus dans la province de Spalato.

(3) Lettre du pape, ap. Ginz., Cod , p. 78.

rer avec eux sur cette grave question. Ici les documents nous manquent et rien ne nous apprend quelle fut l'issue définitive des négociations. Les Papes sans doute se résignèrent à tolérer la liturgie slave, car cent trente ans plus tard nous la retrouvons florissante dans ces mêmes contrées où elle avait été si vivement attaquée.

Ce fut sous le pontificat d'Alexandre II (1061-73) que la lutte recommença. Le concile provincial tenu à Spalato décida, comme jadis en 925, qu'il était défendu de célébrer l'office en langue slave et qu'aucun Slave ne pourrait être ordonné prêtre (1). Cette fois les Slaves eurent beau protester ; ils ne surent pas défendre leur cause auprès du Pape. Le clergé slave était dans une profonde ignorance sur ses origines et sur celles de sa liturgie. La cour de Rome n'en savait peut-être pas plus que lui. On s'imaginait que les Slaves étaient des Goths, et que Méthode, l'inventeur présumé de leur écriture et de leur liturgie, avait été, comme la plupart des anciens Goths, un hérétique de la secte d'Arius (2). Le Pape ratifia donc le canon du concile de Spalato ; mais il ne put le faire exécuter que

(1) Thomas, archidiaconus Spalatensis, ap. Schwandtner, t. III, p. 552-554. — Ginz., Cod., p 89.

(2) « Dicebant enim *gothicas* litteras a quodam Methodio hæretico fuisse repertas, qui multum contra catholicæ fidei normam in eadem sclavonica lingua mentiendo conscripsit. — Thomas, archid. Spalat., ap Schwand., t. III. — Voyez Ginz., Cod., p. 89. — La même erreur (l'invention des lettres attribuée à Méthode) se rencontre dans un manuscrit du XII[e] siècle, un apostol bulgare cité par M. Gregorowicz. (Journal du ministère de l'instruction publique russe, mars 1852).

dans une partie de la Dalmatie, celle qui était soumise aux Vénitiens depuis 997. La liturgie slave se maintint dans celle qui appartenait à la Croatie. Elle existait aussi depuis longtemps dans l'État voisin de Slavonie, sans avoir été, que nous sachions, ni combattue, ni ratifiée par la papauté.

Innocent III, sur la prière de l'évêque de Zeng, voulut régulariser cet état de choses. Dans une lettre datée de Lyon, le 19 mars 1248, il autorisa la liturgie slave, mais seulement dans les pays où elle existait déjà, et à condition que les traductions fussent de tout point conformes aux originaux. Ces traductions devaient être écrites dans les lettres slaves dont on attribuait l'invention à saint Jérôme, c'est-à-dire, comme nous l'expliquerons plus bas, en caractères *glagolitiques*.

La décision du Pape fut suivie, mais on l'interpréta dans le sens le plus large. La liturgie glagolitique rayonna peu à peu de la Slavonie sur les pays voisins : la Dalmatie, l'Istrie, la Bosnie et la Serbie (1). Malheureusement si la tolérance romaine a permis au glagolitisme de se développer, la situation politique des pays jougo-slaves a été peu favorable à une culture intelligente de la littérature sacrée. Partagé entre les pays autrichiens, vénitiens et les Turcs, le clergé slave ne trouvait dans ses efforts ni unité ni direction. La langue populaire, en se transformant, s'éloignait du type primitif de la *glagolitsa*. Les livres sacrés menacèrent

(1) Voyez Assemani, *Kalend.*, p. 409-410.

de devenir inintelligibles pour le peuple, et, qui pis est, pour le clergé lui-même.

En 1688, le synode de Spalato créa une commission de six ecclésiastiques chargée d'examiner sur l'*Illyricum litterale*, c'est-à-dire sur la langue liturgique des provinces illyriennes, les aspirants aux fonctions sacerdotales (1). Le synode de Parenzo, en 1733, prit une mesure analogue (2). Néanmoins, la décadence des études slaves était telle, au milieu du siècle dernier, que, lorsque Benoît XII voulut faire réviser le missel glagolitique, il dut s'adresser à un ecclésiastique sachant le russe, Caraman ; et quand il fonda au *collegium urbanum* une chaire de langue slave, ce fut au russe Sovich qu'il fut obligé de la confier (3). Quant à la révision de Caraman, est-il besoin de dire qu'elle fut détestable ? Une nouvelle édition du bréviaire glagolitique a été faite en 1791.

L'immense impulsion donnée dans notre siècle aux études slaves n'a point arrêté cette décadence. La cour de Rome ne voit peut-être pas grand intérêt à relever les débris de l'Église glagolitique, quoiqu'elle ait à Rome une Église slave, celle de *Sancti Hieronymi Illyricorum;* et le gouvernement autrichien, dans son hostilité systématique contre tout ce qui est slave, verra sans regret disparaître ce souvenir importun de Cyrille et de Méthode.

(1) Ginz., Cod , p 101.
(2) Assemani, p. 409.
(3) Fortis, Viaggi in Dalmazia.

Cependant encore aujourd'hui le nombre des Slaves qui suivent le rite glagolitique s'élève à 84,319 âmes, ainsi réparties (1) :

Diocèse de Veglia,	13,274
— de Iadra (Zara),	20,316
— de Spalato,	48,552
— de Sebenico,	2,177
	84,319

En Bohême, la liturgie slave n'apparaît pas tout d'abord : nous avons indiqué plus haut le texte (2) qui permet cependant de supposer qu'elle n'y était pas inconnue. La Bohême, soumise d'abord à l'évêché de Ratisbonne (3), dut suivre la liturgie latine. En 973 le Pape Jean XIII, à la prière du prince Boleslav, fonda l'évêché de Prague (4). Toutefois, le Pape mit à cette fondation une condition capitale, c'est que le clergé du nouveau diocèse serait latin et ne suivrait ni les rites de la Bulgarie ni ceux de la Russie (où le christianisme commençait à pénétrer), ni ceux des Slaves du Sud (5). Cette condition fut acceptée, et les premiers évêques de Prague, suffragants de l'archevêque allemand de Mayence, l'observèrent fidèlement.

(1) Ce tableau est dressé d'après les chiffres officiels relevés par ordre de l'évêque de Goritz. — Voyez Ginz., Cod, p. 124 et sq.

(2) La légende de saint Vacslav.

(3) Cosm, lib. I, *Script. rer. Bohem.*, t. I, p. 40 (Praga, 1783).

(4) *Vita S. Volgangi*, ap. Dobner, Ann. IV, 214.

(5) Epistol. Joann., ap. Ginz., Cod, p. 79. — Cette lettre est extraite de Cosmas.

Mais la liturgie slave, qui sans doute n'avait jamais disparu, reparut avec un certain éclat au commencement du XIe siècle.

Sous le règne du prince Oldrich vivait, dans une solitude aux environs de Prague, un ermite appelé Procope. Le prince, chassant un jour, rencontra le saint homme, et, frappé de sa piété, l'emmena avec lui et en fit son confesseur (1). En 1032, sur les bords de la rivière Sazava, Procope commença et acheva en 1039, grâce aux libéralités du nouveau duc Brétislav, un monastère dont il devint abbé et qu'il soumit à la règle de saint Benoît.

Depuis plusieurs siècles, les monastères bénédictins avaient été soustraits à la juridiction des évêques (2). Procope put donc introduire dans son monastère telle innovation qu'il jugeait convenable, sans craindre d'être immédiatement inquiété. Il avait fait une étude sérieuse de la liturgie cyrillique. Le duc Brétislav songeait, comme Rastiz avait fait en Moravie, à soustraire la Bohême à la suprématie religieuse des évêques allemands. Il avait demandé au Pape l'érection d'un archevêché à Prague, et sur les médailles qui datent de son règne, on trouve ordinairement, à côté de son nom, celui de saint Clément, si intimement lié au souvenir de Cyrille et de Méthode (3).

(1) Voyez Hanka, *Sazavo Emmaunticum evangelium, nunc remense* (Prague 1846, p. 3 et sq.). — Palacky, Würdigung, p. 46 et sq. — *Chronicon monachi Sazaviensis*, ap. Ginz., Cod., p. 80.

(2) Baroni, Ann. eccl., ad ann. 748.

(3) Palacky, I, 278.

Procope était sûr de son appui en introduisant dans son monastère l'usage de la liturgie gréco-slave. Nous nous servons à dessein de cette dernière expression. On a retrouvé récemment quelques fragments glagolitiques provenant du monastère de Sazava; ces fragments prouvent que la liturgie imposée aux moines était bien celle de l'Église grecque (1). Du reste, Brétislav ne réussit point dans ses projets, et l'innovation de Procope ne dépassa pas les bornes de son monastère; elle ne put même pas s'y maintenir bien longtemps; à Procope succéda, comme abbé, son neveu Vit, et à Brétislav, le prince Spitihniev. Il était fort dévot et ne craignait rien tant que de se compromettre auprès de la cour de Rome (2). Le clergé latin accusait les moines de Sazava d'hérésie; il prêta l'oreille à ses récriminations (3), et l'abbé Vit, avec ses moines, jugea prudent d'émigrer en Hongrie (4).

Spitihniev mourut bientôt (28 janvier 1061). Son frère Vratislav monta sur le trône, et n'eut rien de plus pressé que de rappeler l'abbé Vit (5). La liturgie slave reparut avec lui au monastère de Sazava; elle s'y maintint sous son successeur Emeram. Cependant elle était l'objet de nombreuses attaques. Vratislav jugea prudent de demander l'approbation du Pape (1079). Dix ans avant, le Saint-Siége avait interdit la liturgie

(1) Publiés par MM. Hœfler et Schafarik (Prague, 1857).
(2) Cosmas, p. 134.
(3) *Chronicon monachi Sazaviensis* (Ginz , Cod., p. 85).
(4) *Chron. monac. Sazav.* (Ginz , Cod., p. 85).
(5) Cosmas, lib. II, p. 136.

slave en Dalmatie (1). Grégoire VII, alors Pape, refusa d'accéder à la demande du prince bohême, qu'il qualifiait d'imprudente, et l'invita à résister de toutes ses forces à cette téméraire innovation (2). Vratislav ne tint pas compte de l'interdiction pontificale, et la liturgie slave continua de régner à Sazava. Mais le successeur d'Emeram, l'abbé Bozetěch, ne sut pas maintenir la bonne discipline dans son monastère ; le désordre s'y introduisit, et, en 1087, un abbé latin, le prêtre Diéthard, fut nommé à sa place (3). Il fit brûler les livres slaves, dont il ne nous reste plus que quelques rares fragments (4), et les remplaça par des livres latins.

Deux siècles et demi s'écoulèrent. La Bohême était gouvernée par Charles IV, prince de la maison de Luxembourg. Allemand par son père, Bohême par sa mère, Charles IV fut un des plus grands défenseurs de la nationalité slave. Il demanda au pape Clément VI l'autorisation d'établir en Bohême des moines auxquels il serait permis de pratiquer la liturgie slave. Le Pape consentit en principe, mais n'autorisa que la fondation d'un seul et unique monastère (5). Charles IV commença, en 1347, dans la nouvelle ville de Prague, la fondation du monastère dit d'Emmaüs, où la liturgie slave fut immédiatement mise en vigueur. Le monas-

(1) Voyez plus haut.

(2) Voyez la lettre de Grégoire VII (Ginz, Cod. p 91).

(3) Cosmas, lib. III, p 303 et sq.

(4) *Ibid.*

(5) Ginz., Cod., p. 94 et sq : « Karoli IV instrumentum fundationis monasterii Slavorum in civitate neo-pragensi, Emmaüs dicti » — L'original est tiré des archives de l'archevêché de Prague.

tère eut à souffrir plus d'une fois des guerres du hussitisme. Cependant, en 1584, au témoignage d'un contemporain, on y trouvait encore des moines slaves (1). En 1593, les moines slaves disparurent : on craignait sans doute qu'ils n'acceptassent trop aisément la réforme, et ils furent remplacés par des moines espagnols (2).

Telles sont les vicissitudes de la liturgie slave en Bohême. Nous n'avons pas à parler ici de la liturgie en langue nationale, telle que l'entendaient les Hussites. Ils voulaient, comme plus tard les réformateurs allemands ou anglais, introduire dans les cérémonies du culte cette langue usuelle qui va se transformant sans cesse avec la nation. Les moines de Sazava et d'Emmaüs, comme les glagolites du Midi, comme les orthodoxes serbes ou russes, s'attachaient à une langue morte qu'ils estimaient avoir été celle de Cyrille et Méthode, langue dont les idiomes slaves modernes s'éloignent de plus en plus.

Un des plus intéressants débris de la liturgie slave en Bohême, c'est le célèbre évangile, connu sous le nom de « texte du sacre », sur lequel nos rois de France ont pendant deux siècles prêté à Reims le serment du couronnement (3).

(1) Lupacii, *Rerum Bohemiæ ephemeris* (Prague 1554).

(2) Pubitschka, *Chronolog. Geschichte von Bœhmen* (Prague 1784).

(3) C'est un manuscrit, petit in-quarto, sur parchemin divisé en deux parties : l'une écrite en caractères cyrilliques, l'autre en caractères glagolitiques. La partie glagolitique comprend les épîtres et les évangiles qui se chantent à l'office; elle a été copiée par les moines de Sazava : l'autre avait été, suivant une note placée à la fin du

Le pays où l'œuvre de Cyrille et de Méthode a laissé le moins de traces, c'est la Pologne. Cependant on peut aussi y noter quelques vestiges de leur apostolat et de leur liturgie. Nous avons vu qu'une légende attribue à Méthode la conversion d'un prince lekh. D'autres faits rappellent le souvenir des deux apôtres : il existe une médaille de Boleslav le Brave en caractères cyrilliques; Jaroslav, chanoine de Plock, écrivait, en 1219, avec les mêmes caractères, et des fragments de sa chronique ont été trouvés dans la bibliothèque de Kœnigsberg. On rencontre aussi parfois des caractères cyrilliques égarés dans les anciens livres polonais. On sent que la langue ecclésiastique paléo-slave n'a pas été sans influence sur la formation de la langue polonaise, plus tard modifiée par le contact du bohême. Le rite

volume, copiée par saint Procope, fondateur de leur monastère, et donnée au couvent d'Emmaüs par Charles IV. A la suite des guerres des Hussites, ce précieux manuscrit aurait été envoyé à Constantinople, puis vendu plus tard au cardinal de Lorraine, qui le donna à l'église de Reims en 1574. On le prit pour un manuscrit grec et syriaque ayant appartenu à saint Jérôme, et nos rois de France prêtèrent serment sur cet évangile jusqu'à la Révolution. Il disparut alors et ne fut restitué à la municipalité de Reims que sous le consulat. Une magnifique édition *fac-simile* en a été faite en 1843, aux frais de l'empereur Nicolas, sous ce titre : *Evangelia slavica quibus olim in regum Francorum olio sacro inungendorum solemnibus uti solebat ecclesia remensis vulgo* « texte du sacre » *ad exemplaris similitudinem descripsit et edidit Silvestre* (Lutetiæ 1843). Elle est précédée d'une préface de Kopitar. Cette préface, intéressante à consulter, a été reproduite par Miklosich dans son recueil, *Slavische Bibliothek* (Vienne, 1851, p. 57-84). — Voyez aussi Dobrowsky, *Slavinn.*, p. 275 et sq. — L'édition de Sylvestre est d'un prix inabordable. Hanka en a donné une édition populaire in-8° à Prague en 1846.

gréco-slave dura à Krakovie jusqu'au milieu du XIII[e] siècle (1). Quand il disparut, les livres liturgiques continuèrent de subsister. Un témoin oculaire écrit, au début du XVII[e] siècle, que les églises latines sont encore pleines de livres slaves renfermés dans de grands caveaux ; il constate le même fait à Lemberg, dans le couvent des Dominicains. Enfin n'oublions pas de rappeler que le bréviaire polonais, écho d'une antique tradition, donne à Cyrille et à Méthode le titre de patrons de la Pologne, et les considère comme les initiateurs de ce pays à la foi chrétienne.

(1) J'ai suivi sur ce point Bielowski dans son ouvrage *Wstep Krytyczny* (Introduction critique à l'histoire de Pologne), p. 88-89, et dans sa préface du grand Dictionnaire polonais de Linde (2e éd., Lwow. 1854). Il cite également, dans ses *Monumenta historica* p. 88 et sq.), des textes curieux tirés des bréviaires polonais et d'anciens manuscrits du XV[e] siècle, qui font de Cyrille et de Méthode les premiers apôtres de la Pologne.

CHAPITRE XIII.

L'ŒUVRE LITTÉRAIRE DE CYRILLE ET DE MÉTHODE. — LA QUESTION DES ALPHABETS.

J'ai raconté l'apostolat de Cyrille et de Méthode ; j'ai suivi leur histoire dans celle de leurs disciples, de leur église et de leur liturgie : il me reste maintenant à examiner l'importance de leur œuvre littéraire et philologique. Mais ici je dois appliquer à mes investigations une autre méthode. Le récit des luttes que les deux frères eurent à soutenir dans leur apostolat est une des pages les plus curieuses de l'histoire du christianisme ; j'ai cru devoir y apporter la plus grande précision et je n'ai pas reculé devant les détails. J'aborde maintenant des questions de littérature et de philologie qui, pour être bien comprises, demandent

des notions préliminaires assez étendues. Ces questions, qui passionnent depuis cinquante ans le monde slave, ont trouvé chez nous peu d'écho et le lecteur français est mal préparé à leur étude. Les nombreux travaux qu'elles ont suscités dans les langues slaves sont lettre morte pour lui. Ceux qui existent en langue allemande ne sont guère plus intelligibles pour qui n'est pas au courant des faits. Les débats qu'elles ont provoqués sont d'ailleurs loin d'être terminés, et il n'appartient pas à un étranger de venir donner une décision dogmatique, alors que les maîtres de la science slave ne sont pas d'accord entre eux, changent d'opinion à quelques années de distance, ou même hésitent à se prononcer. Au lieu donc d'entrer dans une discussion peut-être fastidieuse, et, en ce moment, inutile, je me contenterai d'indiquer le sommet des choses, de signaler à grands traits les résultats obtenus, abritant au besoin mon inexpérience derrière l'autorité des critiques que je suis du moins sûr d'avoir étudié avec une scrupuleuse attention. Je n'ai pas la prétention d'avoir lu tout ce qui a été publié sur le sujet dont je vais parler; mais aucun des principaux ouvrages, en tant qu'il m'était accessible, ne m'a échappé (1). Je puis ajouter que des discussions orales avec les hommes les

(1) Outre les ouvrages déjà cités dans le cours de ce volume, j'ai consulté les grammaires de Miklosich et Schleicher; Jagic, *Histoire de la littérature serbo-croate*; divers articles dans la *Revue du muséum de Prague*; le *Glasnik* de la Société littéraire de Belgrade, l'Annuaire de la Société serbe de Novisad (Neusatz); le *Nauczny Slovnik*, grande encyclopédie en langue bohême, etc., etc.

plus compétents (1) m'ont permis de me faire sur le débat en litige une idée générale que je m'efforcerai de présenter sous la forme la plus claire et la plus simple.

Le problème renferme trois questions :

A. Quels sont les ouvrages que l'on peut attribuer à Cyrille et à Méthode, et quelle a été leur destinée ?

B. En quelle langue slave ces ouvrages ont-ils été écrits ?

C. Quel est des deux alphabets *cyrillique* et *glagolitique* celui dont on peut avec le plus de probabilité attribuer l'invention à Constantin ?

A. Cyrille est celui des deux frères qui a laissé la plus grande réputation littéraire. C'est ce que suffirait à prouver le titre de philosophe que l'on joint ordinairement à son nom. Nous l'avons vu tour à tour, dans le cours de cette histoire, bibliothécaire à Sainte-Sophie, professeur de philosophie, envoyé chez les Arabes et les Khazares, chargé de déchiffrer des inscriptions mystérieuses et de créer un alphabet pour la langue slave. Son œuvre est tout entière comprise dans la traduction des Écritures; il passe sa vie à les vulgariser, mais il n'est pas seul dans ce travail : il est aidé par son frère Méthode et par ses disciples. Il est difficile de faire la part de chacun : une confusion toute naturelle s'établit de bonne heure entre les travaux des deux frères; elle ira si loin qu'au XIe siècle on attribuera à Méthode jusqu'à l'invention de l'alphabet

(1) MM. Hattala, à Prague; Jagic et Raczki, à Agram.

slave (1). Du reste, le modeste apôtre des Slaves, tout en créant, comme Ulphilas, comme plus tard Luther (2), une des plus nobles langues que l'homme ait écrites, ne songeait certes pas à la gloire d'auteur et se souciait assez peu d'attacher son nom à tel ou tel manuscrit.

Le grand ouvrage de la traduction des Écritures fut commencé à Constantinople. Le biographe de Constantin dit expressément qu'aussitôt après avoir inventé l'alphabet slave, Cyrille se mit à traduire les Évangiles, en commençant par celui de saint Jean: *Au commencement était le Verbe*, Iskonie bie Slovo (3). C'est sans doute cet évangile, divisé en lectures pour les dimanches et fêtes, qu'il apporta en Moravie (4). Les diverses biographies nous désignent ensuite d'autres travaux dont il est difficile et peu utile d'ailleurs de fixer l'ordre et la date. La translation parle vaguement d'une traduction des livres liturgiques (5). La *Vie de Constantin* nomme l'office, le bréviaire et le rituel; la *Vie de Méthode* mentionne le psautier, les actes des apôtres et les épîtres (6); Nestor, l'évangile, les actes des apôtres, le psautier, l'octoïc (recueil de chants qui

(1) Voyez plus haut.

(2) « Sachez, a dit quelque part Schiller à propos de Luther, que jamais homme n'a tant fait pour une langue. » Les Slaves peuvent en dire autant de Cyrille.

(3) *Vie de Const.*, ch xv.

(4) Translat., ch vii.

(5) Transl., ch. vii : *Officia ecclesiastica instruere.*

(6) Ch. xv.

se chantaient à huit voix) et d'autres livres encore (1).

Dans ces travaux, Cyrille avait été, comme nous le dit positivement son biographe, aidé par ses disciples et par son frère Méthode. Celui-ci, à la mort de son frère, aurait achevé la traduction de la bible commencée par Cyrille, sauf le livre des Machabées (2); Jean, exarque de Bulgarie, qui vivait un siècle après, nous affirme qu'ils traduisirent soixante livres canoniques (3). On ne peut qu'enregistrer ces assertions sans les contrôler : je dirai pourquoi tout à l'heure. La vie de Méthode lui attribue encore la traduction du *Nomokanon*, sorte de recueil de droit ecclésiastique, et du *Patericon*, Vie des Saints (4). Nous avons vu plus haut que lors du voyage chez les Khazares, Cyrille avait écrit en grec et Méthode retraduit en slave huit dialogues de controverse religieuse (5). C'est peut être cette traduction qu'on trouve parfois désignée dans de vieux manuscrits slaves sous le nom de *Kyrill slovenski* (Cyrille slave), et qui au XII[e] siècle était connue en Croatie sous le nom de Methodios [liber Slavorum

(1) Nestor, *loco cit.* — Cf. Lettre de Jean VIII à Svatopluk (Ginz., Cod, p. 61). — Autres témoignages : La *Vie de saint Clément* dit (ap. Ginz., p. 33) : « Les écritures en général; » — la *Vie de sainte Ludmila* (Ginz, p. 19) : « *Vetus* et *Novum Testamentum*, pleraque alia ; — la légende morave (Ginz., p. 14) : « *Plura de græco et latino transferentes.* » — Cf. anonym. Salisb. (Ginz, p. 55). — Presbyter Diocleas, ap Schwandner.

(2) *Vie de Méth.*, XV.

(3) Ap. Kalajdovicz, dans son ouvrage *Jean, exarque de Bulgarie* (en russe).

(4) *Vie de Méth.*, ch. XV.

(5) Voir plus haut, p. 69.

qui dicitur Methodius] (1). Il aurait vers la même époque écrit huit livres de grammaire sur la langue hébraïque (2).

Comme on le voit par ce rapide exposé, l'œuvre littéraire de Cyrille et de Méthode ne comprend guère que des traductions de livres sacrés. Elle n'est que le complément de leur apostolat : mais à côté du but religieux qu'elle a en vue, il en est un autre auquel les deux apôtres songeaient moins et qu'ils atteignent sans l'avoir cherché. Pour la première fois la langue slave entre dans la vie littéraire : Cyrille et Méthode ont façonné l'instrument dont se serviront désormais les générations futures. Il ont la gloire, réservée à si peu d'hommes, d'avoir créé une langue type et d'ouvrir l'histoire intellectuelle d'une grande race.

On imagine aisément combien il serait précieux d'avoir sous la main au moins quelques fragments de leurs écrits, de pouvoir entendre, pour ainsi dire, les premiers vagissements de l'idiome slave. Malheureusement il ne nous reste pas une ligne que nous puissions attribuer avec certitude à Cyrille et à Méthode. Leur église s'écroula, comme nous l'avons vu, après leur mort : les Magyares se précipitèrent sur ses ruines ; le latinisme triomphant étouffa, autant qu'il le put, la liturgie slave, et il nous faut descendre deux siècles pour en retrouver la trace en Bulgarie, puis en Russie et en Dalmatie.

(1) Presbyt. Diocl., ap. Schwandtner.
(2) *Vie de Const.*, ch. x.

Le plus ancien manuscrit slave, le premier évangile cyrillique dont on sache la date, est l'évangile d'Ostromir, écrit en 1057 pour le posadnik de Novogorod (1). Le premier évangile glagolitique, celui d'Assemani (2), ne peut être antérieur au XIe siècle. La plus ancienne traduction des Actes des apôtres (manuscrit bulgare) est du XIIe siècle : un fragment de psautier du XIe siècle se trouve en Russie. Des nombreux manuscrits connus en Russie, en Bulgarie, en Bohême, en Croatie, en Italie, il n'en est point d'antérieur au XIe siècle, sauf peut-être quelques fragments liturgiques (glagolitiques), découverts à Prague en 1855, et que Schafarik fait remonter au Xe siècle (3). La plus ancienne traduction complète de la bible est de 1499.

Les deux évangiles d'Ostromir et d'Assemani sont donc jusqu'ici les seuls documents sur lesquels puisse s'appuyer le philologue pour rechercher le texte primitif de Cyrille et de Méthode ; mais rien ne lui indique quel rapport il peut y avoir entre ces copies et l'original. D'ailleurs elles présentent entre elles des différences notables ; elles appartiennent à des *rédactions* distinctes. Plus tard, peut-être, quand on aura scrupuleusement comparé tous les textes, pourra t-on restituer, du moins approximativement, la rédaction primitive ; mais ce travail n'est pas encore fait.

B. Ceci nous amène naturellement à l'examen de la

(1) Publié par Vostokov (Saint-Pétersbourg. 1844).
(2) Publié par le docteur Raczki (Agram, 1865).
(3) *Glagolitische fragmente*, etc. (Prag., 1857).

seconde question : en quelle langue écrivirent Cyrille et Méthode, et que faut-il entendre par cet idiome *slavon* encore en usage aujourd'hui dans les Églises russe, serbe, bulgare, etc. ?

Disons d'abord ce que c'est que le slavon, ou mieux le slave ecclésiastique *(cirkovny, kirchenslavisch)*, nous rechercherons ensuite d'où il vient.

Les langues slaves aujourd'hui vivantes sont au nombre de neuf, que les philologues slaves, à l'exemple de Dobrowsky, divisent généralement en deux familles. J'accepte cette division sans la discuter, ne faisant pas ici un traité de philologie.

La première famille comprend : le bulgare, le slovène, le croate, le serbe (ou plutôt le croato-serbe) et le russe ; la seconde comprend le slovaque, le tchèque, le polonais et le lusacien (ou vinde, wendisch).

A côté de ces langues s'en trouve une autre qui vit encore dans la liturgie de plusieurs peuples non latins et dans un grand nombre de documents religieux politiques ou même littéraires du moyen âge (1). Cette langue joue, vis-à-vis des idiomes slaves vivants, le même rôle que le latin vis-à-vis de nos langues romanes. Mais a-t-elle avec eux le même rapport ? Le latin est, à n'en pas douter, la langue mère des idiomes romans : en est-il de même du slavon ? Est-ce une langue mère, ou n'est-ce qu'une langue sœur ? Les opinions des savants varient fort sur cette question.

(1) Les anciens écrivains, tels que Nestor, Jean, évêque de Bulgarie, appellent toujours cette langue *slovienski* : le slave.

On ne peut plus soutenir aujourd'hui l'opinion jadis fort goûtée qui faisait du slavon la langue primitive de la race slave. Au XIX[e] siècle, des théories fort diverses ont été émises par les philosophes. Dobrowsky a vu d'abord dans le *slavon* l'ancien serbe, plus tard un dialecte composite, le serbo-bulgaro-macédonien. Kopitar y vit tour à tour l'ancien serbe et l'ancien slovène, sa langue maternelle. Schafarik se prononce pour l'ancien bulgare, et l'ancien slovène. Miklosich également. D'une part les travaux de la philologie moderne ont démontré que la division des langues slaves est antérieure à l'époque de Cyrille et de Méthode. De l'autre, l'ensemble de notre récit vient confirmer le témoignage des philologues, qui voient dans les idiomes slovène et bulgare les deux langues slaves les plus étroitement apparentées au slavon (1).

Rappelons-nous bien qu'à l'époque dont nous nous occupons, il n'y a point encore de Magyares en Europe. Les Slaves seuls occupent en entier la grande Moravie et la Pannonie. Il ne faut point perdre de vue ce fait capital. N'oublions pas d'autre part que, suivant la grande majorité des témoignages, Cyrille commença sa traduction à Constantinople. En quelle langue slave? Évidemment dans la langue des Slaves de la Péninsule, langue qui, adoptée peu à peu par les Bulgares touraniens, prit le nom de langue bulgare, comme le français, idiome né du latin, reçut le nom d'un peuple

(1) Voyez sur cette question un article de M. Hattala, dans la *Revue du muséum de Prague*, année 1855.

germanique. Slave ou non de naissance, Cyrille savait cette langue ; elle était, ou à peu de chose près, la même que celle qu'on parlait en Moravie, puisque Rastiz demandait des apôtres à Constantinople ; mais évidemment les différences provinciales (dialectiques) n'empêchaient point l'ensemble du texte d'être compris par le peuple auquel il s'adressait. Nous voyons Cyrille associer tour à tour à ses travaux des Bulgares (Clément) et des Moraves (Gorazd). Ces derniers purent aisément modifier les passages qui avaient besoin d'être, si on me permet l'expression, *dialectisés;* et Cyrille, avec son merveilleux génie pour les langues, sut évidemment s'assimiler en peu de temps les particularités de la langue slave de Moravie ou de Pannonie. Chacun sait, d'ailleurs, qu'il est de l'essence même d'une langue qui est ou veut devenir littéraire de s'élever au-dessus des provincialismes pour choisir dans la grammaire ce qu'elle a de plus correct, et dans le lexique ce qu'il a de plus pur. Nul n'était plus apte que Cyrille à cette tâche délicate. Les plus anciens textes, ceux d'Ostromir et d'Assemani, sont d'une langue fort belle et que l'on peut, sans hyperbole, appeler le sanscrit des Slaves.

On sait ce qui arriva après la mort de nos apôtres : les Magyares pénétrèrent au cœur de la Slavie ; l'Église morave s'écroula ; les Pannoniens se trouvèrent isolés des Bulgares ; les deux langues divergèrent : la langue et la liturgie cyrilliques se maintinrent, au milieu des crises que nous avons racontées, sur le littoral de l'Adriatique, ou revinrent à leur point de départ dans

cette même Bulgarie où elles avaient pris naissance, pour rayonner de là sur l'Orient slave : plus tard la langue bulgare s'éloigne peu à peu du type primitif : elle se corrompt sous l'influence des langues voisines, notamment de l'albanais, au point de devenir à peu près méconnaissable, sinon quant au lexique, du moins quant à la grammaire. Puis l'idiome de Cyrille émigre vers Kiev ; il devient la langue religieuse et savante de la Ruthénie, plus tard de la Russie, mais il ne garde point sa pureté native. Il ne faut pas demander à des moines ou à des princes barbares les scrupules philologiques du grammairien moderne. Le ruthène se glisse peu à peu sous la plume des copistes et des écrivains : la langue de Cyrille s'allie à un idiome vivant et barbare : déjà, au XII[e] siècle, dans la chronique de Nestor, on remarque plus d'une trace de ruthénisme. Le même phénomène se reproduit en Serbie. De là, pour employer le terme technique, trois rédactions différentes : la rédaction bulgaro-slavonne, la rédaction bulgaro-serbe, la rédaction bulgaro-russe. Celle-ci gagne chaque jour du terrain avec les progrès de la Russie et s'impose peu à peu aux autres Églises orthodoxes. Les caractères mystérieux de la glagoliça ne préservèrent pas de cette détérioration la langue sacrée de la Dalmatie. On comprend que lorsqu'il y a entre la langue religieuse et la langue vulgaire une grande analogie, la première se laisse pénétrer aisément par l'autre. Il se produit entre les deux langues morte et vivante un travail permanent d'action et de réaction : l'idiome sacré influe sur la langue popu-

laire qui le pénètre à son tour. Le moine glagolite, comme le moine de Kiev, substituait aisément le mot, la désinence dalmate, au terme paléo-slave. La critique seule, qui est une chose toute récente, peut maintenir dans son intégrité primitive une langue morte et cependant usitée (1). Aujourd'hui encore, ainsi qu'on me l'apprenait dans un récent voyage chez les Slaves du Sud, dans les paroisses où la glagolitsa est en usage, le prêtre rustique substitue, malgré lui, l'expression vulgaire à celle du texte sacré qu'il a sous les yeux (2). Ces diverses altérations n'ôtent rien cependant à la valeur des plus anciens monuments slavons : ils gardent toujours leur importance, et la philologio moderne arrive peu à peu à épurer et à restituer les textes corrompus.

Le slavon n'est donc qu'une langue slave comme les autres et ne peut réclamer sur ses sœurs que le privilége de l'ancienneté. C'est déjà quelque chose : il a pour lui non-seulement la priorité de la culture, mais aussi celle des formes grammaticales ; il mérite d'être étudié non-seulement pour sa beauté, mais aussi pour les matériaux qu'il livre à la philologie indo-européenne. S'il n'est pas l'aryaque des Slaves, il en est au moins le sanscrit, et c'est un rôle que personne ne pourra lui contester.

(1) Voyez ce que nous avons dit plus haut, ch. XIII, de la révision des textes glagolitiques.

(2) Pour ne citer qu'un exemple, les Russes et les Serbes ont rejeté le son nasal, qui existait évidemment dans le paléo-slave : *ien* est devenu *ia ; ion* est devenu *iou*. — Voyez Mikl., Lautlehre.

C. Reste maintenant la troisième question, celle de l'alphabet ou plutôt des alphabets ; car il y en a deux : l'un qui porte le nom d'alphabet cyrillique, et l'autre, que l'on appelle glagolitique. Que Cyrille ait inventé un alphabet, c'est ce dont il est impossible de douter en face de la tradition constante et des témoignages fort nombreux qui lui attribuent cet honneur. Du IXe au XIIe siècle, on n'en compte pas moins de dix-sept venant d'écrivains slaves, italiens, grecs et allemands (1). Je ne sache pas que la critique la plus érudite en ait affaibli la valeur. On a seulement essayé dans ces derniers temps de retirer à Cyrille l'alphabet qui porte son nom sur la foi d'une tradition fort ancienne, et de lui attribuer cet autre alphabet subsistant encore, l'alphabet glagolitique. C'est là un des faits les plus curieux de la slavistique moderne. Malheureusement les Slavistes occidentaux compromettent cette opinion qui est la leur par des subtilités dont leur patriotisme cache mal la faiblesse et l'exagération, et leurs adversaires, les Slavistes orthodoxes, leur opposent trop souvent des arguments qui n'ont rien de scientifique. Sans avoir la prétention de me mêler au débat ou même de le retracer tout entier, je me contenterai d'en esquisser les principaux traits et d'en indiquer les résultats généraux.

Il est constant que Cyrille a inventé un alphabet. Où

(1) Voici les principaux : *Vie de Const.*, ch. XIV ; *Vie de Méth.*, ch. VIII ; Nest., *loco cit.* ; anonym. Salisb. ; Translat., ch. VII ; le moine Chrabr ; *Vie de saint Clém.*, ch. II.

cela? Quand il était encore à Constantinople. En quelle année? En 863 suivant les uns, en 855 suivant les autres. Pour qui a lu notre récit avec attention, la première date paraîtra plus probable, et c'est celle que nous adoptons. En vue de qui Cyrille a-t-il inventé son alphabet et quels éléments avait-il sous la main? En général, on ne crée pas un alphabet, pas plus qu'on ne crée une grammaire de toutes pièces (1). Si le peuple qui a besoin d'un alphabet possède déjà des caractères d'écriture, on les emploie en les complétant; s'il n'en a pas, on a recours à quelque alphabet déjà existant, et on l'adapte tant bien que mal à la phonétique de la langue : témoins, l'alphabet grec prenant pour base

(1) C'est ce que fait très-justement remarquer W. Grimm, *Uber Deutsche Runen*, p. 25 (Goëttingue, 1821). — Pour qui désirerait étudier à fond l'histoire de la question glagolitique, voici la liste des principaux ouvrages à consulter :

Frisch, *Origo characteris slavonici* (Berol 1724).— Kohl, *Introductio in rem litterariam Slavorum*. — Grubissich, *In orig. et histor. alphabeti slavonici glagolitici disquisitio*.— Abhandlungen *Der Bœhm. Gesellschaft der Wissenschaft auf das Jahr* 1785 (Prague), von Dobner. —Anton., *Erste Linien eines Versuchs über die alten Slaven*, 2e Theil, p. 103 et sq.– Linhard, *Versuch e Gesch. von Krain* (Laybach 1788). Dobrowsky, *Glagolitica* (Prague 1807-1832) — Kopitar, *Glagolita Clozianus* (Vindobonæ 1836). — Schafarik, *Uber den Ursprung und die Heimath des Glagolitismus* (Prague 1859). — Hanusch, *Der Monch Chrabr* (Vienne 1862).— Miklosich, *Art. Glagolitisch*, dans l'encyclopédie de Ersch et Gruber.

En russe, on peut consulter les travaux de Hilferding, Preis Sreznievsky Bodiansky; en tchèque, l article *Glagolice* de M. Hattala, dans l'encyclopédie tchèque (*Nauczny Slovnik*); en croate, *Slovjensko pismo*; l'*Écriture slave*, par M. Raczki ; divers articles du *Glasnik* de Belgrade et du *Letopis Matice Serbske*, etc.

l'alphabet phénicien, l'alphabet gothique, où Ulphilas combina les caractères latins et les runes germaniques. Nous devons donc nous demander si les Slaves avaient déjà un alphabet lorsque Cyrille créa le sien. Divers témoignages semblent prouver qu'ils connaissaient des caractères runiques. Le plus important de tous est celui du moine Chrabr. On ne sait aucun détail sur ce personnage, dont il ne nous reste qu'une dissertation assez courte sur l'alphabet; elle se rencontre dans plusieurs manuscrits, dont le plus ancien est du XIIIe siècle. L'auteur, comme on peut en juger par sa rédaction, vivait sans doute en Bulgarie un demi-siècle au plus après Cyrille et Méthode; car il déclare que, de son temps, il y avait encore des gens qui avaient vu les deux apôtres. Il s'exprime ainsi :

« D'abord, les Slaves n'avaient pas d'écriture, étant païens; mais ils comptaient (lisaient) avec des barres et devinaient [prédisaient] (1) avec des entailles. »

C'est bien là l'écriture idéographique ou runique. Plus tard, à une époque postérieure à Cyrille et à Méthode, chez les Slaves encore païens de l'Elbe, Thitmar nous dit que les statues des dieux portaient leurs noms écrits (2). Dans les diverses langues slaves le magicien s'appelle czarodejnik, proprement l'homme qui fait des

(1) On n'est pas d'accord sur le sens des deux mots slaves.

(2) « Nominibus insculptis. » Thit., éd. Wagner, VI B. S. 150-151. — Comparez le témoignage des écrivains arabes Ibn-Foszlan et autres sur l'écriture des Russes païens au Xe siècle : *Frœhne*, *Ibn Foszlans Bericht über die Russen alterer Zeit.*, p. 21, 529 (Pétersb. 1824).

traits, des entailles. De même le prince, le prêtre, *kniez*, est celui qui connaît les lettres [knigi] (1). Cela semble impliquer que l'écriture rudimentaire n'était connue que d'un petit nombre de personnes. Enfin le mot qui veut dire écrire [pisati, primitivement graver, puis peindre, écrire] (2), est le même dans toutes les langues slaves. D'où l'on induit, non sans raison, qu'une écriture quelconque a dû être connue de la race tout entière dans les temps anté-historiques. Il en serait autrement si l'écriture était venue à tel ou tel peuple slave d'un peuple voisin. Par exemple : imprimer se dit en croate *stampati*, c'est l'italien *stampare ;* en polonais *drukovac*, c'est l'allemand *drücken*; en russe *peczati* (presser, imprimer). Sur la foi de ces témoignages et d'autres que l'on trouvera dans les dissertations spéciales (3), on admet donc généralement l'existence d'une écriture idéographique antérieure à Cyrille et Méthode. Elle était, du reste, très-peu répandue et ne pouvait servir qu'aux usages les plus restreints.

Au témoignage du même Chrabr, les Slaves, sans doute ceux de Bulgarie, convertis pour la plupart au

(1) Cette étymologie est fort douteuse.

(2) Fortunatus dit : « Barbara fraxineis pingatur runa tabellis. »

(3) Voyez notamment Hanusch, *Zur slavischen Runenfrage; Archiv. für Kunde œsterreichister Geschichte*, année 1855; — *Ib.: Das schriftwesen und Schriftthum der böhmisch-slovenischen Volkerstamme* (Prag 1867), et l'ouvrage de Raczki déjà cité. On demandera peut-être : existe-t-il des monuments runiques slaves? Il paraît en exister quelques-uns dans le Mecklembourg, en Prusse et ailleurs ; mais les savants ne sont d'accord ni sur leur authenticité ni sur leur interprétation.

christianisme avant Cyrille, essayèrent d'écrire leur langue en caractères grecs et latins, mais ils n'y purent réussir. Cela se comprend, l'alphabet grec ou latin ne se prêtant guère à la transcription de certaines lettres slaves, notamment des chuintantes (1). Il n'est donc pas étonnant de voir le prince de Moravie réclamer un prêtre chrétien qui pût apprendre à son peuple à lire en langue slave (2). Nous avons vu que le choix de l'empereur Michel tomba sur Cyrille. Revenons ici au texte du biographe : « J'irai volontiers, dit Cyrille, si j'ai un alphabet pour la langue slave. » L'empereur lui répondit : « Mon aïeul et mon père et bien d'autres ont cherché cela et ne l'ont pas trouvé ; comment veux-tu que je le trouve ? » — Le philosophe alors, suivant son habitude, alla prier.. .. « et Dieu écouta sa prière, et aussitôt il fit un alphabet, et il commença à traduire l'Évangile. » Pour les critiques, qui n'admettent point le rôle de la prière en linguistique, il est bon de rappeler que Cyrille était un des philologues les plus distingués de son temps. Il savait non-seulement le grec et le latin, mais aussi les langues sémitiques, et peut-être le gothique. Il avait sous la main plusieurs alphabets ; il lui suffisait de les combiner en les complétant pour obtenir celui dont il avait besoin. L'alphabet qu'il avait le plus habituellement sous les yeux

(1) Il n'y a pas bien longtemps que les Slaves latins (Tchèques, Croates et Polonais) sont arrivés à une orthographe rationnelle, encore celle de ces derniers laisse-t-elle beaucoup à désirer.

(2) « Qui ad legendum eos doceret » Transl., VII. — *Vie de Const.*, XIV.

était l'alphabet grec. N'était-il pas tout naturel qu'il le prît pour base de son travail? A défaut de témoignages précis et contraires, peut-on imaginer qu'il ait eu l'idée de forger de toutes pièces un alphabet nouveau et par cela même d'un usage moins facile? Je ne le crois pas. Cyrille était un homme pratique : toute sa vie le prouve. Il n'aurait pas été chercher au loin des éléments hétérogènes lorsqu'il avait à sa disposition les deux alphabets grec et latin. On procède en général du connu à l'inconnu. Or, Cyrille n'ignorait pas que les Slaves voisins des Bulgares s'étaient efforcés de transcrire leur langue en caractères grecs et avaient grand'-peine à réussir dans cette tâche difficile. Il savait que la langue latine devait être connue en Moravie, du moins par les lettrés. Il était donc logique qu'il prît pour base de son travail l'alphabet gréco-latin.

On peut objecter, il est vrai, qu'il avait aussi à sa disposition les runes slaves, mais ces runes rappelaient le paganisme. D'ailleurs Cyrille les connaissait-il?

Malgré les subtilités d'interprétation auxquelles il a donné lieu, le texte fondamental de Chrabr me paraît trop clair pour prêter lieu à aucune équivoque. J'en ai cité le commencement; voici la suite :

« Ayant été baptisés, ils s'efforcèrent d'écrire en » slave avec des caractères grecs et romains, et cela » sans méthode; mais comment peut-on bien écrire » avec des lettres grecques des mots tels que..... » Ici l'auteur cite des mots affectés de nasales, de chuintantes et qui offrent de véritables difficultés de transcription. « Et ils furent ainsi beaucoup d'années.

« Après cela, Dieu qui aime les hommes eut pitié de » son peuple, et il lui envoya saint Constantin, le philosophe, surnommé Cyrille..... Et il leur fit trente-huit lettres, les unes suivant la manière (1) des lettres » grecques, les autres suivant la langue slave.

» Dès le début, l'alphabet slave suit l'alphabet grec, » car là où les Grecs ont *alpha* les slaves ont *az* (2). Ils » commencent tous deux par A; et de même que » les Grecs ont créé leur alphabet en imitant les lettres » hébraïques, ainsi les Slaves ont imité les lettres » grecques.

» Or, il y a vingt-quatre lettres semblables aux lettres » grecques et quatorze suivant la langue slave.

» Il y a des gens qui demandent : Pourquoi a-t-il fait » trente-huit lettres? On peut écrire avec moins de » lettres, comme les Grecs, qui écrivaient avec vingt-quatre.

» Or, ils ne savent pas avec combien de lettres écrivent les Grecs. Ils ont, en effet, vingt-quatre lettres; » mais ces lettres ne suffisaient pas; on y a ajouté » des diphtongues, et dans les signes numéraux le » trois, le six, le neuf et le neuf cent, et ainsi cela fait » en tout trente-huit lettres. C'est ainsi et par imitation » que Cyrille a fait trente-huit lettres. »

L'auteur entre ici dans des détails sur la formation de

(1) Quelques interprètes disent : « suivant l'ordre. » Le plus ancien manuscrit dit : « les unes à la grecque, les autres suivant son génie et le don de Dieu »

(2) Les runes germaniques (le *Futhork*) ne suivent pas l'ordre de l'alphabet grec.

l'alphabet grec que nous n'avons pas besoin de traduire. Il termine en disant :

« Si vous demandez aux savants Slaves : Qui vous a » fait vos lettres ou traduit vos livres sacrés? Ils savent » tous et répondent : Saint Constantin, le philosophe, » surnommé Cyrille. C'est lui qui a établi les lettres et » traduit les livres saints avec Méthode son frère. Car » il y a encore des gens en vie qui les ont vus. Et si » vous demandez en quel temps? Alors ils le savent » et disent : Au temps de Michel, empereur grec; de » Boris, prince de Bulgarie; de Rastiz, prince de Mo- » ravie et de Kocel, prince du Balaton, en l'année de » la création 6363 » (c'est-à-dire 855, suivant les uns, et 863, suivant les autres).

Ce texte est précis. L'alphabet que désigne Chrabr peut-il être autre chose que cet alphabet gréco-slave auquel la tradition assigne depuis des siècles le nom de Cyrilliça? Cette tradition, ce texte s'accordent parfaitement avec la marche naturelle des choses, telle que nous pouvons la concevoir.

Cyrille possédait à fond le grec et les langues orientales : or, c'est à ces dernières que sont empruntés les caractères qu'il a dû ajouter à l'alphabet grec. Le *j* slave rappelle le *j* arménien ; le *t*, le *tso* arménien ; le *b* slave, le *b* phénicien ; le *ch*, le *chaïn* des langues sémitiques, etc.

Cyrille était donc resté pendant plusieurs siècles en possession de l'alphabet qui porte son nom. Mais depuis quelques années de graves contestations se sont élevées dans le monde slave au sujet de cet autre alpha-

bet dont nous avons déjà parlé et qu'on appelle la glagoliça (1). Les uns prétendent que c'est la glagoliça et non la Cyrilliça qui a été inventée par Cyrille : les autres se contentent d'affirmer que la glagoliça est plus ancienne que la Cyrilliça : cette thèse admise, Cyrille perdrait la gloire d'avoir inventé le premier alphabet slave.

Disons d'abord en quelques mots ce que c'est que la glagoliça.

L'alphabet glagolitique, au premier abord, diffère essentiellement de l'alphabet cyrillique : je dis au premier abord ; car il me semble découvrir entre les deux alphabets des ressemblances auxquelles on n'a peut-être pas assez songé jusqu'ici. Les caractères grecs

(1) Le nom de la cyrilliça n'apparait dans les livres que vers le XVI[e] siècle ; on le trouve bien dans quelques manuscrits antérieurs, mais son application à l'alphabet gréco-slave ne semble pas évidente aux défenseurs de la glagoliça.

Le nom de la glagoliça apparait à la même époque dans les livres imprimés à Tubingen et ailleurs par les protestants croates. Jusque-là l'alphabet glagolitique porte les citations suivantes : *Abecenarium bulgaricum* (manuscrit de la bibliothèque impériale XII[e] siècle à Paris, n° 2340) ; *Littera specialis a sancto Hyeronimo reperta* (Innocent II, 1248) ; *Alphabetum Sclavorum*, et le plus souvent *Litteræ croaticæ* (Raczki, p. 62).

On a proposé du mot *glagolitique* diverses étymologies dont voici les principales : 1° *Glagol* signifie en slave *son*, φώνη ; ce serait donc le nom donné à l'alphabet phonétique, par opposition à l'alphabet idéographique. — 2° Le mot *glagola* (*dixit*) revient fréquemment dans les évangiles : *In hoc tempore dixit Jesus : U ono vreme glagola Isous*; d'où le nom donné à un alphabet employé surtout dans la littérature sacrée. — 3° Enfin, *glagola* étant synonyme du mot *slovo*, parole (d'où vient slave), on y a vu un nom de guerre donné à l'alphabet slave pour le soustraire aux persécutions de ses ennemis.

forment la base de l'un; des caractères runiques paraissent être la base de l'autre. D'anciens monuments cyrilliques se rencontrent en Bulgarie, en Russie et même en Bohême, témoin la légende de S. Venceslas, que nous avons déjà citée. Des monuments glagolitiques se rencontrent en Bulgarie, en Croatie, en Dalmatie et en Bohême. Tandis qu'on attribue la Cyrilliça à Cyrille, une tradition dont j'expliquerai plus loin l'origine attribue la glagoliça à S. Jérôme. On ne trouve pas dans les premiers siècles de la littérature slave de documents glagolitiques portant, comme disent les jurisconsultes, date certaine. L'étude de la paléographie ne me paraît pas, quoi qu'on en dise, assez avancée pour qu'on puisse accepter sans contester les hypothèses des éditeurs, s'appelassent-ils Schafarik, Raczki, ou Bercic.

Ce n'est qu'au siècle dernier qu'on a accordé une attention sérieuse aux documents glagolitiques. On n'en connaissait pas alors d'antérieurs au XIIIe siècle. Dobrovsky, dont l'opinion seule mérite d'être citée parmi tant d'autres (1), attribuait l'invention de la glagoliça à un moine dalmate du XIIIe siècle, Nicolas d'Arbe, désireux de sauvegarder sa liturgie nationale, tout en échappant au reproche d'adopter le schisme et l'alphabet gréco-slave. Nicolas aurait inventé cet alphabet et une pieuse fraude l'aurait mis sous la protection de S. Jérôme. S. Jérôme était dalmate. Il dit quelque part dans une de ses lettres qu'il a traduit les Psaumes

(1) Dobr., *Glagolitica*, p. 16 et sq. (Prag. 1832).

pour le peuple de sa langue, *linguæ meæ* (1). C'est sur ce texte qu'on s'appuyait pour lui attribuer l'invention de la glagoliça. On oubliait ou on ignorait qu'il n'y avait point encore de Slaves en Dalmatie au temps de S. Jérôme. Cette fiction, aisément adoptée par la cour de Rome et par le clergé dalmate, avait produit l'effet qu'on en pouvait attendre, et la liturgie slave échappa à la proscription sur le littoral et dans les îles de l'Adriatique.

L'hypothèse de Dobrovsky est ingénieuse ; mais les découvertes récentes lui donnent un démenti formel. On a trouvé des manuscrits glagolitiques antérieurs au XIIIe siècle, et ils démontrent qu'il faut reporter l'origine de la glagoliça bien avant l'époque que lui assignait Dobrovsky.

L'enthousiasme produit par ces découvertes amena peu à peu une réaction singulière contre la Cyrilliça. La grande majorité des Slaves occidentaux entreprit de démontrer que la glagoliça était le premier alphabet slave et que la Cyrilliça n'en était qu'un perfectionnement. On peut juger que le dualisme des religions catholique et orthodoxe a joué aussi son rôle dans la querelle. Voici les principaux arguments que l'on a mis en avant pour prouver l'antériorité de la glagoliça :

1° L'alphabet glagolitique est moins parfait que l'alphabet cyrillique ; donc l'alphabet cyrillique en est un perfectionnement.

(1) *Epist. ad Sophr.*, *Opera S. Hieronymi*, éd. Rom. 1575, t. III, p. 61.

2° La direction des lettres glagolitiques dans les plus anciens manuscrits parait indiquer qu'autrefois ces lettres s'écrivaient de droite à gauche; ce qui est, comme on sait, la marque d'une haute antiquité.

3° On trouve des palimpsestes glagolitiques sur lesquels on a écrit en cyrillique ; on ne trouve pas de palimpseste cyrillique.

4° La langue des manuscrits glagolitiques renferme des formes plus anciennes que celle des manuscrits cyrilliques : on y trouve en outre plus de *pannonismes*.

A cela on répond : 1° Il est vrai que l'alphabet glagolitique est moins parfait que le cyrillique. C'est justement une des raisons pour lesquelles il est fort douteux que Cyrille l'ait inventé. Cyrille, comme nous l'avons dit, était un homme pratique, et entre l'alphabet très-simple qu'il avait, pour ainsi dire, sous la main, et cet autre alphabet compliqué, fatigant, dont on veut lui attribuer l'invention, il n'eût pas hésité. D'ailleurs, si l'on peut dire que l'alphabet cyrillique est un perfectionnement de la glagoliça ne peut-on pas dire, *vice versâ*, que la glagoliça est une détérioration de la Cyrilliça ? Enfin, il n'y a pas à proprement parler de commune mesure entre les deux alphabets. Leurs bases sont différentes. L'alphabet cyrillique participe à la perfection de l'alphabet grec, auquel il emprunte les deux tiers de ses lettres. L'alphabet glagolitique, au contraire, doit son imperfection soit à la grossièreté des runes qui en forment la base, soit à l'intention même de ceux qui l'ont inventé.

2° Le deuxième argument n'est pas aussi décisif qu'on veut bien le croire. Si quelques lettres de l'alphabet glagolitique offrent le caractère d'antiquité qu'on leur attribue, cela n'entraîne pas (du moins dans notre hypothèse. Voyez plus bas) l'antiquité de l'alphabet tout entier.

3° L'argument tiré des palimpsestes n'a qu'un caractère provisoire. Nous n'avons pas, il est vrai, de manuscrit cyrillique ayant date certaine avant l'année 1057; mais qui sait si on ne trouvera pas un jour des manuscrits plus anciens? La présence de manuscrits glagolitiques dans tel ou tel pays ne prouve pas que la glagoliça y ait été inventée. Les manuscrits voyagent, témoin l'évangile d'Assemani rapporté d'Orient à Rome au XVIIᵉ siècle, et cet autre évangile égaré à Reims et connu sous le nom de texte du sacre.

4° L'argument tiré de la langue offre matière aux mêmes observations. Quant aux *pannonismes*, il est bien des philologues slaves qui avouent ne pas comprendre encore le sens de ce mot.

Restent maintenant deux arguments à exposer, et ceux-là sont tirés des textes historiques sur lesquels repose notre travail. Le premier est peu sérieux. Il porte sur le terme *nouveauté* appliqué par les documents contemporains ou presque contemporains à l'invention de l'alphabet cyrillique, *noviter repertas sclavinicas litteras*. Or, dit-on, l'alphabet cyrillique n'est pas nouveau, puisque les deux tiers en sont empruntés au grec. Les contemporains traitent Cyrille d'inventeur, et en réalité il n'a rien inventé. Mais c'est

jouer sur les mots que de vouloir attribuer à des papes ou à des hagiographes du xe ou du xie siècle une rigueur scientifique qui aujourd'hui même ne pourrait être exigée que d'un philologue. Sans doute, pour le linguiste, les alphabets latin, grec et russe ne font qu'un ; mais il n'en sera pas ainsi pour l'homme du monde. Socrate dans son histoire ecclésiastique dit d'Ulphilas qu'il inventa les lettres gothiques : γράμματα ἐφεῦρε γοθικά (1). On serait certes mal venu à prendre ces paroles au pied de la lettre.

Voici un autre argument beaucoup plus sérieux. Il s'agit d'un texte qui dans ces derniers temps a acquis une grande importance. Il faut nous y arrêter, puisqu'on le regarde comme décisif.

Nous avons cité à diverses reprises, dans le cours de cet ouvrage, une vie de S. Clément, évêque de Bulgarie, et disciple immédiat de nos deux apôtres. Il en existe une autre à laquelle nous avons eu moins souvent recours. Un savant russe, M. Gregorovicz, en a découvert le texte dans un couvent du mont Athos, en 1845. Il l'a publié en 1847 dans le journal russe du ministère de l'instruction publique (2). Or dans ce texte le biographe dit de S. Clément : Ἐσοφίσατο δὲ καὶ χαρακτῆρας ἑτέρους γραμμάτων πρὸς τὸ σαφέστερον ἢ οὓς ἐξεῦρεν ὁ σόφος Κυρίλλος.

(1) Socr., iv, 32.—Philostorgos, *Hist. eccl.*, ii, 5, appelle Ulphilas : Εὑρετὴν γραμμάτων οἰκείων. — Paul Diacre, l. xi, c. xii, dit : « Vulphilam qui litteras gothicas primus adinvenit. »

(2) Cette *Vie de saint Clément* avait déjà été publiée dans la Ἀκολουθία τῶν ἁγίων ἑπταριθμῶν, imprimée en 1746 à Moschopolis ; mais elle n'avait point attiré l'attention des savants.

Cette phrase a causé dans le monde slave une véritable révolution. M. Gregorovicz l'a traduite ainsi : « S. Clément imagina pour plus de clarté d'autres caractères que ceux dont Cyrille a été l'inventeur. » Les Slavistes orientaux ont adopté cette traduction et ils en ont tiré cette double conclusion : premièrement que les deux alphabets cyrillique et glagolitique existaient au XIe siècle ; secondement que Cyrille avait inventé l'alphabet glagolitique, et que Clément était le véritable auteur de cet autre alphabet plus clair (σαφέστερον) que l'on appelle Cyrillique (1).

La biographie d'où cette phrase est tirée paraît être postérieure à celle dont nous avons si souvent invoqué le témoignage : elle ne nous offre du reste qu'un abrégé sommaire et parfois fort inexact des événements qui se rattachent à la vie de saint Clément. La grande biographie est un véritable panégyrique : elle ne recule pas devant les plus petits détails : or, si saint Clément avait été le créateur de l'alphabet cyrillique, comment admettre que son panégyriste ait oublié de mentionner

(1) Voici la traduction latine de Curtius, telle qu'on la trouve dans Schafarik, *Pamatky Hlahol.*, etc. : « Excogitavit etiam alias litterarum formas quæ præberent majorem perspicuitatem quam illæ quas sapiens Cyrillus invenerat. »

D'autre part, M. Gregorovicz, en publiant la phrase grecque telle que nous l'avons reproduite, ajoute en note : « C'est ainsi qu'on la lit dans la Ἀκολουθία τῶν ἁγίων ἑπταρίθμων : j'ai donc admis, en conséquence, la particule ἢ, importante pour le sens. » M. Grégorovicz ne s'explique pas malheureusement sur ce point délicat ; mais si la particule ἢ était supprimée, cela ne pourrait-il pas donner un autre sens à la phrase ? Je pose la question aux hellénistes.

un fait si important et qui lui faisait tant d'honneur ?

Ce silence de l'hagiographe sur un point aussi essentiel nous donne peut-être le droit d'entendre la phrase en question autrement que ne l'a entendu M. Gregorovicz, et de n'y voir que quelques additions ou modifications faites par saint Clément à l'alphabet cyrillique, comme celles qui permirent à Pierre-le-Grand de transformer l'alphabet slavon dit ecclésiastique en alphabet russe dit civil (grazdanskoï). D'ailleurs une phrase isolée, égarée au milieu d'une légende pleine de faits erronés ou douteux, ne suffit point pour trancher la question qui nous occupe, et pour ma part je ne saurais sacrifier à cette phrase le texte bien autrement précis de Chrabr que j'ai cité plus haut.

Mais comment expliquer l'existence de la glagoliça ? Force est bien de revenir à l'opinion de Dobrovsky, *mutatis mutandis.*

On sait que la liturgie slave fut persécutée dès le temps de Méthode. L'explosion du schisme grec dut la rendre suspecte à Rome, d'autant plus que l'alphabet créé par Cyrille offrait avec l'alphabet grec de frappantes analogies. Dans cet état de choses, quelque disciple immédiat de nos deux apôtres aurait dès la fin du neuvième siècle inventé un alphabet nouveau, en prenant pour base tout ensemble les runes slaves déjà existants et l'alphabet gréco-slave de Cyrille, tout en s'efforçant autant que possible de dissimuler ses emprunts. Ainsi s'expliquerait et le caractère d'antiquité de l'alphabet glagolitique et les souvenirs, ou plutôt les

contrefaçons, de l'alphabet gréco-slave qu'on y rencontre. Je ne puis, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, insister trop longuement sur des détails purement techniques ; mais je les signale à l'attention des spécialistes. Il ne me parait pas que l'on ait encore assez étudié cet aspect curieux de la question glagolitique.

Ainsi il n'est pas sans intérêt d'observer que le *v* glagolitique correspondant au *b* grec n'est autre que le *v* latin ; le *g* glagolitique n'est que le *gamma* grec renversé ; le *d* est un *lambda* grec et le *l* un *delta* ; le *z* est un *theta* grec augmenté d'une petite boucle ; le *p* est le *p* latin, l'*r* un *rho* renversé, etc. Je ne compte pas moins de vingt-deux lettres glagolitiques qui me paraissent être des contrefaçons ou des imitations de l'alphabet gréco-latin. Il me semble impossible d'attribuer à Cyrille un travail aussi singulier. Il est au contraire tout naturel de l'attribuer à quelque pieux faussaire désireux de sauver sa liturgie nationale en la dissimulant à l'ombre d'un alphabet pénible à lire et rappelant vaguement par l'étrangeté de la forme les alphabets sacrés de l'Orient, le copte ou l'arménien. Ainsi s'explique encore l'intervention de saint Jérôme, déjà mentionnée par nous. Le nom même de la *glagoliça* trouve dans cette hypothèse son interprétation. C'était le nom conventionnel, qui pour les adeptes signifiait l'alphabet slave (1). Du reste, dans l'état actuel des choses, tant que le dépouillement de tous les manus-

(1) Voir plus haut.

crits paléo-slaves ne sera pas achevé, il serait téméraire de vouloir donner une décision dogmatique. La question a besoin d'être encore étudiée. C'est ce que nous pouvons faire avec les matériaux que nous avons. Espérons que le zèle des savants slaves arrivera bientôt à une conclusion définitive (1).

(1) Je suis heureux de pouvoir, en terminant cet ouvrage, annoncer la prochaine apparition de la grammaire paléo-slave, de mon savant maître, M. Alexandre Chodzko. On y trouvera le tableau comparé des alphabets slaves.

CONCLUSION.

Je n'ai pas l'intention de reprendre ici le panégyrique des personnages dont j'ai raconté l'histoire : j'ai peu de goût pour ces amplifications oratoires, qui en somme n'ajoutent rien à un livre et apprennent peu de chose au lecteur sérieux. Comme on a pu le voir par notre récit, l'apostolat de Cyrille et de Méthode ne fut pas une œuvre purement religieuse. Il eut aussi un caractère politique. L'esprit anarchique des Slaves, les intrigues allemandes, l'invasion des Magyares firent échouer les plans de Rastiz : mais aux yeux de l'impartiale histoire ce n'est pas le succès qui fait la valeur des idées. Celle de Rastiz était grande, bien qu'elle n'ait pas réussi. Il ne sera peut-être pas sans intérêt de se demander quelles en eussent été les conséquences, si elle avait pu se réaliser à la faveur de circonstances plus heureuses. En étudiant les annales des peuples slaves, je suis arrivé à cette conviction, que la plupart de leurs malheurs eussent été évités si les disciples de Cyrille et de Méthode avaient pu continuer l'apostolat de leurs maîtres et propager dans tout le monde slave la doctrine chrétienne, en restant fidèles à la civilisation occidentale et à l'unité catholique.

La liturgie slave aurait, selon toute apparence, rayonné de la Bohême et de la Moravie, d'une part chez les Slaves du Sud, Serbes, Croates et Bulgares; de l'autre chez les Slaves du Nord, Polabes, Polonais et

15

Russes. Elle leur eût apporté l'idée d'une solidarité morale qui leur aurait donné la cohésion nécessaire pour résister aux invasions des Allemands, des Magyars, des Grecs, des Tatares et des Osmanlis. La Russie, empruntant sa civilisation à l'Occident et non à la source empoisonnée de Byzance, serait entrée immédiatement dans la grande famille européenne et n'aurait eu à subir, ni l'asservissement des Mongols, ni le despotisme des Tsars moscovites. Les Slaves de la Baltique auraient échappé aux sanglantes conversions des missionnaires germains, des chevaliers porte-glaives, et l'État prussien, germe fatal d'une Allemagne unitaire et militaire, ne se serait pas développé sur le tombeau de leur race. La Bohême et la Pologne, soustraites aux prétentions allemandes, n'auraient vu s'allumer ni l'une ni l'autre ces guerres de religion qui ont amené leur ruine. Les Slaves du Sud se seraient consolidés sur les bords de l'Adriatique, de la Save et du Danube, auraient réuni en un ensemble harmonieux la double civilisation qu'ils recevaient à la fois de la Grèce et de l'Italie, et auraient peut-être fondé dès le moyen âge cet empire jugo-slave qu'ils ne peuvent que rêver aujourd'hui. C'eût été le panslavisme, dira-t-on : sans doute, mais un panslavisme honnête, civilisateur, pur de tous ces éléments mongols, byzantins et même germaniques qui effraient tant l'Occident. Dans une telle hypothèse l'état factice des Hapsbourgs n'aurait pas eu occasion de naître, et c'eût été autant de gagné pour la liberté de conscience et la dignité humaine. Les Osmanlis n'auraient jamais foulé le sol de l'Europe, et nous n'aurions pas le

douloureux spectacle de dix millions de chrétiens livrés à quinze cent mille Turcs par la jalouse sollicitude d'une diplomatie qui n'a pas su prévoir le mal et croit le pallier en le faisant durer. Certes il n'y a rien de parfait en ce monde, et l'ensemble idéal d'États slaves que nous esquissons en ce moment n'eût pas échappé aux misères, guerres civiles et religieuses, luttes sociales ou économiques, révolutions politiques par lesquelles nous avons passé. Mais elles n'auraient eu d'influence que sur le développement intérieur de ces États, elles n'auraient exercé au dehors qu'un contre-coup insignifiant, et l'Europe se serait plus tôt assise dans cette paix tant désirée qu'elle cherche encore aujourd'hui à grand renfort d'armements..... Je ne veux pas m'aventurer dans des considérations politiques qui ne sont pas en somme de l'essence de ce livre : la région des utopies est vaste, et il est toujours dangereux de s'y engager. Néanmoins il ne faut pas oublier que le présent, comme l'a dit Leibnitz, est fils du passé, et il n'est pas téméraire de voir dans l'échec de l'apostolat slave la cause des malheurs qui ont accablé l'Europe orientale, et des complications qui nous inquiètent encore aujourd'hui. Il y a dans la vie de Cyrille et de Méthode, qu'on y fasse bien attention, autre chose que l'histoire de deux prêtres, d'une liturgie et d'un alphabet.



FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Poitiers, — Imp. A. Dupré.



